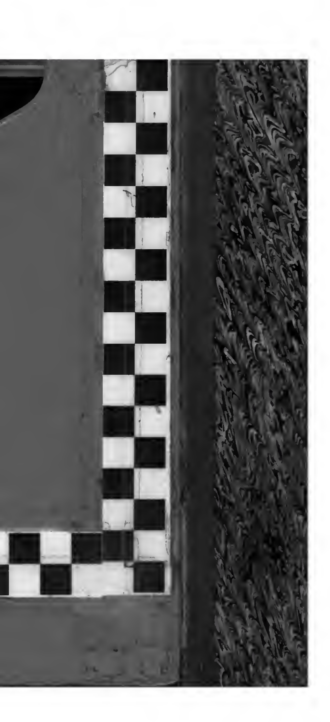
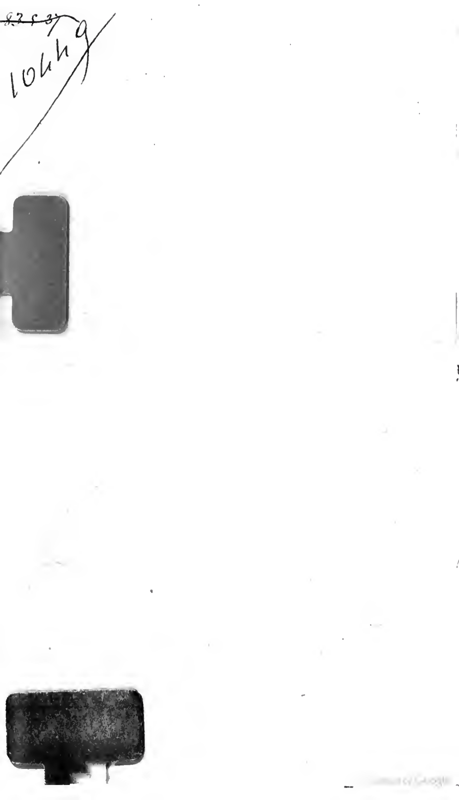







10449

HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE.

TOME XVIII.

IMPRIMERIE DE P. J. DE MAT,
A BRUXELLES.

HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE,

DEPUIS LES DERNIÈRES ANNÉES DU CINQUIÈME SIÈCLE
JUSQUE VERS LE MILIEU DU DIX-HUITIÈME;

PAR

M. LE COMTE DE LACÉPÈDE,

PAIR DE FRANCE,

GRAND'CROIX DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR,
L'UN DES PROFESSEURS-ADMINISTRATEURS DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES,
ET DE TOUTES LES SOCIÉTÉS SAVANTES DE L'EUROPE.

TOME DIX-HUITIÈME.





BRUXELLES,

P. J. DE MAT, A LA LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE,
GRANDE PLACE, N° 1188.

1826.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

La rapidité des progrés de l'art typographique dans les Pays-Bas est assez évidemment constatée, pour qu'il soit permis de s'étonner du peu de justice que certains publicistes mettent à en parler. A les croire, ils ne désirent rien tant que la prospérité de cette branche de notre industrie nationale; et cependant c'est toujours la typographie étrangère qu'ils prônent; suivant eux, nous sommes loin encore de marcher de pair, pour les produits, surtout avec la typographie française.

Par bonheur, un tel jugement n'est pas sans appel, et l'expérience nous prouve de jour en jour que le public ne l'adopte pas. Contents des succès de nos efforts et déterminés à ne pas les ralentir, nous n'avons aucun motif d'envier personne. Nous remarquons avec un vrai plaisir tout ce qu'il y a de bon chez nos voisins, nous y applaudissons; mais pourquoi vanter en eux, à notre préjudice, une perfection exclusive qu'eux-mêmes ne s'attribueraient pas? Si, en effet, cette perfection est réelle, c'est principalement dans

*

les ouvrages importans qu'elle doit se manifester; c'est là que doit se montrer en premier lieu la correction la plus rigoureuse. Or, on ne niera pas que l'*Histoire générale de l'Europe*, du comte de Lacépède, ne soit de cette catégorie; hé bien, que MM. les censeurs de la typographie belgique veuillent bien prendre la peine de jeter les yeux sur le tableau suivant.

TABLEAU

DES FAUTES LES PLUS REMARQUABLES, QUI SE TROUVENT DANS L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'EUROPE; PAR LACÉPÈDE, ÉDITION DE PARIS, ET QUI ONT ÉTÉ CORRIGÉES DANS L'ÉDITION DE BRUXELLES.

TOME PREMIER.

ÉDITION DE PARIS.		ÉDITION DE BRUXELLES.
Pages.	pour	
244. la voie de la nature,		la voix de la nature,
437. successeurs;		prédécesseurs;
449. *En tête* DEUXIÈME		TROISIÈME

TOME DEUXIÈME.

	pour	
127. Childebert		Childéric
250. fils Kènewulf;		fils de Kènewulf;
465. *En tête* SEPTIÈME		NEUVIÈME

TOME TROISIÈME.

	pour	
133. le Northumbre,		la Northumbrie,
213 et 215. le pape Marin,		le pape Martin,

TOME QUATRIÈME.

	pour	
6. Ethelrède,		Ethelfrède,
162. fait roi. »		faits rois. »
299. n'ont été ruinés		qu'ils n'ont été ruinés
Id. et étaient		et qu'ils étaient
303. On cingla la pleine mer.		On cingla en pleine mer.

**

TOME CINQUIÈME.

ÉDITION DE PARIS.		ÉDITION DE BRUXELLES.
Pages.	pour	
73. le nom Grégoire		le nom de Grégoire
88. dont elles enlèvent		d'où elles enlèvent
291. Venceslas IV.		Wladislas IV.
316. prélat,		primat,
428. au-devant lui,		au-devant de lui,

TOME SIXIÈME.

	pour	
17. judiciaire		justicier
138. qui lui		qui leur
192. sa belle-mère,		sa belle-sœur,
202. et des plaisirs		et par des plaisirs
326. du comte Leicester,		du comte de Leicester,
435. leur prêtassent serment de fidélité:		prêtassent aux papes serment de fidélité :

TOME SEPTIÈME.

	pour	
115. trombes		trompes
146. concessions.		concussions.
192. Dorbun,		Dunbar,
213. de la mer avaient,		de la mer en avaient,
223. domicaines		dominicaines
Id. Schyte		Scythe
225. ce qu'on appelait		recueillir ce qu'on appelait
266. fille du ban		fille du kan
326. maladie,		cette maladie,
336. qu'avaient		qu'avait
337. y avait		y aurait
386. dans Misnie;		dans la Misnie;
426. qu'il aurait		qu'il accroît

TOME HUITIÈME.

ÉDITION DE PARIS.		ÉDITION DE BRUXELLES.
Pages.	pour	
78. d'où		dont
90. héros		hérauts
93. Édouard II,		Édouard Ier,
142. Louis VIII		Louis X
160. tout qui		tout ce qui
167. suspendre		surprendre
208. à la tête neuf		à la tête de neuf
248. canonnades,		caronades,
420. otage		en otage
423. pourraient pas		pourraient-elles pas
436. couverts drap d'or.		couverts de drap d'or.

TOME NEUVIÈME.

	pour	
57. avant la cession		avant la session
88. les serfs		que les serfs
133. le duc Surrey,		le duc de Surrey,
140. il fait une irruption dans ce comté;		*supprimez cette phrase.*
Id. Richard		Henri
146. signala		signifia
152. à Jean IV		à Henri IV
178. de son neveu. »		de mon neveu. »
256. du bâtard de Bourbon, Cette faute se trouve répétée deux fois à la page 257.		du bâtard d'Orléans,
324. les effets		les efforts
397. monter		remonter
427. la prospérité		la propriété

TOME DIXIÈME.

	pour	
19. d'imiter		d'irriter
77. terre		tente
188. sur le château		dans le château

Suite du TOME DIXIÈME.

Édition de Paris. Pages.	pour	Édition de Bruxelles.
224. Frédéric-le-Belliqueux;		Frédéric-le-Victorieux;
231. vaisseaux		vassaux
309. mais la bou- qui		mais la bouche qui
312 et 340. Henri V		Henri VI
314. ses ennemis		ses amis
378. peuvent-elles		peut-il
390. suspendre		surprendre
404. exposer		opposer
432. abandonnèrent la reine, et vinrent la joindre avec		abandonnèrent sa cause, et vinrent joindre la reine avec

TOME ONZIÈME.

	pour	
219. un de douze		un renfort de douze
235. d'une demande		d'une amende
259. Opslo,		Anslo,
304. au nom pape,		au nom du pape,
376. autels		hôtels
422. Navarre;		Novarre;
424. desquels		duquel

TOME DOUZIÈME.

	pour	
28. vingt-six,		vingt-six ans,
147. une somme 30,000		une somme de 30,000
149. saintes		savantes
182. patience,		impatience,
186. Charles VIII.		Henri VIII.
195. chercher les		chercher parmi les
203. d'Osti		d'Asti
234. Bajazet		Soliman
244. dans leurs armes.		dans leurs âmes.
289. celles Luther,		celles de Luther,

SUITE DU TOME DOUZIEME.

ÉDITION DE PARIS.		ÉDITION DE BRUXELLES.
Pages.	pour	
334. est aliénable;		est inaliénable;
407. soldats bien		soldats étaient bien
417. son écrit		son crédit
419. Glencairn,		Glenarchi,
442. comité		concile

TOME TREIZIÈME.

	pour	
57. que dix-sept ans;		que de dix-sept ans;
76. dépendait		descendait
78. périrent des flammes		périrent dans les flammes
191. doivent		doit
214. obtienne		obtînt

TOME QUATORZIÈME.

	pour	
128. retractive		rétroactive
201. unaniment		unanimement
215. elle promit		elle permit
365. déclaration,		division,
435. haut Palatin,		haut Palatinat,

TOME QUINZIÈME.

	pour	
7. la princesse		le prince
89. s'est réuni		se sont réunis
192. comté		comité
220. miscrocope		microscope
263. l'aile droite		l'aile gauche
264. avait accouché		était accouchée
349. roubles		troubles
377. un des plus		par un des plus
437. le titre du roi,		le titre de roi,

TOME SEIZIÈME.

ÉDITION DE PARIS.	ÉDITION DE BRUXELLES.
Pages.	pour
32. sept nièces	ses nièces
126. Clément XI	Clément IX
143. qui vient de perdre	au moment de perdre
355. multiplièrent,	mutinèrent,

TOME DIX-SEPTIÈME.

	pour
19. s'était soumis	qui s'était soumis
Id. débris fumants	des débris fumants
279. traité de Bavière	traité de barrière

TOME DIX-HUITIÈME.

	pour
165. 1765;	1755;

C'est à regret que nous mettons de telles taches en évidence; nous connaissons trop toute la difficulté des travaux typographiques, pour ne pas en voir, dans autrui, les erreurs avec indulgence. Mais le manque d'équité de nos adversaires nous a contraints de rompre un silence que vainement nous avons voulu garder.

« Rien n'est plus dangereux qu'un indiscret ami;
Mieux y audrait un sage ennemi. »



HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE,

DEPUIS LES DERNIÈRES ANNÉES DU CINQUIÈME SIÈCLE JUSQUE VERS LE MILIEU DU DIX-HUITIÈME.

SUITE DE LA VINGT-CINQUIÈME ÉPOQUE,

DEPUIS 1689 JUSQUES EN 1750.

L'année 1720, la compagnie de la mer du Sud présente au parlement un plan imaginé par un de ses directeurs sir Jean Blunt, et qui doit marquer une époque remarquable dans l'histoire des finances de l'Angleterre. Le but de ce plan est de diminuer les dettes de la nation; et pendant qu'on le discute, il paraît si avantageux aux propriétaires des actions de cette compagnie qu'elles montent à près de cent trente pour cent. Le bill destiné à réaliser ce plan éprouve une forte opposition dans la chambre des pairs. « Ce projet, disent ceux qui veulent » le faire rejeter, enrichira un petit nombre de person- » nes, et en appauvrira un grand nombre; il encouragera » la pratique *frauduleuse et pernicieuse de l'agiotage*; » il détournera du commerce; il donnera aux étrangers » les moyens de doubler et de tripler les sommes consi- » dérables qu'ils ont dans les fonds publics, et les encou- » ragera à retirer leur capital, à réaliser leurs gains im-

» menses, à les faire passer sur le continent, à priver la » Grande-Bretagne de tout son argent et de tout son or. » L'accroissement artificiel et prodigieux des actions de » la compagnie est un appât dangereux qui portera un » grand nombre de gens imprudents, à renoncer aux » fruits de leur industrie pour acquérir des richesses » imaginaires, et les entraînera vers une ruine totale. » L'addition de 30 millions de capital que l'on pro- » pose donnerait d'ailleurs tant de pouvoir à la compa- » gnie qu'elle pourrait influer sur les élections d'une » manière bien dangereuse pour la liberté. »

Le comte de Sunderland répond aux objections, et le bill suivant est adopté par les deux chambres et sanctionné par le roi : «La compagnie de la mer du Sud est autorisée à » acquérir toutes les dettes non rachetables de la nation, » fixées à près de 8 millions, et les dettes rachetables éva- » luées à peu près à la même somme; ses annuités actuel- » les et futures demeureront sur le pied de cinq pour cent » jusques à la Saint-Jean de 1727; elles seront ensuite » réduites à quatre pour cent rachetables par le parle- » ment. La compagnie portera à la caisse de l'échiquier » la somme dont on conviendra, et qui sera employée à » la décharge des dettes publiques contractées avant le » jour de Noël de l'année 1716. »

La compagnie est d'ailleurs autorisée à demander de l'argent à ses membres, à ouvrir des livres de souscription, à accorder des annuités rachetables par elle, à emprunter de l'argent par des contrats ou par des billets ; l'on décide que l'on emploiera les premières sommes, versées par la compagnie à l'échiquier, à l'acquittement des dettes contractées avant la Noël de 1716, et portant cinq pour cent d'intérêt, ainsi qu'au paiement du fonds de la compagnie dont l'intérêt est le même ; et l'on règle qu'après la Saint-Jean de 1727 on ne pourra payer à la compagnie moins d'un million à la fois.

Un autre bill donne au monarque le pouvoir d'accorder des lettres de corporation aux compagnies de l'*assurance royale* et de l'*assurance de Londres*. « C'était alors » le temps, disent l'historien anglais Smollet et quelques » autres historiens, c'était alors le temps de projets de » finances, inspirés par un esprit vénal et par l'envie de » courir des risques, résultats trop naturels de l'avarice, » de la fraude et de la corruption des mœurs produites » par les corporations financières. »

« La folie et la rapacité d'un grand nombre de particuliers, continue Smollet, les rendent si aveugles et » si extravagants que Blunt parvient à tromper toute » la nation, et à faire servir les autres directeurs d'instruments à ses vues et à celles d'un petit nombre d'associés. »

On a comparé son système à celui par lequel Law avait produit en France tant de délire, de grandes fortunes, de ruines, de bouleversements et de malheurs. Blunt, voyant qu'après la publication du bill les actions de la mer du Sud ne montent pas autant qu'il l'a espéré, répand le bruit que Gibraltar et Port-Mahon vont être échangés contre quelques villes du Pérou, et que le commerce anglais de la mer du Sud va prendre par cet échange la plus grande étendue (1720). Cette nouvelle se répand et est adoptée avec la plus grande promptitude; en cinq jours les directeurs reçoivent des souscriptions pour un million sur le pied de 300 livres pour 100 livres de capital; des personnes de tout rang accourent vers eux avec tant d'ardeur que les premières souscriptions excèdent de 2 millions le fond originaire. Les actions montent à 340 livres; on promet des dividendes excessifs; ces mêmes actions s'élèvent à 1,000 livres, et la nation s'abandonne à l'esprit d'agiotage.

Toutes les distinctions de parti, de religion, de sexe, de caractère et de rang s'évanouissent; la bourse est

remplie d'un concours immense d'hommes d'état et d'ecclésiastiques, d'anglicans et de non-conformistes, de wighs et de torys, de vieillards et de jeunes gens, d'hommes et de femmes, de négociants et de propriétaires, de jurisconsultes et de médecins. Toutes les professions sont presque abandonnées; tous les emplois sont négligés; le peuple anglais ne s'occupe que de la compagnie de la mer du Sud ou d'autres projets chimériques, imaginés à l'instar du prétendu commerce de cette mer, et que ceux qui se sont garantis de la contagion financière appellent *bulles de savon*. Les plus grands personnages favorisent ces projets. Le duc de Bridgewater forme une association pour faire construire des maisons dans la capitale. Le duc de Chandois paraît à la tête de celle des bâtiments d'Yorck; et le prince de Galles lui-même est nommé gouverneur de la compagnie *du cuivre gallois*.

Les sommes qu'on se propose de lever pour ces entreprises excèdent la valeur de toutes les terres d'Angleterre, estimées alors 300 millions sterling; les illusions augmentent à un tel degré qu'on se laisse tromper par les promesses les plus absurdes des hommes les moins dignes de confiance.

Le roi publie une proclamation contre ces projets non autorisés par les lois; les lords justiciers rejettent toutes les pétitions tendantes à obtenir des patentes et et des chartes pour ces folles associations. Le prince de Galles renonce à la compagnie dont il avait accepté la place de gouverneur; mais la compagnie de la mer du Sud conserve toute sa renommée, et l'extravagante avidité qu'elle a fait naître étend plus que jamais ses envahissements.

On voit bientôt arriver néanmoins un grand changement dans sa fortune; des circonstances qu'on n'avait pas voulu prévoir font baisser les actions. Le délire

commence à se dissiper; on conçoit des alarmes; on se presse de vendre ces actions, qu'on avait recherchées avec tant de fureur; elles tombent avec rapidité; des banquiers, des négociants, des orfévres, des fourbisseurs et d'autres personnes qui avaient emprunté des sommes considérables sur leurs actions sont obligés de suspendre leurs paiements et de se cacher. Un nombre prodigieux de familles sont précipitées dans la misère; le crédit public est fortement ébranlé; et l'on n'entend dans presque toute l'Angleterre que les plaintes de l'avidité trompée et les cris du désespoir.

Des ministres qui n'avaient pris que trop de part au système de Blunt ont recours à la banque pour arrêter la ruine de la compagnie de la mer du Sud ; les moyens qu'ils proposent et que la banque n'adopte que malgré elle sont bientôt insuffisants. Les clameurs du peuple détrompé augmentent et effraient les ministres; ils écrivent au roi pour l'engager à quitter promptement ses états de Hanovre, et à revenir dans la Grande-Bretagne.

George Ier, de retour à Londres, invite les communes à s'occuper des moyens les plus prompts de rétablir le crédit national : Walpole fait une proposition que la chambre adopte après avoir entendu les compagnies intéressées. Les communes déclarent qu'un transport de neuf millions du capital de la compagnie de la mer du Sud dans le capital de la banque, et d'une somme semblable dans le capital de la compagnie des Indes orientales, ainsi que ces compagnies le demandent, contribuera beaucoup à rétablir le crédit public. Un bill conforme à cette déclaration est adopté par les deux chambres et sanctionné par le roi : un autre bill défend au sous-gouverneur, au député gouverneur, aux directeurs, au trésorier, au sous-trésorier, au caissier, au secrétaire et à tous ceux qui tiennent les comptes de la compagnie déchue de sortir du royaume avant la fin de la session suivante du parle-

ment, et les oblige à donner un état de leurs biens, qu'ils ne pourront pas aliéner.

Un comité, choisi au scrutin, est d'ailleurs chargé d'examiner tous les livres et papiers relatifs à l'exécution de l'acte de la mer du Sud.

Le comte de Stanhope, et le duc de Wharton, le lord Carteret et même le comte de Sunderland soutiennent dans la chambre des pairs que les biens *des criminels*, directeurs ou non directeurs de la compagnie, doivent être confisqués pour réparer les pertes publiques. Un bill déclare le sous-gouverneur, le député gouverneur, les directeurs et les officiers de la compagnie, qu'on avait examinés à la barre de la chambre des pairs, incapables de remplir aucune place dans leur compagnie, dans celle des Indes orientales ou dans la banque d'Angleterre.

Le comité nommé par les communes dit à cette chambre: « Nous avons déjà découvert une suite *de fraudes et d'infamies les plus honteuses que l'enfer puisse inventer pour ruiner une nation.* Elles seront mises sous vos yeux en temps convenable; mais nous pensons que dès à présent il est nécessaire de s'assurer des personnes et des papiers de quelques-uns des directeurs et des principaux officiers de la compagnie de la mer du Sud. » Leur avis est adopté; quatre des prévenus sont chassés de la chambre des communes, dont ils étaient membres, et arrêtés comme les autres dénoncés; M. Aislabie se démet de ses emplois de chancelier de l'échiquier et de lord trésorier, et tous les directeurs de la compagnie de la mer du Sud sont privés des places qu'ils avaient dans le gouvernement (1720).

Un spectacle terrible avait, avant ces déplorables événements de l'Angleterre, épouvanté le nord de l'Europe: le czar Pierre, après avoir voyagé dans l'Allemagne septentrionale, le Danemarck et la Hollande, était allé en France; il avait vu Paris, Versailles, les provinces,

leurs monuments, leurs hommes célèbres, leurs arts, leurs ateliers et leurs manufactures en homme de génie qui sort avec éclat de l'état sauvage, et en homme d'état qui veut civiliser son empire. Il n'avait rien laissé échapper de ce qui pouvait lui donner une instruction nouvelle et de nouveaux moyens pour atteindre au but si glorieux qu'il s'était proposé; on l'avait accueilli avec des égards bien plus dignes de lui que tous les honneurs qu'on s'était empressé de lui décerner : il avait visité l'Académie des sciences avec une sorte de respect religieux, désiré d'en être membre, et reçu une palme d'un genre nouveau pour un grand souverain en voyant son nom inscrit à côté de ceux de Newton et de Leibnitz (1717).

La France l'avait admiré, et n'avait vu en lui que le grand homme : il retourne en Russie ; et la barbarie des contrées auxquelles il commande le soumet de nouveau. Il avait ordonné à son fils Aléxis de le joindre à Copenhague; l'attachement superstitieux de ce jeune prince aux anciens usages avait irrité le czar. Alexis, au lieu d'obéir, était allé chercher un asile à Vienne, auprès de Charles VI, dont il avait épousé la belle-sœur, et, obligé de quitter cette capitale par ordre de l'empereur, il s'était enfui secrètement avec une femme qu'il aimait, et vivait inconnu à Naples. Deux émissaires du czar le découvrent, lui montrent un écrit par lequel Pierre Ier promet sous le serment de pardonner à son fils, et le ramènent à Moscou (1718). Le czar le déshérite en plein conseil, lui fait signer une déclaration conforme à sa décision, le conduit à la grande église, fait lire l'acte qui exclut Alexis du trône, et reçoit à ce sujet le serment du clergé rassemblé. Le jeune prince croyait avoir sauvé sa vie en renonçant à la couronne; le czar ne veut épargner ses jours qu'à condition qu'il nommera ceux qui l'ont entretenu dans son aversion pour les institutions nouvelles, et qui lui ont promis de le défendre s'il était déshérité.

Le malheureux Alexis ne peut résister à son père; il nomme ses partisans; et parmi eux sa mère Eudoxie, que l'espoir de régner avec son fils après la mort du czar, que les infirmités de ce prince lui faisaient regarder comme prochaine, avait fait sortir de son cloître. On arrête ces partisans et Eudoxie avec eux : la plupart sont condamnés à perdre la vie. L'archevêque de Rostof expire sur une roue; Eudoxie est reléguée dans le couvent de Ladoga, où elle doit subir une punition sévère; Gleblof, son amant, est empalé : l'arrêt de mort d'Alexis est signé par quatre-vingt-neuf officiers, et trente-cinq ministres ou autres fonctionnaires de l'état civil. Le czar va le visiter; on croit qu'il apporte la grâce de son fils; il lui donne des larmes : mais sa féroce politique l'emporte, et Alexis expire au milieu d'affreuses convulsions.

L'Europe frémit; trois ans s'écoulent; la paix glorieuse faite avec la Suède suspend le souvenir de la mort d'Alexis.

Le czar ne cessait de donner les plus grands encouragements et les plus grandes facilités au commerce. Des artistes français sont accueillis; ils établissent des manufactures de belles glaces, travaillent à des tapisseries de *haute-lice* semblables à celles des Gobelins de Paris, et font réussir des fileries d'or et d'argent. Pierre donne 30,000 roubles, les matériaux et les instruments nécessaires à ceux qui entreprennent des manufactures de draps et d'autres étoffes de laine, avec lesquels il habille ses troupes. On fait à Moscou d'aussi belles toiles qu'en Hollande; on fabrique à Pétersbourg des étoffes de soie qui rivalisent avec celles d'Ispahan; l'industrie de l'Europe et celle de l'Asie florissent sous les climats glacés du nord. Le sénat et le clergé décernent à Pierre les titres d'empereur, de grand et de *père de la patrie* (1721).

La chaire patriarcale de Russie était vacante depuis plus de seize ans. Cette chaire pontificale était souvent un trône

rival de celui des czars; l'empereur résolut de délivrer ses successeurs de cette autorité dangereuse; il déclara que le patriarcat était aboli pour toujours, et il en confia les fonctions suprêmes à un synode composé d'évêques et d'archimandrites choisis par le souverain, amovibles et obligés de reconnaître l'empereur comme juge suprême en prêtant leur serment de fidélité.

Avant que la paix eût été signée entre la Russie et la Suède, Ulrique-Éléonore, sœur de Charles XII et seconde femme de Frédéric, prince de Hesse-Cassel, était montée sur le trône des Suédois par le choix libre de la diète, son mariage avec un étranger lui ayant fait perdre son droit héréditaire (1719). Elle avait publié une déclaration solennelle sous le titre d'*assurances gracieuses données par sa Majesté aux états assemblés en diète à Stockholm*, et renoncé, par cette déclaration, au pouvoir absolu usurpé par son frère. Les états avaient établi une nouvelle forme de gouvernement. Le sénat, qui n'avait osé résister à Charles XII, et que ce terrible monarque avait tenu dans une sorte d'humiliation, avait fait tomber la tête du baron de Goertz, premier ministre de celui contre lequel il n'avait pu faire éclater son ressentiment. La paix avait été signée à Stockholm entre la Suède et la Prusse, à laquelle la rivière de Peene devait servir de limite dans la Poméranie (1720). La reine, avec l'agrément des états, avait élevé sur son trône le prince son époux. Frédéric avait confirmé les engagements pris par la reine avec les états, reçu solennellement la couronne, signé un mois après la paix avec le Danemarck, et recouvré les contrées conquises par les Danois.

Les Suédois virent dans la même année publier un traité avec la Pologne; le comte Poniatowski en fut le négociateur. La Suède reconnut pour roi légitime des Polonais Frédéric-Auguste, électeur de Saxe; mais obtint que Stanislas, cet ami si fidèle de Charles XII, ce prince

si digne de tant d'hommages, et qui faisait chérir sa bonté en Alsace dans la ville de Weissembourg, où la France lui avait ouvert un noble asile, garderait le titre de roi, conserverait les honneurs de la royauté, recouvrerait ses biens héréditaires, recevrait des Polonais un revenu proportionné à sa dignité, et goûterait la jouissance, si grande pour sa belle âme, de voir tous ses partisans rétablis dans leurs droits et dans tous leurs biens.

Pendant que le roi et la reine de Suède préparaient, pour leurs états, une longue paix dont leurs sujets avaient un si grand besoin, le roi Jean V de Portugal maintenait dans son royaume celle que sa sagesse avait procurée à ses peuples (1720). Il aimait les lettres, il fonda l'Académie royale d'histoire; il aimait les arts, il protégea et encouragea les artistes; il aimait la justice et l'humanité, il voulut détruire la sanglante tyrannie du tribunal de l'inquisition. Sa puissance étant souvent méconnue par l'ignorance et l'esprit superstitieux de la plus grande partie de sa nation, il fut obligé d'avoir recours au pape, et de recevoir du pontife de Rome une bulle qui accordait des défenseurs aux malheureux prisonniers de cet odieux tribunal; mais il osa ensuite davantage, et il ordonna, par un décret royal, aux inquisiteurs, de communiquer leurs arrêts au conseil du roi avant de les faire exécuter. Quelle reconnaissance il inspira à tous les amis de l'Évangile, de la sainte humanité et de la justice éternelle!

Les malheurs produits par la gestion des affaires de la compagnie de la mer du Sud, occupaient toujours le parlement d'Angleterre; le comité de la chambre des communes rendit compte de ses recherches; le comte de Stanhope était mort peu d'heures après avoir répondu avec la plus grande violence à une accusation indirecte portée contre lui; le comte de Sunderland se démit de sa place de premier commissaire de la trésorerie, et cette

place fut donnée à sir Robert Walpole; M. Aislabie fut chassé de la chambre des communes et mis à la Tour. Les biens des directeurs de la compagnie furent confisqués par un acte du parlement, et destinés au soulagement des malheureux dont on les accusait d'avoir causé la ruine, excepté quelques portions de ces biens qui furent laissées à chacun des directeurs, suivant la conduite particulière qu'ils avaient tenue. Les chambres adoptèrent ensuite, et le roi sanctionna plusieurs mesures relatives aux actions de la compagnie, à celles des particuliers, aux prêts faits par la compagnie en actions non rachetables. La compagnie put remplir ses engagements; la fermentation des esprits se calma; et le crédit de la nation se rétablit (1721).

Un bill accorda aux quakers, malgré une violente opposition de plusieurs prélats et du clergé anglican de Londres, la faculté de retrancher de leur *affirmation solennelle*, ces mots *en présence du Dieu tout-puissant*.

Une opposition très-forte s'éleva aussi à Rome contre un décret de la diète germanique; mais cette opposition n'était relative qu'à des intérêts temporels. Innocent XIII, de la famille des Conti de Rome, avait succédé à Clément XI; la diète avait consenti à la succession éventuelle de l'infant don Carlos aux fiefs impériaux de Toscane, de Parme et de Plaisance. Le souverain pontife protesta solennellement contre les dispositions de ce décret relatives à Plaisance et à Parme, comme contraires aux droits de mouvance et de directe, appartenants sur ces duchés au siége apostolique.

Dans la même année, l'empereur Charles VI, voulant donner une nouvelle étendue au commerce des Pays-Bas, établit à Ostende la célèbre compagnie destinée au commerce des Indes orientales.

Vers le même temps le crédit public, le commerce et l'industrie faillirent à être ébranlés de nouveau en Angle-

terre. On parla d'une nouvelle conspiration en faveur du prétendant; les actions de la compagnie de la mer du Sud baissèrent, et plusieurs personnes voulurent retirer leur argent de la banque; le lord Townshend écrivit au lord maire de la part du roi : « Sa Majesté est informée » que plusieurs de ses sujets sont entrés, de concert » avec des traîtres qui demeurent sur le continent, dans » une conjuration criminelle en faveur d'un prétendant » papiste; mais elle est assurée que ce complot ne sera » soutenu par aucune puissance étrangère. »

On arrêta Atterbury, évêque de Rochester; on saisit ses papiers; un comité du conseil l'examina, et on le renferma dans la Tour de Londres. Trois pairs séculiers et quelques autres personnes furent aussi renfermés dans la Tour ou dans d'autres prisons. Mistriss Morris, fille de l'évêque, demanda à la cour de Old-Bayley qu'à cause de la mauvaise santé de son père il fût jugé promptement, ou élargi sous caution, ou déchargé : elle fut refusée. Les membres du clergé ne cachèrent plus l'indignation que leur faisaisait éprouver l'emprisonnement d'un évêque : ils regardaient cet acte comme un outrage fait à l'Église d'Angleterre et à l'épiscopat; ils firent des prières publiques pour la santé d'Atterbury dans presque toutes les églises et chapelles de Londres et de Westminster.

Le nouveau parlement se réunit. « De nombreux » conspirateurs, lui dit le roi, ont entrepris encore une » fois de renverser mon gouvernement; ils ont recueilli » une somme d'argent considérable, engagé un grand » nombre d'officiers étrangers, rassemblé beaucoup d'ar- » mes et de munitions; et si leurs machinations n'avaient » pas été découvertes à temps, l'Angleterre et particuliè- » rement la capitale auraient été remplies de confusion » et de sang..... »

Un bill pour suspendre pendant un an l'acte d'*habeas*

corpus est présenté à la chambre des pairs; ils l'adoptent après des débats très-vifs que fait naître la longueur de la suspension. Les communes montrent aussi une grande opposition à une suspension aussi prolongée d'un acte regardé comme le palladium de la liberté individuelle; mais sir Robert Walpole leur parle d'un projet formé pour se rendre maître de la banque, ainsi que de l'échiquier, et pour proclamer le prétendant; et le bill n'éprouve plus d'opposition.

Le roi communique à la chambre des pairs une copie d'une déclaration du prétendant, datée de Lucques. Le chevalier de Saint-George, dans cette déclaration, parle avec force de la violation de la liberté des élections, des conspirations inventées pour donner lieu à de nouvelles oppressions, de l'infamie des délateurs, de la proscription que souffrent tous les honnêtes gens de la Grande-Bretagne. Il promet, si George veut lui abandonner le trône qu'il a usurpé, de lui accorder le titre de roi de l'électorat de Hanovre, et d'inviter toutes les puissances à le lui confirmer.

Les lords et les communes déclarent que l'acte du prétendant est un libelle *faux*, *insolent* et *traître*, ordonnent de le brûler à la bourse royale, expriment dans une adresse l'étonnement et l'indignation que leur inspire l'audace du prétendant, assurent sa Majesté qu'elles soutiendront ses droits à la couronne aux dépens de leurs fortunes et de leurs vies, et décident qu'on lèvera 100,000 livres sur les biens des papistes et de ceux qui ont été élevés dans la religion romaine pour dédommager l'état des dépenses occasionées par la dernière rébellion (1722).

La chambre des communes s'occupe d'un bill contre l'évêque de Rochester; ce prélat écrit à l'orateur qu'il est sûr de son innocence, mais qu'il ne doit être jugé que par la chambre des pairs à laquelle il appartient; les communes néanmoins adoptent le bill qui prive Atterbury

de son évêché, et le bannit pour toujours du royaume; cet acte est porté à la chambre des pairs, et l'on amène l'évêque devant ses collègues qui l'entendent ainsi que son conseil. Les débats s'animent; plusieurs pairs parlent avec force contre le bill. « La nécessité, dit le comte » Cowper, est le plus fort argument qu'on ait employé » en faveur de l'acte des communes; mais aucune néces- » sité ne peut justifier une conduite sans exemple, et aussi » dangereuse que celle qu'on vous propose. Douze mois » se sont écoulés depuis le commencement de la conspi- » ration jusques à son heureuse découverte; on a prévenu » ses effets; la force ordinaire du gouvernement est suffi- » samment augmentée par la suspension de l'acte d'*habeas* » *corpus*, et par les troupes qu'on a levées récemment. » Les règles connues pour déterminer l'évidence, telles » qu'on les a toujours suivies, et qu'elles ont été établies » par les lois, font partie du *droit de naissance* de cha- » que sujet de la nation, et doivent être constamment » observées, non seulement dans les cours inférieures de » judicature, mais encore dans les deux chambres du » parlement; l'admission du témoignage précaire et » incertain des commis du bureau des postes serait un » exemple funeste; on pensait anciennement qu'un » homme ne devait pas être attaqué pour des affaires » capitales, d'après une ressemblance d'écriture; mais » actuellement cette attaque est bien plus odieuse, puis- » qu'elle suppose que les commis du bureau des postes » peuvent se rappeler cette ressemblance quatre mois » après avoir vu la pièce incriminée. J'applaudis d'ail- » leurs à la conduite de l'évêque qui a refusé de répondre » devant la chambre des communes. Les procédures » contre un lord du parlement, par une *méthode sans* » *exemple*, sont une entreprise si évidente contre les » droits de la pairie, que si vous vous y soumettez en » adoptant le bill, on pourra vous regarder comme les

» derniers pairs britanniques, puisque vous aurez abandonné vos anciens priviléges. »

Les lords approuvent cependant le bill, mais les opposants protestent contre son adoption. Le parlement rend ensuite une loi qui défend à tous les sujets de la Grande-Bretagne de souscrire pour la compagnie des Indes orientales, établie à Ostende par l'empereur Charles VI (1725); le roi d'Angleterre, le roi de France et la république des Provinces-Unies publient une protestation contre l'établissement de cette compagnie comme contraire au traité de Munster et à celui de Barrière; et les Provinces-Unies, ainsi que la France, défendent à leurs sujets de s'y intéresser.

Le grand-duc de Toscane proteste aussi contre l'investiture éventuelle de son grand-duché, donnée à l'infant don Carlos : « Mes états, dit-il dans sa protestation » qu'il fait répandre dans toute l'Europe, sont en très-» grande partie des biens libres, indépendants, et » exempts de tout nœud vassalique relativement à l'em-» pire germanique; » mais on écoute peu ses raisons; il n'avait pas d'armée.

Des discussions fâcheuses s'étaient élevées dans la diète, dans la chambre impériale, et dans tous les corps mi-partis de catholiques et de protestants relativement au jour de la célébration de la Pâque; les protestants, d'après les calculs de l'astronome Weigel, avançaient cette célébration de huit jours. Un esprit de concorde bien digne de l'Évangile porta les réformés et les catholiques à consentir et à célébrer deux fois chaque année la Pâque et les autres fêtes mobiles dont elle détermine les jours (1724).

Les yeux de l'Europe étaient tournés vers l'Espagne, où se passait un grand événement politique; ce royaume avait éprouvé une grande calamité; une longue sécheresse avait brûlé presque toutes les récoltes; et un violent orage, ayant succédé à cette sécheresse, avait inondé si subite-

ment et à une si grande hauteur les environs de Madrid, que plusieurs personnes avaient péri au milieu des eaux; ces malheurs avaient ajouté à la mélancolie de Philippe V; des maladies graves avaient produit cette tristesse habituelle; et des idées religieuses exaltées par plusieurs circonstances, par des exemples nombreux et par des exhortations imprudentes, avaient rempli l'âme du monarque de pressentiments sinistres. Dans cet état malheureux de douleur et d'inquiétude, il ne croit plus pouvoir supporter le poids de la couronne; il avait admis dans ses conseils le jeune prince des Asturies, fils de sa première femme; et ce prince montrait des talents administratifs supérieurs à ceux que son âge de dix-sept ans aurait pu faire supposer. Philippe prend la résolution de se retirer avec la reine au château de Saint-Ildephonse, qu'il vient de faire bâtir, de ne s'y occuper que d'exercices religieux, et adresse aux conseils un écrit par lequel il déclare qu'il cède le trône à son fils bien-aimé, Louis, prince des Asturies.

Quatre jours après, il écrit à ce fils chéri une lettre inspirée par la tendresse et la piété la plus touchante : il l'exhorte en roi, en père et en chrétien, à remplir dignement les devoirs redoutables de la royauté. « Rendez » vos peuples heureux, lui dit-il; rendez également » justice à tous vos sujets, sans acception des personnes; » défendez les petits contre les extorsions et les violences; » empêchez que les Indiens n'éprouvent des vexations, » soulagez vos peuples, et suppléez en cela à ce que » les conjonctures difficiles de mon règne ne m'ont pas » permis de faire..... Prenez pour vos modèles deux saints » rois qui font la gloire de l'Espagne et de la France, » saint Ferdinand et saint Louis..... Aimez vos frères, » regardez-vous comme leur père, et donnez-leur une » éducation digne des princes chrétiens... Respectez la » reine qui partage tous mes sentiments, et veut comme

» moi fouler aux pieds les grandeurs humaines et les » biens périssables de cette vie..... ; regardez la comme » votre mère.....; répondez comme vous le devez à » l'amitié qu'elle a toujours eue pour vous..... » Et combien on est affligé de trouver, au milieu de ces recommandations si dignes d'un père et d'un roi, les mots suivants imposés à sa faiblesse par l'ambition coupable ou le zèle aveugle de ceux à qui il avait abandonné le soin de sa conscience : *Protégez et maintenez toujours le tribunal de l'inquisition qu'on peut appeler le boulevard de la foi.*

Philippe V, en abdiquant, se réserva une pension de trois millions, réversible après sa mort à la reine son épouse; il assigna une pension de 750,000 livres à chaque infant, et 250,000 à chaque infante; il fit un vœu solennel de ne jamais remonter sur le trône; mais la plupart des Espagnols, et surtout des grands du royaume, regardèrent son abdication comme nulle. « Un roi, disaient-ils, » ne peut rompre le contrat mutuel qui est entre son » peuple et lui, qu'en vertu du consentement de ce peu- » ple. Les cortès ou états généraux n'ont pas été con- » sultés; ils n'ont pas reçu la renonciation que leur » consentement peut seul légitimer. Charles V, lors- » qu'il abdiqua, s'adressa aux représentants de son » peuple. »

Le nouveau roi fut proclamé néanmoins avec une joie qui montrait l'amour des Espagnols pour un jeune monarque dont on célébrait les heureuses qualités; sa générosité était extrême; le conseil fut obligé de la modérer, en lui représentant la nécessité d'éteindre 15 millions de dettes (1724).

Louis, voulant comme son frère ranimer les vertus guerrières, ordonna par un décret que les capitaines généraux et les lieutenants généraux auraient à la cour les mêmes entrées que les grands du royaume. Chaque

jour était marqué par ses bienfaits, mais après huit mois de règne il a une petite vérole des plus dangereuses. Sa jeune femme, Louise-Marie-Élisabeth d'Orléans, fille de feu le régent de France, ne veut pas s'éloigner de lui; elle est atteinte par la maladie de celui qu'elle aime : le jeune roi fait un acte de rétrocession à la couronne en faveur de son père, lui recommande celle qui affronte tant de dangers pour lui, et succombe bientôt à la violence d'un mal que l'on n'a pu guérir.

La nation espagnole désire vivement que Philippe remonte sur le trône; les grands le conjurent de reprendre la couronne; l'ambassadeur de France et le nonce du pape le pressent de se rendre à l'ardent désir de ses sujets; il oppose son vœu à toutes leurs prières; mais une assemblée de théologiens déclare que le vœu du roi est nul, que le monarque blesse la justice en voulant l'observer, et qu'il est obligé d'empêcher les maux que ferait naître une longue minorité de l'infant don Ferdinand qui n'est parvenu qu'à sa onzième année. Philippe V cède à leur décision, et reprend le pouvoir royal : la jeune reine guérit, quitte un royaume où elle a perdu celui qui lui était si cher, et repart pour la capitale de la France, qu'elle va toucher par sa douleur, et édifier par ses vertus et sa douce piété.

La nature fait ressentir au Portugal comme à l'Espagne ses intempéries et ses orages. Une tempête détruit une grande partie de la marine portugaise dans le port que le Tage forme devant Lisbonne; cent quatre-vingts vaisseaux échouent ou périssent sur leurs ancres. Quelle perte pour une nation dont les campagnes commencent à être dégarnies de bois, et que les navigations les plus audacieuses ont fait comparer pendant trois siècles aux anciens Phéniciens et aux Carthaginois (1724)!

Le duc de Bourbon, après la mort du duc d'Orléans, avait demandé au jeune Louis XV, et obtenu facile-

ment la place de principal ministre. Il était peu aimé du public; il avait de la rudesse dans les manières, et était bien éloigné de montrer cette affabilité si chère aux Français. On ne lui pardonnait pas d'ailleurs son acharnement contre son beau-frère le duc du Maine; il savait combien il plaisait peu aux courtisans et aux habitants de la capitale; il résolut de ne rien négliger pour inspirer au monarque une confiance au moins égale à celle que ce jeune prince avait dans son ancien précepteur M. de Fleury, ancien évêque de Fréjus.

Le régent, en mariant sa fille avec le prince des Asturies, avait fait agréer par le roi d'Espagne le mariage de Louis XV avec l'infante Marie-Anne-Victoire. Il avait même obtenu que cette princesse, qui n'avait pas quatre ans, fût élevée en France, et on l'avait conduite à Paris. Mais lorsque Louis XV eut dépassé l'âge de quinze ans, les Français virent de grands inconvénients dans le mariage de ce prince avec l'infante, qui n'en avait que six. Il fallait attendre encore pendant plusieurs années l'union projetée par le régent; et l'on voyait avec beaucoup de peine s'éloigner le moment où la naissance d'un héritier du trône assurerait la tranquillité de l'état. Le duc de Bourbon résolut de saisir cette occasion de satisfaire la nation française, et de donner au roi une épouse qui lui devrait son élévation.

Le conseil décida que le mariage du roi avec l'infante n'aurait pas lieu, et que cette princesse serait ramenée en Espagne; on la reconduisit à Madrid avec les plus grands honneurs, et on écrivit à Philippe V, ainsi qu'à la reine, mère de l'infante, des lettres où l'on expose avec les plus grands égards les motifs *moraux et religieux* qui obligeaient à renoncer à l'avantage qu'on s'était promis, et forçaient à préférer une union que l'on pourrait bientôt réaliser. La reine d'Espagne, qui avait vu avec joie le pouvoir rétabli dans les mains

de Philippe, sur lequel elle exerçait un si grand empire, fut si offensée du renvoi de l'infante, qu'elle s'empressa de déterminer Philippe à renvoyer à Paris mademoiselle de Beaujolais, fille du feu duc d'Orléans, arrivée à Madrid avec sa sœur la princesse des Asturies, et fiancée avec l'infant don Carlos.

On s'occupa cependant en France de chercher une épouse pour le roi : le duc de Bourbon proposa au conseil Marie-Charlotte Lekzinska, fille unique de Stanislas, ancien roi de Pologne; le conseil adopta son avis; Louis XV y consentit, et épousa cette princesse, qui avait sept ans plus que lui, et dont la beauté était peu remarquable, mais que ses vertus rendaient la digne fille de Stanislas. Pendant les premières années de son mariage il vécut retiré avec son épouse, qu'il aimait tendrement, et ne la quittait que pour aller à Rambouillet, château du comte de Toulouse, où la comtesse réunissait une société agréable au monarque. Il s'en fallait de beaucoup que M. de Fleury eût cherché à lui inspirer l'amour des grandes et belles actions, le dévouement sans bornes à sa patrie, et ce zèle aussi infatigable qu'éclairé pour les devoirs imposés aux rois, que Bossuet avait voulu faire naître dans l'âme du fils de Louis XIV, et Fénélon dans celle du duc de Bourgogne. Il paraissait voir avec d'autant plus de plaisir son élève se plaire dans un cercle étroit de personnes choisies, et laisser la direction des affaires au principal ministre, qu'il avait beaucoup d'amis dans la société particulière que préférait le roi. Mais, pendant que Louis XV laisse régner le duc de Bourbon, ce ministre, secouant toute contrainte, se rend odieux par des actes de despotisme des plus dangereux pour la liberté et la fortune publiques. Il conduit le roi au parlement, lui fait tenir un *lit de justice*, et présente trois édits; par l'un, il ôte aux conseillers qui n'ont pas dix ans

de service, et dont il redoute une opposition plus vive, le droit de voter dans les affaires générales; par le second il impose un cinquantième sur tous les produits de l'agriculture et de l'industrie; et par un troisième, il dispense la compagnie des Indes de rendre des comptes à la banque avec laquelle elle avait été liée, et accorde ainsi le privilége le plus injuste à ceux qui, comme lui, se sont enrichis pendant l'union de la banque avec cette compagnie. Les membres du parlement enregistrent ces trois édits, *de l'exprès commandement du roi*. Mais lorsque le cortége royal sort du palais de justice, aucune acclamation ne se fait entendre; et si l'affection qu'on a pour le jeune monarque réprime les murmures de l'indignation qu'on éprouve contre le duc, l'air, l'attitude, le regard et le silence terrible des nombreux assistants disent assez au duc de Bourbon qu'il n'aura pas impunément porté une main sacrilége sur le palladium des droits nationaux qui a remplacé, pour ainsi dire, les états généraux du royaume. L'opinion publique s'exalte contre le duc de Bourbon; sa manière de rendre compte des affaires du gouvernement était d'ailleurs peu agréable au jeune roi; Louis XV se plaisait bien davantage avec l'ancien évêque de Fréjus, qui lui montrait sans cesse autant de douceur, de complaisance et de modération que d'affection et de fidélité; il voulait que ce prélat assistât à toutes les conférences qu'il avait avec le ministre principal; le duc, jaloux de M. de Fleury, avait intrigué pour l'écarter des conseils; l'évêque et ses amis font connaître au monarque les effets des trois édits proposés par Bourbon; la disgrâce du duc est résolue; le roi dissimule avec lui, par une de ces faiblesses indignes d'un grand monarque; mais une lettre de Louis XV exile Bourbon à Chantilly. D'autres lettres du roi apprennent aux ministres et à la reine elle-même qu'ils doivent se con-

former à tout ce que l'évêque de Fréjus leur dira en son nom; le prélat va être nommé cardinal, et la direction de toutes les affaires émane de lui (1726). Il a soixante-treize ans, mais le calme de son caractère lui avait conservé la force nécessaire pour de grands travaux; on vante sa sagesse; il fait supprimer l'édit du cinquantième, diminue d'autres impôts, donne aux intendants des provinces des fonds pour soulager les pauvres, et établit dans différentes villes, sous des officiers expérimentés, six compagnies de cadets-gentilshommes, auxquels on donne une éducation militaire très-soignée.

Le roi d'Espagne, toujours offensé du renvoi de sa fille par la cour de France, avait consenti à signer, avec l'empereur Charles VI, un traité par lequel ils avaient confirmé celui de la quadruple alliance (1725). L'empereur avait garanti la succession au trône d'Espagne, telle qu'elle avait été réglée par le traité d'Utrecht; et Philippe V, la pragmatique-sanction qui avait réglé la succession au trône, dans les états d'Autriche. Charles VI avait d'ailleurs promis d'employer ses bons offices pour faire rendre à l'Espagne, Gibraltar et l'île de Minorque, et le roi d'Espagne s'était engagé à favoriser le commerce de la compagnie d'Ostende, à laquelle le roi de Portugal avait aussi promis de donner *faveur et assistance.*

Ce traité de Vienne, négocié par le baron de Ripperda, ayant donné de l'inquiétude à plusieurs puissances de l'Europe, avait été suivi de l'alliance conclue à Hanovre entre la France, l'Angleterre et le roi de Prusse, pour leur défense commune et pour le maintien du traité de Westphalie et celui d'Oliva (1725).

L'Orient est le théâtre d'événements qui devaient avoir une grande influence sur la situation de l'Europe: le schah Hussein avait régné en Perse pendant plusieurs années; les eunuques de son palais étaient parvenus à

exercer, en son nom, le plus grand pouvoir; ils avaient gouverné en tyrans cruels. Les Aghuans, peuple du Candahar, n'avaient pas pu supporter leur barbare despotisme, s'étaient insurgés sous la conduite de Mir-Weis, avaient défait les troupes envoyées contre eux, et proclamé Mir-Weis leur souverain (1713). Le nouveau chef des Aghuans forme le projet de détrôner Hussein (1715). Il conquiert plusieurs de ses provinces, mais la mort le surprend; ses enfants sont trop jeunes pour commander à sa place. Les Aghuans lui donnent pour successeur son frère Mir-Abdallah. Les ministres du roi de Perse proposent à ce souverain de reconnaître l'autorité de Hussein, et lui font de grandes promesses; son caractère est peu guerrier; il est près d'entrer en négociation avec les ministres persans, lorsque son frère Mahmoud, informé de ses dispositions, le poignarde, est élu chef des Aghuans, suit les projets de Mir-Weis, avec d'autant plus d'ardeur qu'il n'a que dix-huit ans, gagne quatre batailles, et assiège Ispahan. Le schah Hussein ne voit aucun moyen de défendre la ville, donne sa fille en mariage à Mahmoud, lui cède le trône, le conduit au palais, et le salue roi de Perse en présence de toute la cour. Mahmoud reçoit le serment de fidélité de l'armée persane et de ceux qui remplissent des fonctions publiques, commence une nouvelle dynastie, et prend le titre de sultan (1721).

C'est alors qu'Achmet III, empereur des Turcs, qui était en paix avec l'empereur de Russie, l'empereur d'Allemagne et la république de Venise, fait la guerre à la Perse; ses troupes assiègent Hamadan et Tauris, cette malheureuse ville dont une grande partie venait d'être engloutie au milieu d'un affreux tremblement de terre. Les Turcs sont battus auprès de cette ville infortunée; mais ils sont vainqueurs de l'armée persane sous les murs d'Hamadan.

Ils ne sont pas les seuls qui veuillent profiter de la révolution de Perse; Pierre Ier désirait depuis long-temps d'avoir, sur le bord de la Mer Caspienne, une place forte qui pût favoriser le commerce de ses états en Perse et dans d'autres contrées asiatiques; il croit les circonstances favorables pour conquérir cette place; mais avant d'entrer en campagne il veut régler la succession au trône, d'où la mort peut le précipiter. Il change l'ordre établi à cet égard en Russie, et publie une constitution d'après laquelle le souverain est le maître à perpétuité de nommer à son gré son successeur, de révoquer son choix et d'en faire un nouveau; il veut que tous ses sujets se soumettent à cette constitution sous peine d'être punis comme traîtres à la patrie. Son envie de perpétuer le despotisme dont il a tant de fois abusé, l'aveugle si fortement, qu'il ne voit pas que la loi qu'il a promulgué ne peut être que la source la plus funeste de dissensions et de guerres civiles, surtout dans un pays où aucune représentation nationale n'existe, et où aucun assentiment direct ou indirect de la nation ne consacre les institutions et ne les fait respecter.

Pierre, après avoir publié cet acte si peu digne du génie qu'il avait reçu de la nature, se rend avec l'impératrice à Astracan, où il rassemble une grande armée: il s'embarque avec l'infanterie sur une flotte commandée par l'amiral Apraxin, débarque au golfe d'Agrakan, y trouve sa cavalerie, remporte une victoire complète sur le sultan Mahmoud, se présente devant la forte ville de Derbend, en reçoit les clefs, et ayant atteint son but, repart pour Moscou, où il fait une entrée triomphale (1722).

Il avait, vingt ans auparavant, recueilli un jeune enfant nommé Menzikof, s'était attaché à lui, l'avait élevé aux plus grandes dignités, nommé prince de Pleskof, général des troupes de terre, amiral; et même lorsqu'il

s'éloignait de Moscou, il lui confiait la régence de l'empire. Ce jeune favori, suivant plusieurs historiens, ne savait ni lire ni écrire; mais il avait de la valeur, de l'adresse et du génie, et Pierre l'avait créé. L'empereur, revenu de Derbend, reçoit des plaintes contre Menzikof; ce général, ou plutôt ce ministre, avait foulé les peuples par ses exactions. L'empereur le condamne à une forte amende, et s'abandonnant avec lui à cet emportement sauvage qui dégénérait souvent en colère féroce, et auquel il cherchait d'autant moins à résister qu'il regardait ses sujets comme des esclaves dont la vie lui appartenait, et ses plus grands seigneurs commme les ouvrages de ses mains qu'il pouvait briser, il le châtie à coups de canne, et, pour montrer sa toute-puissance, lui laisse toutes ses places, et lui conserve toute sa faveur.

Quelques mois après l'expédition de la Caspienne, il sent que sa santé dépérit; il veut que l'impératrice lui succède, et pour assurer davantage l'exécution de sa volonté suprême, il ordonne qu'elle soit couronnée avec beaucoup de pompe, et en présence des archevêques et des autres membres du clergé qu'il a réunis dans la principale église de la capitale; il remet lui-même le sceptre à Catherine, et place sur sa tête le diadème impérial.

Le mois de novembre suivant, arrivant dans le port de Lakte sur le bord du golfe de Finlande, il voit un canot portant des soldats et des matelots, et échoué sur un bas-fond. Le temps était obscur et la mer très-agitée; l'empereur envoie une chaloupe aux malheureux qui vont périr; mais trouvant qu'on est trop lent à les dégager, il va vers eux, ne peut faire avancer sa chaloupe autant qu'il le désire, se jette à l'eau, arrive au canot, fait redoubler tous les efforts par son exemple, et parvient à sauver ceux qui allaient être engloutis. Le froid humide qu'il a ressenti, et l'ardeur avec laquelle il a commandé

et travaillé lui-même, lui donnent la fièvre et une inflammation douloureuse. On le rapporte à Pétersbourg; il éprouve de cruelles souffrances; il assiste néanmoins, le jour de l'Épiphanie, à la bénédiction des eaux sur la Néva glacée; sa maladie empire. Il avait consulté Boerhave; mais avant que la réponse de ce grand médecin n'arrive, il meurt à l'âge de cinquante-deux ans, dans la ville qu'il a fondée.

La Russie perd l'homme extraordinaire auquel elle doit ses lois, sa police, sa discipline militaire, sa marine, son commerce, les sciences et les arts. Ajoutons, pour absoudre en grande partie sa gloire, un noble et terrible aveu qu'il avait souvent répété. *J'ai réformé mon empire*, disait-il en rougissant, *et je n'ai pu me réformer moi-même* (1725).

Il avait eu trois filles de son second mariage: Anne qui avait épousé Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, Élisabeth, et Natalie qui n'a encore que sept ans, mais qui est si vivement affectée de la perte de son père, qu'elle meurt de douleur pendant qu'on prépare les funérailles de Pierre, est portée dans la tombe en même temps que celui auquel elle n'a pu survivre, et laisse un nom touchant qui recevra à jamais l'hommage de tous les amis de la piété filiale.

Le prince Menzikof convoque une grande assemblée où se trouvent le sénat et le synode; on y proclame impératrice-régnante Catherine Ire, comme tenant l'empire de l'époux auquel elle a rendu des services si éminents.

Les Turcs s'emparent de Tauris, et l'on ne peut répéter qu'en frémissant que ces barbares, bien plus destructeurs que le fléau épouvantable qui avait bouleversé cette ville, en égorgent pendant cinq jours les habitants infortunés; leur cruauté se rassasie d'autant plus de sang, qu'ils ont cessé de craindre la Perse. Thomas, troisième

fils de Hussein, s'était élevé contre le sultan Mahmoud, et plusieurs provinces persanes l'avaient reconnu pour souverain. Mahmoud lui avait enlevé Casvin, Shiras, et plusieurs autres villes; mais au printemps de 1724 il avait été battu vers les frontières de l'Arabie. La colère que sa défaite lui avait inspirée avait dégénéré en frénésie; les principaux Aghuans le voient hors d'état de gouverner, veulent venger, au moment où ils cessent de le craindre, tant de Persans immolés par sa politique sanguinaire, le déposent, et proclament pour leur souverain Ashraf, fils d'Abdallah frère de Mahmoud. Ashraf apprend que Mahmoud va mourir des suites de sa frénésie, et néanmoins voulant le punir de l'assassinat de son père Abdallah, il ordonne qu'on coupe la tête du tigre expirant.

Il demande ensuite la paix aux Turcs, ne peut l'obtenir, leur fait la guerre pendant deux ans, a des succès et des revers, et, peu tranquille sur son trône, conclut un traité avec Achmet III, lui cède le pays compris entre Érivan, Tauris et Hamadan, le reconnaît pour le légitime successeur des califes, et consent à ce que le *kotbath* ou la prière publique soit faite au nom d'Achmet dans toute la Perse (1727).

L'impératrice de Russie, Catherine Ire, s'était montrée bien digne de succéder à Pierre; elle avait établi une Académie des sciences conformément aux intentions de l'empereur qu'elle avait perdu, ajouté à l'ordre de Saint-André, que Pierre avait créé, celui de Saint-Alexandre de Neuski pour accroître le nombre des récompenses destinées aux grands talents, et aux grands services, conservé les alliances de Pierre, fait un traité avec l'empereur d'Allemagne Charles VI et le roi de Prusse en faveur des droits de son gendre le duc de Holstein-Gottorp sur le duché de Sleswig, et abattu les gibets et les échafauds élevés dans tant d'endroits de la Russie. Une maladie de poitrine l'enlève à ses sujets.

Elle avait, par un testament, appelé au trône Pierre, fils d'Alexis et de Charlotte-Christine Sophie de Wolffenbutel, et petit-fils de Pierre Ier. « Ses enfants légitimes, » avait-elle dit dans ce testament, lui succèderont. S'il » meurt sans laisser des enfants, ma fille Anne Petrowna » héritera de la couronne de Russie, et après elle ses » enfants en hériteront ; si Anne ne laisse pas de postérité, le trône de Russie appartiendra à ma fille Élisabeth » Petrowna, et après elle à ses héritiers légitimes ; et si » elle n'a pas d'enfants lorsqu'il plaira à Dieu de la retirer » de ce monde, la couronne appartiendra à la princesse » Natalie. Alexiewna, petite-fille de feu l'empereur, et » à ses descendants....... Les personnes nommées dans » mon testament ne pourront porter la couronne impé- » riale de Russie si elles ont une autre couronne ou ne » professent pas la religion grecque..... Le conseil de ré- » gence sera composé de ma fille Anne, de ma fille Éli- » sabeth, du duc de Holstein, du prince de Menzikof et » de cinq autres sénateurs...... Pierre sera majeur à » seize ans..... »

Ce jeune prince, en vertu de ce testament remarquable, monte sur le trône de toutes les Russies (1727).

Catherine avait, peu de temps avant sa mort, accédé au traité de Vienne et garanti la pragmatique-sanction ; l'empereur Charles VI, de son côté, s'était associé à l'alliance contractée entre la Russie et la Suède ; le roi de Prusse se détacha de l'alliance de Hanovre, et, à l'exemple de la Russie, adhéra au traité de Vienne et aux garanties de la pragmatique ; et l'empereur d'Allemagne s'engagea à lui procurer, à la mort de l'électeur palatin, les duchés de Juliers et de Berg, ou une province équivalente qu'il détacherait de ses états héréditaires ; les électeurs palatins de Bavière, de Cologne et de Trèves adhérèrent aussi au traité de Vienne et à la garantie de la pragmatique ; et Charles VI promit de procurer à

l'électeur de Bavière, à l'extinction de la maison italienne de Pico, les principautés de la Mirandole et de Concordia, ou de lui céder un équivalent à sa convenance.

D'un autre côté la république des Provinces-Unies accéda à l'alliance de Hanovre, sous la condition de ne pas prendre part aux guerres que pourrait faire naître la garantie des traités de Westphalie et d'Oliva; le roi de Suède et le roi de Danemarck adhérèrent à la même convention; les principales puissances de l'Europe furent partagées entre ces deux grandes alliances de Hanovre et de Vienne; les unes croyaient y trouver des forces favorables à leur ambition, et les autres des défenseurs de leur indépendance; mais ces grandes associations sont bientôt dissoutes par des intérêts nouveaux plus pressants que ceux qui les ont produites.

L'Espagne commença le siége de Gibraltar; la France vit ce siége avec peine, et son ambassadeur le duc de Richelieu négocia auprès de Charles VI avec tant de succès que l'empereur d'Allemagne adopta un traité préliminaire signé à Paris par ses plénipotentiaires, ceux de la France, de l'Angleterre et de la Hollande, et par lequel il s'engagea à suspendre pendant sept ans l'octroi accordé à la compagnie d'Ostende. On confirma d'ailleurs par ces préliminaires tous les traités antérieurs à 1725; on convint de tenir un congrès à Aix-la-Chapelle pour terminer toute contestation entre les alliés de Vienne et ceux de Hanovre, et le roi d'Espagne, accédant à ce traité, fit lever le siége de Gibraltar (1727).

Deux événements remarquables relativement au droit public de l'Allemagne eurent lieu dans la même année: l'empereur éleva au rang de princesse de l'empire Philippine-Césarée, fille d'un capitaine au service de Hesse-Cassel, et que le duc de Saxe-Meinungen avait épousée quatorze ans auparavant, et il accorda à ses enfants le nom

et les armes de Saxe, ainsi que le droit de succéder aux états et aux fiefs de leur père. Les différentes branches de la maison de Saxe, ainsi que les maisons de Brandebourg et de Hesse, liées avec elles par des pactes de confraternité et de succession réciproque, réclamèrent avec la plus grande force contre le droit de succéder accordé à des enfants nés d'un mariage inégal; et, malgré l'autorité et les négociations de Charles VI, les princes des anciennes maisons germaniques appuyèrent avec d'autant plus de force les réclamations de celles de Saxe, de Brandebourg et de Hesse, que la capitulation impériale rédigée par le collége électoral et adoptée par Charles VI lors de son avénement au trône impérial, interdisait à l'empereur d'accorder de telles prérogatives aux enfants provenus d'une union notoirement inégale. Combien les idées relatives à ces mariages regardés comme disproportionnés devaient s'affaiblir avant la fin d'un siècle!

Vers le même temps le duc Charles-Léopold de Mecklenbourg, bravant les arrêts du conseil aulique, renouvela ses anciennes vexations contre ses sujets; l'empereur, par un rescrit provisoire, ôta à ce prince le gouvernement de ses états, le donna au duc Christian-Louis, qu'il nomma administrateur impérial, et réduisit Charles-Léopold à une pension alimentaire de 50,000 écus. Le corps germanique, quelque mécontent qu'il fût de la conduite du duc de Mecklenbourg, regarda la déposition provisoire de ce prince comme une infraction des lois de l'empire, de la capitulation impériale et du traité de Westphalie; les princes les plus puissants de l'Allemagne se liguèrent pour la défense de leurs droits; la France et la Suède, garantes du traité de Westphalie, soutinrent les réclamations du corps germanique, et l'empereur ordonna de surseoir à l'exécution de son rescrit provisoire.

Le roi d'Angleterre, surpris par une paralysie lorsqu'il allait dans son électorat de Hanovre, était mort à Osnabruck, où on l'avait transporté, et son fils George II était monté sur le trône de la Grande-Bretagne (1727). La dette publique, malgré un fonds d'amortissement dont on avait parlé comme d'un trésor sacré et toujours croissant, montait à plus de cinquante millions sterling; l'état était embarrassé, suivant l'expression d'un historien anglais, *dans un labyrinthe de traités et de conventions* qui l'obligeaient à payer des subsides à plusieurs puissances du continent; on avait altéré la constitution par l'établissement des parlements septennaux, les trop fréquentes suspensions de l'acte d'*habeas corpus,* les concessions de divers crédits, la force des armées permanentes et un dangereux système de corruption; l'amour des richesses, augmenté par une vanité et un luxe accrus rapidement, avait affaibli l'antique honneur; l'esprit de parti avait éteint dans l'âme d'un grand nombre d'Anglais le noble et généreux patriotisme; les ministres, habiles à profiter de ces dispositions, multipliaient les places et les pensions, répandaient l'argent du trésor, *sans goût, sans discernement, sans décence et sans remords,* dit Smollet, employaient une multitude d'émissaires *à faire réussir,* ajoute cet historien, *les entreprises les plus honteuses contre la vérité, le bon sens et l'honnêteté publique,* et traitaient de *jacobites* et d'ennemis de l'état tous ceux qui paraissaient douter du mérite de leur administration.

Le gouvernement intérieur de l'Angleterre était confié à sir Robert Walpole, qui avait été, en entrant dans la chambre des communes, un des plus zélés partisans des wighs, était regardé comme une ancienne victime de la haine des torys, réunissait une manière de s'exprimer des plus séduisantes à d'autres grands talents, opérait avec dextérité sur les fonds publics, connaissait

tous les mystères de l'agiotage, était lié avec toutes les associations financières, avait le plus contribué à réconcilier dans le temps George II avec son père à qui ce prince avait déplu, jouissait de la plus grande influence dans le conseil depuis la mort du comte de Sunderland et du comte de Stanhope, et était fermement résolu à profiter de la soif ardente du gain qui régnait avec tant de force dans la Grande-Bretagne pour obtenir dans son administration tous les succès qu'il désirait.

Le parlement s'étant réuni, Walpole proposa aux communes d'arrêter que les revenus de la liste civile, qui s'élevaient à peu près à huit cent mille livres, fussent accordés au roi pour tout le temps de sa vie. M. Shippen parla avec beaucoup d'énergie contre cette proposition, et il est curieux à plusieurs égards de connaître tout ce qu'il rappela dans son discours. « Les » revenus des différentes branches de la liste civile, » dit-il, n'excédaient pas, sous le règne de la reine Anne, » la somme de cinq cent cinquante mille livres; cependant, durant un règne de trente ans, elle n'a demandé » qu'une fois au parlement de payer des dettes contractées pour le gouvernement civil, et qui n'avaient » été faites que pour des actes sans exemple de piété et » de générosité; elle abandonnait les premiers fruits » et les dîmes montant à dix-neuf mille livres pour » contribuer au soutien du pauvre clergé; elle donnait, sur le revenu des postes, cinq mille livres de » pension au duc de Marlborough; elle permettait que, » sur le même revenu, on prît chaque semaine sept » cents livres pour le service public; elle avait dépensé » plusieurs centaines de mille livres à bâtir le château » de Blenheim; elle remettait quatre mille livres par » an au prince Charles de Danemarck; elle soutenait » les pauvres du Palatinat; les preuves de sa bonté royale » se multipliaient, et peu de temps avant sa mort elle

» avait formé un plan qui aurait réduit ses dépenses » à quatre cent soixante mille livres. Un million par » an ne pourrait maintenant suffire aux dépenses ex» cessives dont on se plaint si souvent dans la chambre. » On lève différentes taxes occasionelles. Des sommes » très-fortes *sont englouties dans le gouffre sans fond* » *du service secret*. On a donné vingt-quatre mille » livres de dédommagement pour des vaisseaux mar» chands qu'on a brûlés, parce qu'ils venaient de ports » infectés; et les marchandises qui auraient dû être dé» truites ont été vendues secrètement... Il y a toujours » dans le gouvernement civil une dette de plus de six » cent mille livres... J'attends avec impatience que le » temps, qui découvre les vérités les plus cachées, fasse » connaître ceux qu'on a achetés comme des esclaves, » et qui ont été les instruments corrompus d'une ad» ministration orgueilleuse et prodigue... » Le discours de M. Shippen n'empêcha pas d'admettre la proposition de Walpole (1727).

L'amiral Byng, vicomte de Torrington, fut mis à la tête de l'amirauté; le conseil privé fut renouvelé, et le roi nomma ambassadeur à La Haye Philippe-Dormer Stanhope, comte de Chesterfield, que ses ouvrages, et particulièrement ses lettres devaient rendre plus célèbre que les grandes places dans lesquelles néanmoins il devait acquérir tant d'estime.

Le besoin de favoriser le commerce se faisait sentir vivement dans toute l'Europe. Le ministère espagnol fit proposer des lettres de noblesse aux négociants de la province de Guipuscoa qui voudraient s'intéresser à une compagnie créée pour la culture du sucre et du cacao, et, par l'intermédiaire du duc de Liria, conclut un traité avec la Russie pour étendre les opérations des commerçants espagnols.

Le gouvernement de cette Russie que ne dirigeaient

plus le génie de Pierre Ier ni le grand sens de Catherine, était agité comme un vaisseau qui a perdu son pilote au milieu d'une mer orageuse. Le duc de Holstein et le prince Menzikof ne peuvent s'accorder : le prince l'emporte, s'empare du pouvoir, et loge l'empereur dans son palais; un parti veut porter la duchesse de Holstein sur le trône; il est écrasé par Menzikof. Le duc et la duchesse de Holstein abandonnent la Russie, et retournent en Allemagne. Menzikof est nommé généralissime des troupes de terre et de mer; sa fille va épouser l'empereur; on célèbre leurs fiançailles. Menzikof règne sur toutes les Russies; il paraît élevé au-dessus de tous les revers; mais un jeune Dolgourouki, du même âge que l'empereur, et élevé avec lui, a toute la confiance de Pierre II, et perd Menzikof dans l'esprit de son souverain. La puissance de celui qui commandait au plus vaste des empires s'évanouit dans un instant. Rien ne peut empêcher, dans un état despotique, une intrigue de renverser le souverain lui-même. Plus le pouvoir est absolu, plus il est fragile, et des lois supérieures à la puissance peuvent seules la soutenir. Les nombreux ennemis de Menzikof l'accablent; on le déclare déchu de toutes ses dignités; on le prive de ses biens; on brise son épée; on lui arrache le cordon de Saint-André; on le conduit au fond de la Sibérie avec sa femme, son fils, sa fille, et son autre fille la fiancée de l'empereur. Sa femme succombe à ses souffrances; des domestiques qui n'ont pas voulu le quitter construisent au milieu des frimas une cabane où la petite-vérole lui enlève une de ses filles, où il meurt lui-même après deux ans de l'exil le plus rigoureux, sans qu'aucun de ceux qu'il a laissés auprès du trône ait osé plaindre un moment son sort, et où il ne trouve que dans la tombe auprès de son enfant la fin de ces vives douleurs de l'âme contre lesquelles il s'est efforcé de lutter.

Son souvenir échappera un jour à l'histoire; mais

elle conservera avec soin celui du navigateur qui, vers le temps de la chute de Menzikof, trouva à l'endroit où finit la Russie asiatique, et où commence l'Amérique du nord, ce célèbre détroit auquel est attaché son nom de Béring (1728).

L'empereur d'Allemagne ne cessait de retarder la conclusion définitive de la paix générale européenne, en ne voulant pas laisser admettre des garnisons espagnoles dans les places fortes de la Toscane et des duchés de Parme et de Plaisance, et en refusant de supprimer la compagnie d'Ostende. La France et la Grande-Bretagne parvinrent à détacher l'Espagne de ce prince, et conclurent le traité de Séville par lequel Philippe V se soumit de nouveau à tous les engagements résultant des traités d'Utrecht, de la quadruple alliance et du Pardo, consentit à la suppression de la compagnie d'Ostende, promit de satisfaire, relativement au sujet de leurs plaintes, les négociants d'Angleterre et de Hollande, et la France et l'Angleterre s'obligèrent à faire recevoir six mille Espagnols dans les places de Livourne, Porto-Ferrajo, Parme et Plaisance, pour assurer la succession de l'infant don Carlos (1729). La république des Provinces-Unies accéda au traité de Séville. L'ombre d'un congrès que l'on voyait encore à Soissons s'évanouit comme une fumée; et l'empereur Charles II se prépara à prendre les armes.

Ce traité de Séville avait été en grande partie l'ouvrage du cardinal de Fleury et de la reine d'Espagne, fille d'un frère du duc de Parme, Antoine Farnèse, qui vivait encore, et mère de l'infant don Carlos. Le cardinal n'obtint pas le même succès relativement aux affaires ecclésiastiques de France; l'influence que devaient lui donner la puissance ministérielle et la pourpre romaine dont il était revêtu, ne pouvait plus lutter contre l'opinion du grand nombre de Français fortement attachés aux anciennes maximes et aux droits

ou libertés de l'Église gallicane : sa modération ordinaire l'abandonna ; il crut pouvoir employer la force. Parmi les quatre évêques qui avaient appelé au futur concile général de la constitution romaine dite *Unigenitus*, était Jean Soanen, évêque de Senez, vieillard respectable qui ne sortait pas de son diocèse et qui y était parvenu, à l'âge de quatre-vingt-un ans, au milieu des respects de ses diocésains. Ce vieux prélat n'avait conservé aucune relation avec la cour. Le cardinal de Fleury ne lui connaît pas de protecteur, et croit pouvoir sans danger faire tomber sur cette tête vénérable et octogénaire le coup qu'il a préparé ; il oublie que les actes odieux que l'on pardonne le moins en France sont ceux que l'on commet avec une sorte de lâcheté. L'évêché de Senez était dans l'archevêché d'Embrun : cet archevêché avait été donné à M. de Tencin, dont l'esprit et les lumières étaient déjà célèbres, mais dont l'ambition était extrême. Le cardinal convoque à Embrun une assemblée de treize évêques ; M. de Tencin ne craint pas de les présider ; on donne à cette réunion le nom de concile : l'évêque de Senez est cité et paraît devant l'assemblée ; on l'interroge ; il répond avec une fermeté qui étonne et qui embarrasse les évêques ; on le suspend néanmoins de ses fonctions épiscopales : il appelle de ce prétendu jugement au futur concile général et légitime ; mais à l'abus de l'autorité ecclésiastique succède l'emploi tyrannique de l'autorité du ministre ; l'évêque de Senez est exilé dans l'abbaye de la Chaise-Dieu, où ses jours devaient s'éteindre après une honorable et touchante vieillesse ; mais cinquante avocats du parlement de Paris attaquent le fond et la forme de l'acte du concile d'Embrun dans une consultation qu'ils publient et qu'on lit avec avidité. C'est en vain qu'un arrêt du conseil la supprime ; on la recherche avec plus d'empressement. Le cardinal de Noailles, arche-

vêque de Paris, et onze évêques, adressent au roi une lettre dans laquelle ils se plaignent vivement de l'assemblée d'Embrun. Les adhésions les plus énergiques à la cause de l'évêque opprimé s'élèvent de toutes les parties de la France. Le cardinal irrité et inquiet se laisse entraîner de violence en violence ; les lettres de cachet se multiplient, enlèvent des pasteurs à leurs troupeaux, remplacent des curés, honorés de la confiance de leurs paroissiens, par des desservants que l'on ne voit qu'avec peine revêtus de l'étole presbytérale, destituent ou exilent des chefs de communautés religieuses d'hommes, ou des directeurs de communautés de femmes, et excluent de la Sorbonne cent docteurs estimés. Le roi tient un lit de justice pour faire enregistrer une déclaration qui renouvelle l'obligation de signer le formulaire, et ordonne de regarder la constitution *Unigenitus* comme un jugement de l'Église en matière de doctrine ; et le cardinal, trompé par le silence que dicte la crainte de troubler trop dangereusement l'Église et l'état, regarde comme un triomphe et comme un moyen de pacification le succès momentané d'un despotisme d'autant plus condamnable qu'il viole le saint respect que l'on doit à la conscience.

Benoît XIII, fils de Ferdinand Orsini, duc de Gravina, occupait le siége pontifical. Il avait été nommé cardinal et pape malgré lui ; on l'avait arraché, pour ainsi dire, au couvent des dominicains, dans lequel sa dévotion l'avait engagé à se renfermer, et où il voulait continuer de se livrer à la prière et à l'étude : la pourpre ni la tiare n'altérèrent pas ses vertus. Il était fort lié avec le cardinal de Noailles ; il voulait approuver la déclaration *doctrinale* de ce cardinal, et rendre par cet assentiment la paix à l'Église de France ; mais les cardinaux s'y opposèrent ; et il n'eut pas la force de leur résister.

Il montra néanmoins une grande fermeté pour sou-

tenir un bref qu'il avait adressé aux dominicains, et par lequel il les exhortait à continuer d'enseigner la doctrine de saint Augustin et de saint Thomas concernant la prédestination et la grâce; et les jésuites ayant voulu lui faire à ce sujet des représentations pressantes, il leur répondit avec véhémence, malgré son grand âge: *Appellerez-vous au concile général? vous m'y trouverez.*

Il avait tenu à Rome un concile pour la réformation des mœurs et de la discipline ecclésiastiques, et c'est dans la rédaction des actes de cette assemblée, rédaction qui ne fut terminée qu'après la fin de la session, que, suivant plusieurs historiens, le secrétaire Fini inséra, contre l'intention du concile, que la bulle *Unigenitus* était une règle de foi.

(1730) Benoît XIII mourut à quatre-vingt-un ans, vénéré comme un saint; il eut pour successeur le cardinal Laurent Corsini, évêque de Frascati, et qui prit le nom de Clément XII.

Dans la même année, le roi de Sardaigne Victor-Amédée abdiqua en faveur de son fils Charles-Emmanuel, et l'on vit dans le voisinage de ce royaume de Sardaigne les Corses commencer de vouloir secouer le joug de la république de Gênes, et conquérir leur indépendance.

Ce fut aussi dans cette même année que les ministres du roi George II ayant proposé au parlement britannique, malgré le traité de Séville et la paix générale, d'entretenir plus de dix-sept mille hommes dans l'armée de terre, il y eut dans la chambre des communes une opposition remarquable : M. Pultney demanda qu'on ne conservât en activité que douze mille hommes. « La proposition » de M. Henri Petham, secrétaire pour la guerre, dit » M. Shippen, tend directement à établir une armée » permanente dans la Grande-Bretagne; mais j'espère » que la nation anglaise ne sera jamais assez *germanisée* » pour se soumettre lâchement à un gouvernement mili-

» taire : on n'a aucun besoin des troupes qu'on demande. » Elles ne sont pas nécessaires pour tenir l'Espagne en » respect et l'obliger à rester attachée à son propre traité; » elles ne sont pas nécessaires pour forcer l'empereur à » ce traité de Séville ; elles ne sont nullement nécessaires » pour la sûreté de la personne de sa Majesté ou de son » gouvernement. La force et la violence ne sont les res- » sources que des usurpateurs et des tyrans, qui crai- » gnent avec raison les peuples qu'ils oppriment, et » n'ont d'autre appui que leurs armées pour se mainte- » nir contre les lois et la justice. » L'influence des wighs, entièrement dévoués au gouvernement, détermina néanmoins l'adoption de la proposition ministérielle.

Les discours énergiques de MM. Pultney, Barnard et Wyndham n'empêchèrent pas non plus la chambre des communes d'adopter un projet de bill soutenu par sir Robert Walpole et M. Petham, et qui interdisait aux sujets de la Grande-Bretagne de prêter des sommes d'argent à des princes ou états étrangers sans une permission du roi.

(1730) Pendant la même session, le parlement abolit l'impôt sur le sel, permit aux planteurs et aux commerçants de la Caroline de transporter du riz dans toutes les contrées européennes situées au sud du cap Finistère, accorda la liberté de porter du sel d'Europe dans la Nouvelle-Yorck, et renouvela le privilége exclusif de la compagnie des Indes orientales.

Sept chefs des Cherokee, nation indigène de l'Amérique septentrionale, et voisine de la Caroline, furent amenés en Angleterre par sir Alexandre Cumin, et conduits devant le roi. Ils lui présentèrent les attributs de leur pouvoir, se reconnurent soumis à sa domination au nom de tous leurs compatriotes, furent éblouis de la magnificence de la cour, consentirent à tous les arrangements proposés par les lords commissaires du commerce et des

plantations, reçurent en présent des armes et d'autres objets utiles, et furent reconduits dans leur patrie.

(1730) Le duc de Parme et de Plaisance avait cessé de vivre, et l'empereur avait fait occuper les deux duchés par des troupes qu'il avait réunies en Italie. Cette violation du traité de la quadruple alliance pouvait avoir les suites les plus dangereuses pour la tranquillité de l'Europe. L'Angleterre et la Hollande parvinrent à dissiper les alarmes; elles conclurent avec Charles VI un second traité de Vienne par lequel elles se déclarèrent garantes de la pragmatique-sanction. L'empereur, qui attachait le plus grand intérêt à cette pragmatique, consentit à tous les articles du traité de Séville, et promit d'abolir à perpétuité la compagnie d'Ostende. L'Espagne accéda à ce traité; la diète le ratifia relativement à la Toscane et aux duchés de Plaisance et de Parme; le grand-duc de Toscane s'arrangea avec l'Espagne par un traité conclu à Florence, institua l'infant don Carlos héritier de ses états, lui substitua ses frères, suivant l'ordre de primogéniture, ne s'opposa plus à l'entrée des troupes espagnoles dans Livourne et dans Porto-Ferrajo; et comme l'infant n'avait pas encore atteint sa majorité, fixée à vingt-deux ans, l'empereur nomma tuteurs de ce jeune prince pour les duchés de Parme et de Plaisance le grand-duc de Toscane et la duchesse Dorothée, première douairière de Parme, mère de la reine d'Espagne et aïeule maternelle de l'infant. Une escadre anglaise transporta six mille Espagnols à Livourne, et la duchesse Dorothée n'ayant aucun égard aux protestations de la cour de Rome, fit rendre hommage à son petit-fils par les états de Plaisance et de Parme.

(1731) Mais quel délire des passions humaines marque la fin de cette année! L'archevêque de Saltzbourg avait découvert dans ses états une église nombreuse de protestants; réunissant la puissance du glaive à celle de la crosse

archiépiscopale, il avait employé les moyens les plus violents pour les faire rentrer dans le sein de son église. Le corps évangélique réclame en faveur de ces victimes de l'intolérance; l'archevêque, au lieu d'imiter les autres états de l'empire, de se souvenir des maximes de l'Évangile, de tolérer des chrétiens dont quelques opinions ne sont pas conformes aux siennes, et d'employer, pour changer ces opinions, le langage de la charité et d'une affection paternelle, ne renonce à les tourmenter qu'à condition qu'ils quittent ses états; plus de trente mille protestants abandonnent le pays de Saltzbourg; les deux tiers de ces proscrits vont peupler les déserts de la Prusse, où ils trouvent la paix et la liberté de leurs consciences; les autres se dispersent dans l'Allemagne ou vont dans l'Amérique du nord.

Et quelles idées régnaient encore dans une partie de l'Europe relativement à la puissance ecclésiastique! Le roi d'Espagne a besoin d'argent pour une expédition contre les Maures, sur lesquels il veut reprendre Oran; il se refuse à mettre de nouveaux impôts sur ses sujets; il désire que le clergé de ses états contribue aux frais d'une guerre contre les anciens ennemis du christianisme; il croit avoir besoin de l'autorité du pape; il sollicite son intervention; et c'est le pontife de Rome qui lui accorde la permission de lever le dixième du revenu du clergé. Ce revenu était immense; le dixième est une des plus fortes contributions : le pape l'avait accordé pour toute la durée de la guerre. Les Maures sont battus; Oran est pris; on suppose éternelle la guerre qu'on leur a déclarée (1731).

L'empereur Charles VI, toujours occupé de sa pragmatique, la présente à la diète, en demande la ratification, et obtient que l'empire en devienne garant (1732).

Le roi de Prusse n'avait pu s'arranger depuis trente

ans avec le prince Nassau-Dietz relativement à la succession de Guillaume III, prince d'Orange et roi d'Angleterre; il convient avec ce prince d'avoir pour sa part la principauté d'Orange, qu'il a cédée à la France en 1713, le comté de Mœurs, celui de Lingen, la seigneurie de Montfort, Gravesand, Genep, Turnhout et la baronnie d'Héristal; et le prince de Nassau conserve le burgraviat d'Anvers, la baronnie de Breda, toutes les terres situées sous la souveraineté de la république de Hollande, et un grand nombre d'autres terres des Pays-Bas autrichiens (1732).

Un événement extraordinaire a lieu dans le Piémont; Victor-Amédée II avait abdiqué la couronne en faveur de son fils Charles-Emmanuel, s'était retiré au château de Montcallier, et avait épousé la comtesse douairière de Saint-Sébastien, qu'il aimait depuis long-temps et qui avait pris le nom de comtesse de Somerive; il regrette le trône, et veut tenter d'y remonter. Son fils, de l'avis de son conseil, le fait arrêter; on le conduit au château de Rivoli; on le renferme ensuite dans le fort de La Brunette, et on le ramène enfin à Montcallier, où il cesse de vivre après quelque temps, laissant une grande leçon aux têtes couronnées.

Son fils Charles-Emmanuel III avait donné un grand exemple à tous les gouvernements : il avait exigé qu'on n'ordonnât des prêtres dans ses états qu'avec sa permission; et le pape Clément XII ayant voulu supprimer quelques priviléges accordés par Benoît XIII aux sujets du roi de Sardaigne, ce monarque avait fait arrêter tous les revenus du pape dans le Piémont, défendu d'obéir aux ordres du pontife, et forcé la cour de Rome à renoncer à ses prétentions (1731).

L'année suivante, le roi Jean V de Portugal, exécutant un vœu qu'il avait formé pendant une maladie grave, change le pauvre couvent des capucins de Maffra,

situé sur le bord de la mer, en un vaste monument que l'on compare à l'Escurial.

George II en avait élevé un plus durable en sanctionnant le bill qui ordonnait que l'on emploierait l'anglais au lieu du latin dans toutes les procédures.

L'époque dont nous nous occupons montre un mélange singulier de raison, de génie, de talent, de véritable piété, de vertus élevées et d'intrigue, d'ignorance, de superstition et de fanatisme. On croirait voir dans les progrès de la civilisation ce combat des ténèbres contre la lumière, consacré par tant de cosmogonies et de mythologies, et que suit le règne de l'auguste vérité. La *Henriade*, *OEdipe*, *Zaïre*, les *Lettres philosophiques*, les *Lettres persanes* avaient déjà paru; Buffon siégeait déjà parmi les membres de l'Académie des sciences; et les querelles théologiques, les haines antireligieuses, les croyances ridicules et les persécutions se montrent en France avec une nouvelle force. Le pape Grégoire XIII, le célèbre réformateur du calendrier, avait placé dans le martyrologe Grégoire VII, cet audacieux Hildebrand, qui voulait disposer des couronnes et se regardait comme le supérieur des rois. Le pape Benoît XIII avait laissé insérer dans le bréviaire romain, employé dans un très-grand nombre d'églises de France, une *légende* qui plaçait cet ambitieux Grégoire au nombre des saints, et canonisait ses absurdes prétentions. Le parlement de Paris condamna cette légende, et la flétrit par les expressions qu'il employa dans son arrêt. La cour de Rome se plaignit et réunit à sa réclamation de nouvelles instances pour le soutien de la bulle *Unigenitus*. Le cardinal de Noailles était mort; M. de Vintimille, qui l'avait remplacé sur le siége archiépiscopal de Paris, avait des opinions théologiques opposées à celles de son prédécesseur; il donne un mandement pour l'acceptation de la bulle. Vingt-deux curés de

la capitale refusent de le publier, et en appellent *comme d'abus* au parlement. Le conseil du roi veut retirer cette affaire de la juridiction de ce parlement qu'il redoute; mais cette antique cour revendique son droit de haute police sur tous les objets qui peuvent nuire à la tranquillité publique. Une députation de ce corps se présente devant le roi à Compiègne; deux conseillers parlent avec beaucoup de force : le cardinal les fait arrêter. Le parlement déclare sa liberté violée, et cesse ses fonctions. La cour embarrassée le fait solliciter de les reprendre; il ne se rassemble que pour déclarer *abusif* le mandement de l'archevêque de Paris. Un arrêt du conseil casse celui du parlement; les conseillers des chambres, dites *des enquêtes* et *des requêtes*, donnent leur démission. « Puisque les membres du par-» lement, disent-ils, doivent être arrêtés ou exilés en » opinant, ou se déshonorer en gardant le silence, » nous remettons nos charges au roi. » La grand'chambre, composée des conseillers les plus âgés, négocie la réintégration des membres des enquêtes et des requêtes; ils reprennent leurs provisions, se réunissent et font de nouvelles remontrances. Le cardinal de Fleury ne paraît pas devoir mieux réussir que le cardinal Mazarin avec une compagnie que son dévouement aux lois fondamentales et aux anciennes maximes remplit de méfiance sur tout ce qui semble avoir quelque rapport avec les prétentions romaines. Le roi convoque le parlement à Versailles, où il veut tenir un lit de justice. Les conseillers des enquêtes et des requêtes refusent de se rendre dans un endroit où ils disent que la cour des pairs ne doit pas être réunie. On les exile dans différentes villes du royaume. La grand'chambre négocie de nouveau; les exilés sont rappelés. Le parlement se rassemble; mais le cardinal n'a rien obtenu (1733).

Le corps des avocats partage les sentiments du par-

lement; et tous ceux qui tiennent à cet ordre les répandent dans toutes les classes; la fermentation des esprits est extrême; les *appelants* et les *acceptants* se combattent par des écrits parmi lesquels on distingue les *nouvelles ecclésiastiques* composées en faveur des appelants qu'on nomme *jansénistes*.

Un de ces appelants, un diacre nommé Pâris, qui avait montré un grand zèle pour les opinions qu'il avait embrassées, était mort, et avait été enterré dans le cimetière de la paroisse de Saint-Médard. On en parle comme d'un saint; des personnes, dont la tête est très-exaltée, répandent le bruit qu'il se fait des miracles à son tombeau. Des malades et des estropiés y accourent; leur croyance devient si vive qu'ils éprouvent des affections nerveuses des plus fortes; l'enthousiasme de ceux qui les entourent et l'espérance qui s'accroît au plus haut degré dans leur esprit troublé leur donnent des convulsions étranges; ils ressentent de grandes douleurs; ils se plaignent, ils jettent des cris; mais ils se retirent, persuadés qu'ils ont reçu un grand soulagement. On crie *Au miracle! — C'est l'œuvre de Dieu*, disent les appelants. — *C'est l'œuvre du démon*, disent leurs adversaires. La foule se porte de plus en plus au tombeau du diacre; des désordres surviennent; des pratiques scandaleuses et inhumaines sont inspirées par un zèle aveugle; ceux qui ont conservé le calme de la raison en gémissent s'ils sont religieux, en rient si leur foi est légère; un ordre de la cour fait fermer le cimetière; et l'agitation des esprits, qu'avait excitée le mandement de l'archevêque, paraît un peu calmée.

L'Angleterre profitait de la paix pour s'occuper de son industrie, de son commerce et de ses finances. Sir Robert Walpole proposa aux communes un bill relatif aux droits d'excise et de douanes, et particulièrement au tabac importé des colonies, ou exporté de la métropole. Ce pro-

jet éprouva une violente opposition. Des députés de la ville de Londres et surtout sir Jean Barnard le combattirent avec force. Walpole, au milieu d'une discussion orageuse, se plaignit de nombreux rassemblements qui entouraient la chambre; il prétendit qu'ils étaient suscités par les adversaires du projet ; il traita avec mépris ceux qui faisaient partie de cette multitude. Sir Jean Barnard releva avec aigreur les expressions qua Walpole venait d'employer : la dispute s'échauffa. La proposition du ministre fut néanmoins adoptée ; on prépara un bill conforme à cette proposition ; on ne fut arrêté ni par les pétitions de la ville de Coventry et de celle de Nottingham, ni par celle du lord maire, des aldermen et du commun conseil de la capitale ; mais la nation fut alarmée, et se déclara contre le bill. Les rassemblements s'accrurent autour de la salle de Westminster ; la multitude remplissait toutes les avenues de la chambre ; les membres qui avaient voté pour le ministère furent insultés ; la fermentation augmenta, et Walpole, commençant à craindre pour sa vie, demanda qu'on ajournât la seconde lecture du bill. Le mauvais succès de son projet fut célébré par des réjouissances publiques à Londres et à Westminster, et la populace brûla le ministre en effigie.

Les communes votèrent ensuite une dot considérable pour la fille aînée du roi, laquelle devait épouser le prince de Nassau, connu sous le nom de prince d'Orange (1733) ; de grands efforts furent faits l'année suivante dans la chambre des communes pour obtenir l'annulation de la loi qui donnait sept ans de durée aux pouvoirs de ses membres. Sir Guillaume Windham parla avec tant de talent pour cette annulation qu'on le nomma *l'orateur sans égal, le Breton incorruptible, le patriote inébranlable*. On redit avec une nouvelle force tout ce qu'on avait opposé à la septennalité ; on cita les

mauvaises lois qu'elle avait produites; mais la tentative fut repoussée malgré la chaleur et l'habileté avec lesquelles elle fut soutenue, et la crainte de voir les catholiques et les jacobites dominer dans les élections très-rapprochées l'emporta de nouveau sur toute autre considération.

On avait vu, trois ans auparavant, le gouvernement le plus despotique de l'Europe se croire obligé de rendre hommage à la volonté nationale pour se maintenir. Dolgorouki, qui avait remplacé Menzikof sur les marches du trône de Russie, ne voulait pas se conformer au testament de l'impératrice Catherine Ire, et, usant à la mort de Pierre II de toute l'influence qu'il avait sur le haut conseil ou conseil suprême, il parvint à faire déclarer impératrice Anne, deuxième fille du prince Ivan, frère de Pierre Ier (1730); il espérait continuer de régner sous le nom de cette princesse, veuve de Frédéric-Guillaume, duc de Courlande, et âgée de trente-sept ans. Le haut conseil néanmoins rédigea plusieurs articles dont la nouvelle impératrice devait promettre l'exécution avant d'être proclamée. Dolgorouki et deux autres députés portèrent ces articles en Courlande, et les présentèrent à la princesse: elle promit de les observer; mais arrivée dans ses nouveaux états, et encouragée par le chancelier Osterman, qui, sous le prétexte d'une maladie, s'était absenté des séances du conseil, elle déclara qu'une cabale l'avait forcée à signer les articles, et les déchira comme contraires à ses droits et au vœu de la nation. Le public, entraîné par Osterman et par les ennemis du ministre tout-puissant, applaudit à la déclaration de l'impératrice. Dolgorouki et sa famille furent arrêtés sous un de ces prétextes que le despotisme trouve si facilement, et relégués en Sibérie. Le favori de Pierre II trouva dans son exil le fils et la fille de ce Menzikof qu'il avait précipité dans la misère, et quels avertissements les ambitieux doivent trouver dans ces jeux du sort! Anne rappela les

enfants de l'infortuné mort dans la proscription : ils laissèrent à Dolgorouki la cabane qu'avait habitée leur malheureux père, et allèrent à Moscou, où le fils de Menzikof, nommé capitaine des gardes, reçut la cinquième partie des biens de l'auteur de ses jours, et où sa sœur devint dame d'honneur de l'impératrice.

Biren, favori de cette princesse pendant qu'elle était en Courlande, ne devait pas la suivre en Russie, d'après les articles rédigés par le conseil suprême; mais ces articles n'existaient plus. Biren revint auprès de l'impératrice, et, d'après son avis, elle adopta et désigna pour lui succéder Catherine, fille de sa sœur Catherine Ivanowna et du duc Charles de Mecklenbourg-Schwerin, jeune princesse qui embrassa la religion grecque, et prit le nom de celle qui venait de l'appeler au trône (1731).

Deux ans après cette adoption mourut Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne (1733). Les nobles polonais confédérés dans la diète de convocation prennent la résolution de n'élire pour leur roi qu'un *piaste* catholique de père et de mère, et n'ayant aucun état hors la république. Cette résolution excluait le nouvel électeur de Saxe, et montrait l'intention de replacer Stanislas sur le trône de leur patrie. L'empereur d'Allemagne et l'impératrice de Russie s'opposent à ce projet. Charles VI rassemble une armée considérable vers les frontières de la Pologne, et une armée russe entre dans la république par la Lithuanie. Le roi de France fait représenter à Charles VI qu'étant garant de la liberté polonaise, et intéressé à l'élévation de son beau-père, il serait forcé de prendre les armes pour les défendre. Le nouvel électeur de Saxe adhère à la pragmatique-sanction, promet de concourir à la garantir, et Charles VI n'est plus arrêté par la déclaration de la France.

Le roi Stanislas néanmoins se rend secrètement en Pologne, et est élu par la majorité des électeurs polonais

dans la plaine de Wola, près de Varsovie, plaine désignée par les lois pour l'élection du monarque. La minorité des électeurs, et principalement les nobles du grand-duché de Lithuanie, envahi par l'armée russe, se retirent dans le village de Prague, situé sur la Vistule, vis-à-vis Varsovie. Les troupes de la Russie accourent pour les soutenir; ils élisent l'électeur de Saxe sous le nom d'Auguste III. Le roi Stanislas est obligé de quitter la capitale: les Russes l'occupent avec les Saxons, et Stanislas se retire à Dantzick.

La France, l'Espagne, et la Sardaigne déclarent la guerre à l'empereur d'Allemagne. Louis XV assure qu'il observera la plus exacte neutralité avec les états de l'empire; mais ses troupes s'emparent de la Lorraine et de la forteresse de Kehl.

Une armée française, commandée par le maréchal de Villars, se réunit aux troupes du roi de Sardaigne, et soumet Pavie, Vigevano, Lodi, Crémone, Milan, sa citadelle et la forteresse de Pizzighitone (1733).

Charles VI promet aux états protestants de l'Allemagne de faire abolir la clause du traité de Ryswick, d'après laquelle le culte public réformé est plus restreint que par le traité de Westphalie, et faisant valoir auprès des autres états la prise de Kehl par la France, et par conséquent les hostilités commencées par cette puissance, détermine la diète à faire la guerre à Louis XV. L'électeur de Bavière, l'électeur palatin et l'électeur de Cologne (Clément-Auguste de Bavière) gardent seuls la neutralité qu'ils se sont en vain efforcés de faire observer par leurs co-états (1734).

L'armée française prend Trèves, Trarbach, et assiège Philisbourg sous les ordres du duc de Berwick. Ce maréchal est tué par un boulet de canon en visitant la tranchée. Le marquis d'Asfeld le remplace; le prince Eugène lui-même ne peut attaquer les lignes françaises, et Philisbourg se rend.

Les Français et les Sardes réunis en Italie s'emparent de Novarre et de Tortone; mais quelle grande perte va faire la France ! le vieux maréchal de Villars tombe malade, envie le sort du maréchal de Berwick, dont il a toujours admiré les grands talents, est obligé de repartir pour la France, ne peut aller plus loin que Turin, et c'est dans cette ville que meurt à quatre-vingt-deux ans le vainqueur de Denain, le sauveur de sa patrie.

Le maréchal de Coigni, son digne successeur, bat auprès de Parme les Impériaux, qui perdent leur général le comte de Mercy. Un corps français est surpris sur le bord de la Secchia par le comte de Kœnigseck; mais les alliés remportent à Guastalla sur ce général de l'empereur une nouvelle et grande victoire.

Une armée espagnole commandée par le duc de Montemar, sous les ordres de l'infant don Carlos, se rassemble dans la Toscane, traverse les états du pape, pénètre dans le royaume de Naples, force près de San-Germano les lignes des Impériaux, soumet sans coup férir la ville de Naples, dans laquelle l'infant est couronné, emporte auprès de Bitonto une victoire complète sur le comte de Belmonte, général autrichien, décide du sort du royaume et s'empare des forteresses de Gaëte et de Capoue ; le duc de Montemar, créé duc de Bitonto, passe en Sicile, et cette île reconnaît don Carlos pour son souverain, excepté la ville de Syracuse et la citadelle de Messine.

Pendant ces succès des Espagnols et des Français en Italie, les Russes, auxquels se sont réunies les troupes polonaises et saxonnes, forment le siége de Dantzick; le comte de Munich les commande : le roi Stanislas défend cette ville pendant cinq mois avec autant d'habileté que de courage, et lorsqu'il voit que tous ses efforts sont inutiles, qu'une flotte russe bloque le port, et que Dantzick va capituler, il se déguise et parvient à se rendre à Kœnigsberg au travers des armées ennemies.

La fortune abandonne cependant les armes de Charles VI ; le prince Eugène terminait son immortelle carrière en couvrant avec des Impériaux et des Russes Mayence et Fribourg ; mais il ne commandait pas en Italie ; la citadelle de Messine et Syracuse se rendent aux Espagnols. Don Carlos est couronné à Palerme roi des Deux-Siciles ; les troupes de ce monarque ou de Philippe V s'emparent d'Orbitello et de la Mirandole. Le comte de Kœnigseck et l'armée impériale dont il est général se retirent dans les gorges du Trentin ; Mantoue est bloquée, et c'est la seule place qui reste en Italie à Charles VI, qui, peu de temps auparavant, y possédait tant de provinces ; mais l'Espagne fait une grande faute : fière de ses succès, elle veut traiter seule avec l'empereur d'Allemagne ; elle envoie à Vienne un négociateur obscur ; la France en est informée, s'en offense et adopte avec Charles VI des préliminaires de paix proposés par l'Angleterre et la Hollande. L'Espagne et la Sardaigne veulent continuer la guerre ; le comte de Kœnigseck repousse leurs troupes jusques au-delà du Pô (1735) ; le duc de Bitonto, qui commande les Espagnols dans la Lombardie, accepte une suspension d'armes ; le roi d'Angleterre voit sans peine le refroidissement survenu entre la France et l'Espagne. Il craignait un trop grand accroissement de la puissance de la maison de Bourbon ; c'était cette crainte politique qui l'avait déterminé à proposer des préliminaires de paix à Louis XV et à Charles VI, et il avait adopté cette mesure d'autant plus facilement que la nation anglaise avait vu avec inquiétude le bill qui autorisait son monarque à augmenter ses troupes de terre lorsque les circonstances l'exigeraient dans les intervalles des sessions du parlement.

Deux bills remarquables sont sanctionnés par ce prince l'année suivante ; l'un annule les anciens statuts d'Angleterre et d'Écosse, dictés par l'ignorance et la

superstition, et relatifs aux *conjurations*, à la sorcellerie et aux pactes avec les esprits infernaux, et l'autre restreint la faculté de disposer des terres en faveur des *mainmortes* et de les rendre par là inaliénables (1736).

Un troisième bill est adopté par les deux chambres quelques mois après; et au lieu de montrer les progrès de la civilisation, c'est-à-dire des lumières, de la raison et de la justice, ne prouve que l'influence toujours croissante d'un ministère accusé par les hommes les plus respectables de l'Angleterre d'étendre sans relâche un honteux et funeste système de corruption. La conduite de ce ministère était exposée non seulement dans des ouvrages périodiques écrits avec beaucoup de talent, mais encore dans des pièces de théâtre qui avaient un très-grand succès. De mauvais auteurs pouvaient seuls être engagés à prendre la défense de ce ministère corrupteur, et, au lieu de le justifier, l'exposaient, par le ridicule qu'ils lui donnaient malgré eux, à devenir l'objet du mépris public. Il fait dénoncer à la chambre des communes une nouvelle pièce présentée au directeur d'un des spectacles, intitulée *le Croupion d'or*, et dans laquelle tous les abus reprochés au gouvernement sont dévoilés ou rappelés aux spectateurs. Les amis des ministres déclament contre tant d'insolence, s'irritent de ce qu'ils nomment des calomnies indécentes et séditieuses, et proposent un bill qui limite le nombre des salles de spectacles, et oblige les écrivains dramatiques à ne faire jouer aucune nouvelle pièce qu'avec la permission du lord chambellan. La majorité des deux chambres, trop dévouée au ministère, consent à ce bill avec promptitude, et Walpole et les autres ministres obtiennent la sanction royale pour un acte si favorable à leurs projets; mais l'histoire conserve *pour les amis de la liberté de leur patrie*, dit le judicieux Smollet, le discours prononcé contre cette mesure par

le comte de Chesterfield. — « Notre théâtre, dit dans » la chambre des lords ce pair d'Angleterre si juste» ment célèbre par sa conduite politique et par ses ou» vrages, doit certainement être retenu dans de justes » bornes; mais nos lois sont suffisantes pour l'y main» tenir. Si nos écrivains dramatiques s'en écartent, on » doit les poursuivre et les punir...... Une nouvelle loi » n'est pas nécessaire, et, dans les circonstances présen» tes, ce qui n'est pas nécessaire devient dangereux; » toute restriction inutile donne des entraves et des fers » à la liberté. L'un des plus grands biens dont nous » puissions jouir, l'un des plus grands biens dont » puisse jouir le peuple, est la liberté; mais il n'y » en a aucun dans cette vie qui ne soit mêlé de quelque » mal : la licence est le mal qui se joint à la liberté; » c'est une ébullition, c'est une excroissance, c'est une » tache sur l'œil du corps politique, que je ne puis » toucher qu'avec une main légère et tremblante, » crainte de détruire tout le corps, ou du moins de » blesser l'œil sur lequel je la découvre. Si le théâ» tre devient licencieux, si une pièce paraît être un » libelle contre le gouvernement ou contre un par» ticulier, les tribunaux sont ouverts, les lois sont » suffisantes pour punir le criminel; si les poètes et les » comédiens doivent être restreints, qu'ils le soient » comme les autres sujets par les lois connues. S'ils » tombent en faute, qu'ils soient jugés comme les au» tres Anglais par les lois de Dieu et par celles du pays : » ne les assujettissons à la volonté arbitraire et au ca» price d'aucun homme; un pouvoir remis entre les » mains d'un seul pour juger et déterminer sans limi» tation, contrôle ou appel, est inconnu dans nos lois et » incompatible avec notre constitution : c'est un pouvoir » plus grand que nous n'en accordons au roi même, » et le lord chambellan ne doit pas en être revêtu. »

(1737) La Sardaigne, l'Espagne, Naples, la Russie et la Pologne avaient accédé au traité de Vienne; l'empereur en avait demandé la ratification à l'empire; il avait été convenu que le roi Stanislas abdiquerait la couronne de Pologne en faveur d'Auguste III, conserverait le titre de roi, serait mis en possession des duchés de Lorraine et de Bar pour prix de son sacrifice, en jouirait pendant toute sa vie, et les transmettrait en mourant à la couronne de France, à laquelle ils seraient réunis à perpétuité; que le duc de Lorraine aurait la succession éventuelle du grand-duché de Toscane; que l'infant don Carlos garderait le royaume des Deux-Siciles et *l'état des Garnisons;* que le roi de Sardaigne aurait les villes de Tortone et de Novarre, leurs territoires, la souveraineté des Langhes et quatre grandes terres; que l'empereur réunirait aux états qu'il recouvrerait en Italie les duchés de Parme et de Plaisance; que la France garantirait la pragmatique-sanction, et que tous les droits d'élection de la nation polonaise lui seraient assurés à jamais. Les princes protestants adressèrent à Charles VI des reproches amers au sujet de la clause du traité de Ryswick qu'il leur avait promis de faire annuler. D'autres princes et des électeurs se plaignirent de ce que les préliminaires avaient été arrêtés sans l'avis de l'empire; mais néanmoins la diète déclara que l'empire approuvait ces préliminaires. « Il consent, » portait le décret, à la cession de la Lorraine, à condi- » tion que la France se borne à posséder les droits et les » territoires qui appartenaient aux anciens ducs. Il sera » fait, de la part de l'empire, des remerciements solennels » au duc de Lorraine pour sa résolution généreuse de » sacrifier ses états héréditaires au rétablissement de la » paix; il conservera comme une preuve des sentiments » de l'empire, et sous le nom de *Nomény-Lorraine*, le » rang et le suffrage qui appartenaient anciennement à » son duché dans le collége des princes, et ce suffrage

» sera attaché à la terre immédiate de Falkenstein, située » dans le cercle du Haut Rhin, et qui sera exceptée de la » cession générale de la Lorraine. »

Le roi Stanislas, après cette ratification, prit possession des duchés de Lorraine et de Bar; les Espagnols évacuèrent la Lombardie et la Toscane; le duc François de Lorraine, grand duc éventuel de Toscane, épousa l'archiduchesse Marie-Thérèse, fille aînée de Charles VI; cette princesse, par son contrat de mariage, ratifia la pragmatique-sanction, et par cette alliance deux branches de la maison d'Alsace, celle d'Autriche et celle de Lorraine, furent de nouveau réunies (1736).

La paix allait régner en Europe : elle est troublée de nouveau. L'impératrice de Russie voulant reconquérir la forteresse d'Azof, obtenir la liberté de la navigation dans la Mer Noire, et donner ainsi plus d'activité au commerce de ses vastes états, déclare la guerre au grand-sultan, sous le prétexte de quelques incursions faites dans ses provinces par les Tartares de Crimée. L'empereur Charles VI veut aussi prendre les armes contre les Turcs; mais le plus grand orage qui menace l'empire de Constantinople gronde du côté de la Perse; c'est là que commande un homme extraordinaire dont les conquêtes et l'élévation sont l'objet de l'entretien de l'Europe entière, et qui n'annonce que trop au successeur de Bajazet Ier un autre Tamerlan.

Le schah Ashraf n'avait pas régné tranquillement sur les provinces persanes; le prince Thamas, troisième fils de Hussein, commandait à plusieurs de ces provinces, et lui disputait les autres. Les troupes de ce prince Thamas étaient sous les ordres de Nadir. Ce Persan à grand caractère, privé de l'héritage de ses pères par son oncle, s'était mis à la tête d'aventuriers, avait exercé un brigandage qui avait augmenté le nombre de ses soldats, s'était présenté au prince Thamas à la tête de trois mille

hommes déterminés à tout braver, et avait par son audace, son talent naturel et ses succès, mérité d'être nommé général en chef de ses armées. Il conquiert le Khorasan, où il était né, remporte sur Ashraf une grande victoire (1729), s'empare d'Ispahan, livre une seconde bataille dans laquelle Ashraf perd la vie (1730), fait reconnaître Thamas pour souverain de toute la Perse, devient tout puissant sous ce nouveau schah, et croyant affermir une autorité à laquelle il est prêt à tout sacrifier, destitue tous les grands-officiers qui lui sont suspects, et les remplace par ses créatures.

Les Turcs avaient profité des discordes sanglantes des Persans pour renouveler la guerre contre eux. Le grand-sultan Achmet III et son grand-visir étaient campés à Scutari, et allaient s'avancer vers la Perse. Une sédition est excitée à Constantinople : cet incendie, toujours si dangereux dans les états despotiques, s'accroît avec rapidité; le peuple et la milice, mécontents du gouvernement, se joignent aux rebelles. Le sultan est forcé de sacrifier ses principaux ministres; on demande qu'il soit déposé : il craint pour sa tête; il tire de sa prison son neveu Mahmoud, qu'on voulait voir sur le trône, lui rend hommage, et se retire dans les appartements du sérail, où on le laisse vivre sans lui donner de nouvelles alarmes. Mahmoud Ier est proclamé grand-sultan par le mufti, les hommes de loi, les janissaires et les autres corps de la milice réunis à Constantinople. On lui ceint solennellement le cimeterre d'Othman, le chef de sa race (1730).

L'année suivante, Nadir conduit les troupes persanes vers Hamadan, où les Turcs avaient leurs quartiers, les défait dans une bataille sanglante, menace Tauris, va au-devant de Kuprogli, qui veut le défendre, le bat, et l'oblige à se retirer vers Érivan (1731). Le sort néanmoins lui devient contraire. Le pacha Rustan sort d'Érivan,

attaque les Persans, les met en déroute, les suit, remporte une seconde victoire, et propose la paix : elle est conclue à Casvin (1732). Les Persans obtiennent Tauris; mais ils cèdent la Géorgie. Nadir ne peut supporter un traité qu'il regarde comme honteux, et qui a été adopté pendant son absence. Il le désavoue au nom de son souverain; et, achevant d'exercer l'autorité suprême, déclare la guerre aux Turcs. Thamas II s'empresse de désavouer son ministre; mais le gouvernement de la Perse est despotique. Aucune institution ne défend Thamas, et Nadir s'avance vers Ispahan à la tête de soixante-dix mille hommes; il arrive aux portes de la ville, invite le monarque à une grande revue, et lui donne un grand festin. Thamas tombe dans une ivresse profonde; on le conduit par l'ordre de Nadir dans un appartement voisin des jardins du palais, et le lendemain Nadir le fait déposer par les grands-officiers de la couronne comme incapable de gouverner.

Abbas Mirza, fils du schah Thamas, n'a encore que six semaines : on le proclame souverain. Nadir se fait donner la régence, et va assiéger Bagdad (1733). Topol Osman, pacha de Téflis, marche contre lui avec cent cinquante mille hommes : la fortune abandonne de nouveau Nadir; il perd trois grandes batailles, et reçoit une blessure grave; sa constance n'est cependant pas ébranlée. Topol Osman ose l'attaquer avec des forces inférieures : il est tué dans le combat, et Nadir repousse son armée jusques au-delà de Tauris. La Consternation se répand jusque dans Constantinople (1734); le pacha de Bagdad est chargé de traiter de la paix ; il la conclut avec Nadir : mais le divan de Constantinople trouve les conditions du traité trop dures, et la ratification est refusée ; les hostilités continuent ; le jeune Nadir maîtrise la fortune. Abbas III vient à mourir. Nadir, que les Persans regardent comme leur plus grand général, est proclamé roi

de Perse dans une assemblée des grands du royaume, et prend le nom de Thamas Kouli-Khan (1736). Plus redouté que jamais à Constantinople, il fait la paix avec les Turcs, qui, ayant à combattre les Impériaux et les Russes, lui cèdent Tauris, Érivan, la Géorgie et l'Arménie persique. Il va tourner ses armes victorieuses vers l'Indoustan; mais le bruit de ses conquêtes retentit dans toute l'Europe, et la Turquie alarmée ne regarde la guerre avec Kouli-Khan que comme suspendue.

Les Russes cependant, qui avaient pris Azof, se rendent maîtres d'Oczakow sous les ordres du comte de Munich, font prisonnière la garnison, composée de vingt mille hommes, prennent le séraskier, et s'emparent d'un butin immense (1737).

Trois armées impériales avaient pénétré à la fois dans la Bosnie, la Moldavie et la Valachie. Les Impériaux avaient pris la forteresse de Nissa; mais ils furent battus à Vacup, dont ils levèrent le siége; le prince de Saxe-Hildburghausen éprouva une défaite devant Banjaluka. Le maréchal de Seckendorf, qui s'était avancé près de Widdin, dans la Bulgarie, y ayant vainement attendu les Russes, qui devaient le joindre, fut obligé de se retirer près de Belgrade. Son arrière-garde fut maltraitée au passage du Timoi (1737); les Ottomans reprirent la forteresse de Nissa, battirent près d'Orsowa un corps d'Impériaux, et malgré l'échec qu'ils éprouvèrent ensuite près de Cornea, profitèrent de l'état des troupes impériales, qu'on n'avait garanties ni de la famine ni de la peste, pour s'emparer d'Orsowa, de la forteresse de Semendria et de celle de Vipalanka.

Les Russes ne furent pas plus heureux vers la Crimée; assaillis sans cesse par les Ottomans, et détruits en partie, ils furent obligés d'abandonner Oczakow et de se retirer dans l'Ukraine (1738).

La noblesse de Courlande avait, l'année précédente,

donné une preuve de dévouement à l'impératrice de Russie en élisant pour duc de Courlande, à l'extinction de la maison ducale, Jean-Ernest de Biren, le favori de l'impératrice.

Mais quelque grande que fût déjà la puissance de la Russie, et quelques troupes que pût réunir Charles VI, la paix de l'Europe était nécessaire à la continuation de la guerre contre les Turcs, et cette paix pouvait être troublée par une rupture entre l'Espagne et l'Angleterre. Le commerce des colonies espagnoles de l'Amérique ne cessait d'être un objet de jalousie et de division entre les Anglais et les Espagnols. L'Espagne disputait aux commerçants anglais le droit de couper du bois de Campêche auprès de la baie de ce nom, et de recueillir du sel dans l'île de Tortugas. Les capitaines de ceux de leurs vaisseaux que l'on nommait *garde-côtes* pillaient, suivant les Anglais, les navires de la Grande-Bretagne sous le prétexte de rechercher des marchandises de contrebande, avaient pris plusieurs de leurs vaisseaux, emprisonné leurs équipages, confisqué leurs cargaisons et montré autant de cruauté que d'avidité et d'insolence. Les Espagnols se plaignaient vivement, de leur côté, du commerce illicite que faisaient avec le continent de l'Amérique méridionale les négociants de la Jamaïque et d'autres îles anglaises. La Grande-Bretagne éprouvait un vif ressentiment, et ne respirait que vengeance; mais les ministres anglais redoutaient la guerre qui pouvait mettre en danger leur administration. — « Les trésors qu'on emploie » à des dépenses secrètes, disaient leurs ennemis, servi» raient à des armements; les ressorts de l'influence » ministérielle cesseraient d'agir; l'opposition acquerrait » de la force, et l'imposition de nouvelles taxes, néces» saires pour le soutien de la guerre, augmenterait le » ressentiment populaire contre les ministres. » La chambre des communes néanmoins entendit le conseil des

négociants et examina des pièces qui parurent prouver que les Espagnols avaient commis des actes étonnants de cruauté et d'injustice envers les sujets de la Grande-Bretagne. M. Pultney proposa avec beaucoup d'éloquence des résolutions énergiques relativement aux outrages éprouvés par les Anglais. Sir Robert Walpole les combattit. « Elles troubleraient les ministres, dit-il, dans » les efforts qu'ils font pour terminer à l'amiable les » différents avec l'Espagne; elles entreprendraient sur » la prérogative royale; elles précipiteraient la nation dans » une guerre inutile et dispendieuse. » Les propositions ne furent pas adoptées; mais les communes supplièrent le monarque d'employer tous ses efforts pour obtenir une réparation convenable en faveur des Anglais opprimés. « La cour d'Espagne sera convaincue, ajoutèrent- » elles dans leurs adresses, que votre Majesté ne souffrira » pas plus long-temps des insultes et des injustices si » souvent répétées contre l'honneur de sa couronne et » pour la ruine des commerçants de la Grande-Bre- » tagne, et la chambre soutiendra efficacement votre » Majesté dans toutes les mesures que lui dicteront » l'honneur et la justice. »

Le désir d'éviter la guerre n'empêcha pas les ministres de proposer pour l'armée une solde aussi considérable que l'année précédente : leur vœu à ce sujet éprouva une forte opposition ; leurs partisans dirent dans la chambre des communes que, si l'armée était considérablement diminuée, le crédit des torys reprendrait le dessus. « Le nombre actuel des troupes, ajoutèrent-ils, » est absolument nécessaire pour maintenir la paix du » royaume, qui est plein de mécontents, ainsi que » pour soutenir l'influence des wighs; et s'il le fallait » nous voterions quatre fois autant de troupes qu'on » en demande pour atteindre au même but. — Votre » déclaration, dirent les membres de l'opposition, est un

» reproche sanglant contre le ministère, dont la con-
» duite a fait naître tant de mécontentement; elle mon-
» tre que les wighs ne forment qu'un parti peu considé-
» rable qui agit contre les sentiments de la nation, et
» ne peut se maintenir que par un pouvoir militaire
» capable de réduire la nation en esclavage. — Je n'ai
» jamais vu, dit le vieux sir Jean Hynde Cotton, un
» membre de la chambre se conduire d'après les vrais
» principes des wighs, et voter pour une armée sur
» pied en temps de paix : j'entends par un véritable
» wigh celui qui s'oppose à des votes de crédits illimi-
» tés, qui regarde la corruption comme le plus grand
» malheur qui puisse tomber sur une nation, la liberté
» de la presse comme le plus grand privilége d'un
» peuple libre, et les parlements triennaux comme le
» rempart le plus assuré de ses libertés. Je considèrerais
» enfin comme une administration de wighs celle qui
» ressentirait les injures éprouvées par le commerce de
» la nation, et vengerait les insultes faites au pavillon
» de la Grande-Bretagne. — Les lois, dit lord Carteret
» dans la chambre des pairs, que la puissance civile
» n'est pas en état de faire exécuter, sont elles-mêmes
» une oppression ou la favorisent. — La puissance ar-
» bitraire et l'esclavage, dit le comte de Chesterfield,
» suivent l'usage de conserver une armée sur pied
» pendant plusieurs années : cet usage est le moyen de
» fortifier les chaînes qu'on veut donner à une nation
» libre. La corruption et la vénalité préparent secrète-
» ment ces chaînes; mais jusques au moment où une
» armée protège ceux qui les ont forgées, le peuple
» peut en rompre toutes les parties séparément...... Si
» l'armée actuelle n'est pas réduite, quelque ministre
» épouvantera la chambre de complots et d'invasions
» imaginaires, et cherchera dans l'Europe tous les
» dangers possibles, afin d'obtenir une armée de mer-

» cenaires trois fois aussi nombreuse que celle qu'on » tient maintenant sur pied. » La solde proposée par le ministère fut cependant accordée. Quelles raisons auraient pu surmonter les causes de l'influence de sir Robert Walpole?

Les Ottomans, l'année suivante, défirent l'armée impériale près de Krotzka, et assiégèrent Belgrade. Les Impériaux ne purent rien entreprendre contre l'armée assiégeante; mais la paix fut signée dans le camp des Turcs par la médiation du marquis de Villeneuve, ambassadeur de France. Les Ottomans conservèrent Orsowa et la Valachie ci-devant autrichienne; Charles VI leur rétrocéda Belgrade et la Servie; les rives de la Save et du Danube furent désignées comme les limites de la Hongrie, et les frontières de la Bosnie furent rétablies conformément au traité de Carlowitz (1739).

Les Russes, commandés par le comte de Munich, venaient de battre deux fois les Ottomans, de prendre d'assaut Oczakow, et de s'emparer de Chokzim, ainsi que de Yassi, capitale de la Moldavie. Mais les Impériaux avaient fait la paix avec la Porte. Thamas Kouli-Khan, la terreur des Turcs, était dans l'Indoustan. Les Russes ne voulurent pas combattre seuls contre la Turquie; le comte de Munich signa des préliminaires de paix avec le grand-visir peu de jours après l'occupation de Yassi. La Russie consentit à rendre ses conquêtes; la Moldavie resta sous la domination des Turcs; et la cour de Pétersbourg se contenta de la promesse que fit la Porte ottomane de reconnaître le titre impérial de la czarine (1739).

Mais si la guerre s'éteignit vers l'orient de l'Europe, elle allait se rallumer vers l'occident. L'Angleterre avait conclu avec l'Espagne une convention adoptée au Pardo, et relative aux réclamations des planteurs et des négociants de la Grande-Bretagne contre les Espagnols, aux

limites de la Géorgie et de la Floride et à quelques autres objets. Cette convention avait excité dans les deux chambres du parlement les débats les plus vifs. Les amis du prince de Galles, qui était alors disgracié par le roi son père, avaient parlé avec violence contre cette convention. Guillaume Pitt l'avait combattue avec beaucoup d'éloquence; des pétitions extrêmement pressantes avaient été présentées contre cet arrangement préliminaire par les commerçants de Londres, ceux de Bristol et un grand nombre d'autres négociants ou planteurs. On les avait fait valoir avec beaucoup d'énergie; le ministre sir Robert Walpole et son frère avaient employé, pour la soutenir, toutes les ressources de leurs talents et de leur influence; et l'animosité avait été si grande dans la discussion que plusieurs membres de la minorité s'étaient retirés de la chambre des communes, considérés par la nation comme des martyrs de la liberté publique. Lord Carteret, lord Bathurst, le comte de Chesterfield et le duc d'Argyle avaient tonné dans la chambre des pairs contre cette convention, qu'ils regardaient comme attentatoire à la dignité de la nation, à son honneur, à ses droits et aux intérêts d'un nombre immense de leurs concitoyens. L'adresse d'adhésion à ce traité avait été rejetée dans cette chambre des lords par une minorité composée du prince de Galles, de six ducs, de vingt-deux comtes, de quatre vicomtes, de dix-huit barons, de quatre évêques, de seize pairs absents, qui avaient envoyé leur procuration, et trente-neuf pairs avaient protesté contre la convention, ainsi qu'un grand nombre d'Anglais les plus distingués par leurs talents et leurs vertus.

Walpole avait trop d'esprit pour ne pas voir à quel danger il exposait l'administration et même la couronne en se servant, contre l'opinion publique, de l'assentiment d'une majorité formée par des moyens aussi honteux que

funestes. On a même prétendu qu'il n'avait voulu que gagner du temps pour des préparatifs de guerre par cette convention du Pardo. En conséquence à peine le parlement fut-il prorogé que, satisfait de l'espèce de victoire que lui avaient donnée les votes de ses fidèles, et ayant d'ailleurs obtenu, malgré la résistance de l'opposition, un bill qui autorisait le roi à lever, avant la rentrée du parlement, l'argent et les hommes qui pourraient devenir nécessaires pour la sûreté du royaume, il engagea George II à accorder contre les Espagnols des lettres de marque et de représailles, à faire une promotion d'officiers généraux, à rassembler une flotte considérable, à envoyer un renfort à l'amiral Haddock, et à mettre un embargo sur les navires marchands chargés pour l'étranger. La cour d'Espagne regarda ces mesures comme des hostilités, et publia un manifeste; le peuple anglais vit arriver avec une sorte d'enthousiasme une guerre qu'il désirait; et Walpole, ainsi que les autres ministres, ne négligèrent rien pour la soutenir avec succès (1739).

L'amiral Vernon, qui avait déjà commandé une escadre auprès de la Jamaïque, était un des membres les plus ardents de l'opposition, qui le vantait comme un nouveau Drake ou un nouveau Raleigh. Walpole, bien aise de l'éloigner de la chambre des communes, le choisit pour aller commander sur mer dans les Indes occidentales. Le roi d'Espagne donna ordre de saisir tous les vaisseaux de la Grande-Bretagne qui étaient dans ses ports, et le roi d'Angleterre lui déclara formellement la guerre.

(1740) Quelques mois après mourut le roi de Prusse; il eut pour successeur son fils aîné Frédéric II, qui devait par son génie exercer une si grande influence sur l'Europe et sur son siècle. L'apparition sur un trône d'un homme tel que Frédéric II est un de ces événements dont les résultats sont immenses.

Cinq mois plus tard mourut l'empereur Charles VI.

La race masculine de Charles-Quint et de tant d'empereurs s'éteignit avec lui.

Dans la même année on vit le célèbre Prosper Lambertini, cardinal et archevêque de Bologne, remplacer le pape Clément XII sur la chaire pontificale sous le nom de Benoît XIV; son esprit, ses lumières, son activité égalaient sa bonté et ses autres vertus; il était destiné à faire chérir la religion dont il était le chef suprême, à lui donner le plus grand des empires, celui qui s'exerce sur les cœurs, à la réconcilier avec les esprits effarouchés par les prétentions de tant de papes, l'ambition de tant de prélats, l'intolérance de tant de prêtres, à la faire briller de son éclat céleste en la délivrant des voiles sinistres dont l'avaient enveloppée l'ignorance, la superstition et les passions les plus violentes; et s'il n'avait pas éprouvé tant d'obstacles opposés à ses desseins évangéliques par des intérêts trop humains, peut-être serait-il parvenu à réunir, par une affection et une estime mutuelles, sous sa paternelle direction tous ceux qui ont le bonheur de chercher à suivre la loi divine de Jésus.

La république de Gênes avait en vain obtenu trois fois des troupes de l'empereur d'Allemagne pour réduire sous son obéissance les Corses, qui ne pouvaient supporter le gouvernement tyrannique de son sénat. Les insurgés avaient proclamé dans la Corse une république indépendante; ils avaient nommé Paoli, Ciaccaldi et Giafferi chefs ou *primats* de leur nouvelle république; mais ils avaient bientôt changé la forme de leur gouvernement, remplacé la république par une monarchie, et élu roi de Corse, dans une assemblée générale tenue à Alesano, le baron Théodore de Newhof, dont les talents leur avaient inspiré une haute estime. Le roi Théodore s'était rendu maître de toute l'île; à l'exception des principales places maritimes; il était allé en Hollande former une compagnie de commerce importante pour le

pays qu'il s'était chargé de gouverner; ses créanciers le font arrêter. Les Corses ne continuent pas moins de se défendre contre les Génois, qu'ils détestent. Le sénat de Gênes obtient des secours de Louis XV; des troupes françaises sont envoyées en Corse; Théodore est obligé de quitter le royaume dans lequel il est revenu après avoir recouvré sa liberté; et le marquis de Maillebois, qui commande les troupes de France, parvient à suspendre les troubles de l'île qu'il veut pacifier.

Pendant ce succès des Français, l'Angleterre avait obtenu sur les Espagnols un avantage qui avait rempli les Anglais d'enthousiasme; l'amiral Vernon s'était emparé de Porto-Bello sur l'isthme de Daner. Les deux chambres félicitèrent le monarque, votèrent vingt-huit mille hommes pour l'armée de terre, six mille hommes pour l'armée de mer, le subside demandé pour le roi de Danemarck, et autorisèrent George II, pour subvenir aux dépenses déterminées, à déduire 1,200,000 livres du fonds d'amortissement (1740).

Le froid avait été excessif dans la Grande-Bretagne; les fleuves et les rivières étant couverts d'une couche très-épaisse de glace, la navigation avait été interrompue; plusieurs personnes étaient mortes de froid; les récoltes avaient été détruites; les mariniers, les pêcheurs et un grand nombre d'autres ouvriers n'avaient pu travailler pour gagner leur subsistance, et, pour comble de misère, le prix de toutes les provisions s'était élevé très-haut. L'histoire a consacré l'empressement, le zèle, la charité et la délicatesse avec lesquels les Anglais, favorisés par la fortune, allèrent au secours d'un si grand nombre de familles malheureuses qui, sans leur noble et touchante assistance, auraient succombé aux rigueurs du froid et aux tourments de la faim.

La France avait annoncé qu'elle serait obligée de réunir ses armes à celles de l'Espagne contre l'Angleterre;

mais les suites de la mort de Charles VI vont bien plus étendre l'incendie allumé par la Grande-Bretagne et par l'Espagne; et le feu de la guerre va embraser presque toute l'Europe.

La pragmatique-sanction, garantie par les grandes puissances de l'Europe, assurait à Marie-Thérèse, fille de Charles VI, tous les états de la maison d'Autriche; mais plusieurs prétendants réclament ces états en totalité ou en partie. L'électeur de Bavière demande toute la succession autrichienne, comme descendant d'une fille de l'empereur Ferdinand Ier; l'électeur de Saxe, roi de Pologne, prétend à cette même succession comme époux de la fille aînée de l'empereur Joseph; le roi d'Espagne fait revivre d'anciens droits sur les royaumes de Hongrie et de Bohême, afin d'obtenir un établissement en Italie pour son fils don Philippe, qui vient d'épouser une fille de Louis XV; le roi de Sardaigne veut avoir le duché de Milan, comme représentant sa trisaïeule; et le nouveau roi de Prusse réclame différentes parties de la Silésie, usurpées, dit-il, sur sa maison par la maison d'Autriche.

Le jeune Frédéric II avait une armée nombreuse et bien disciplinée, un trésor considérable, un génie vaste, un caractère entreprenant. (1740) Il entre en Silésie, s'en empare en moins de deux mois, et met en état de défense toutes les places de ce beau pays qui peuvent être un peu fortifiées.

Le cabinet de Versailles délibère sur les grands événements qui se préparent. Le cardinal de Fleury, âgé de quatre-vingt-huit ans, ne tient plus les rênes du gouvernement qu'd'une main débile. Le comte de Belle-Isle, le fils du célèbre et infortuné Fouquet, avait, par son esprit et ses talents, obtenu la confiance du vieux cardinal; il siégeait dans le conseil de Louis XV; il parle avec force contre le danger de laisser exécuter la pragmatique-

sanction. « La nouvelle maison d'Autriche, dit-il avec » chaleur, aurait cette prépondérance que la France a » toujours redoutée dans les descendants de Maximilien. » Une occasion des plus favorables se présente pour » abattre cette puissance rivale. La France doit se join- » dre à cette ligue formidable qui va se former contre » la fille de Charles VI. » L'éloquence du comte de Belle-Isle l'emporte sur les craintes du cardinal, que l'on attribue à sa grande vieillesse. Les scrupules de ceux qui rappellent la promesse solennelle de garantir la pragmatique ne produisent que la résolution de se conduire de manière à déguiser la violation de la foi donnée. Louis XV n'oppose aucune résistance; et on charge l'orateur qui a déterminé la décision du conseil de l'exécution du grand plan qu'il développe.

Belle-Isle, négociateur d'autant plus heureux qu'il est aidé par les passions des cabinets auxquels il s'adresse, fait faire à la France, avec l'électeur de Bavière, une alliance offensive et défensive à laquelle accèdent bientôt le roi d'Espagne, celui de Prusse, celui de Sardaigne, l'électeur de Saxe, l'électeur de Cologne et l'électeur palatin (1741). On convient de donner à l'électeur de Bavière la couronne impériale, le royaume de Bohême, la Haute Autriche et le Tyrol, à l'électeur de Saxe la Moravie et la Haute Silésie, au roi de Prusse la Basse Silésie, au roi d'Espagne une partie des possessions autrichiennes d'Italie, et au roi de Sardaigne le reste de ces mêmes possessions; on ne laisse à Marie-Thérèse que la Hongrie, les Pays-Bas, la Basse Autriche, le duché de Carinthie et celui de Carniole. Elle n'a pour elle dans l'Europe entière que l'électeur de Hanovre, roi de la Grande-Bretagne, et les vœux de la nation anglaise, qui veut avec ardeur saisir une occasion de nuire à la France, de diminuer sa marine, de lui enlever ses colonies, et de parvenir à placer dans toutes les mers du monde des

stations fortifiées qui puissent servir à lui donner le commerce le plus étendu.

Quarante mille Français, sous le nom d'auxiliaires, se réunissent aux troupes de l'électeur de Bavière, nommé par Louis XV leur généralissime, s'avancent dans la Haute Autriche, pénètrent en Bohême, et emportent d'assaut la ville de Prague, où l'électeur est reconnu par les états du royaume. Le roi George II conduit un corps de trente mille hommes au secours de Marie-Thérèse. Une seconde armée française l'arrête en Westphalie, est près de s'emparer de l'électorat de Hanovre, et George II, pour sauver ses états d'Allemagne, va être obligé de signer un traité de neutralité.

Marie-Thérèse voit toute l'étendue des dangers qui l'environnent : *J'ignore encore*, écrit-elle à la duchesse douairière de Lorraine, sa belle-mère, *s'il me restera une ville pour faire mes couches*. Mais plus l'orage qui gronde autour d'elle est violent, plus son âme héroïque s'élève ; elle a recours aux braves Hongrois ; elle assemble les quatre ordres de l'état, paraît au milieu d'eux, leur présente son enfant qu'elle tient dans ses bras : *Abandonnée de mes amis, persécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parents*, leur dit-elle avec l'accent si touchant de la beauté, de la tendresse maternelle, de la grandeur d'âme et du malheur, *je n'ai de ressource que dans votre fidélité, votre courage et dans ma constance. Je remets entre vos mains la fille et le fils de vos rois ; c'est de vous qu'ils attendent leur salut.* Les Hongrois transportés tirent leurs sabres, et s'écrient : *Mourons pour notre roi Marie-Thérèse.* La noblesse monte à cheval ; les états de Croatie fournissent douze mille hommes ; le clergé met à la disposition de la reine des sommes considérables ; elle donne la liberté aux serfs qui combattront pour elle ; il en accourt de tous les côtés sous ses drapeaux. De nombreuses troupes légères, con-

nues sous le nom de *pandours* et de *tolpalsches*, sortent du fond de l'Esclavonie, et vont, en criant *vive Marie-Thérèse*, montrer à ses ennemis leur air sauvage, leur costume extraordinaire, et leur ardeur belliqueuse.

L'électeur de Bavière est élu empereur à Francfort-sur-le-Mein, et couronné sous le nom de Charles VII. Marie-Thérèse envoie deux armées, l'une en Bohême et l'autre en Moravie. Le prince Charles de Lorraine, le frère du grand-duc de Toscane, s'avance contre les Prussiens et les Saxons à la tête de soixante mille hommes, les contraint à se retirer de la Moravie, et prend la route de Bohême. Le roi de Prusse reçoit des renforts, entre dans ce royaume, et livre la bataille de Czaslaw. Les Autrichiens ont d'abord l'avantage et pénètrent jusques aux bagages des Prussiens; mais l'infanterie de Frédéric se rallie; le combat recommence avec force; les Autrichiens abandonnent le champ de bataille sur lequel ils laissent cinq mille morts, et perdent douze cents prisonniers.

Les Prussiens cependant ont perdu plusieurs des leurs; les états de Frédéric ne sont ni assez étendus, ni assez riches pour que les pertes de son armée puissent être réparées aisément. Il écoute les propositions que lui fait l'ambassadeur d'Angleterre au nom de la reine de Hongrie, signe à Breslau un traité par lequel la reine lui cède la Haute et la Basse Silésie ainsi que le comté de Glatz, et retire ses troupes de même que l'électeur de Saxe, auquel il a fait obtenir de grands avantages par le même traité. Les Français, commandés par les maréchaux de Broglie et de Belle-Isle, et abandonnés par le roi de Prusse, se retranchent d'abord sous le canon de Prague, et entrent ensuite dans la ville, qu'assiège le prince Charles avec son armée et un autre corps d'Autrichiens commandé par le prince de Lobkowitz. L'habileté des deux maréchaux rend le siége des plus mémo-

rables; le maréchal de Maillebois, qui commande une armée française sur le Rhin, reçoit l'ordre de marcher au secours de Prague, entre en Bohême, s'avance jusques à Cadan, voit les Autrichiens maîtres des passages des montagnes, n'ose les forcer pour pénétrer jusques aux maréchaux de Broglie et de Belle-Isle, revient dans le Haut Palatinat, et disgracié par la cour de France mécontente, est remplacé par le maréchal de Broglie, qui avait pu parvenir à sortir déguisé de la ville de Prague.

Le blocus de cette place est si exact, et la saison devient si rigoureuse que les troupes françaises sont réduites à la plus grande disette, et que les Autrichiens ne doutent pas qu'elles ne soient bientôt contraintes de se rendre ou ne périssent de faim, lorsque le comte de Belle-Isle conçoit un projet des plus hardis, prend différentes précautions pour tromper l'ennemi, part de Prague à minuit au milieu de décembre, avec quatorze mille hommes, trente pièces d'artillerie et quelques-uns des principaux citoyens de la ville, qu'il emmène comme otages de la garnison qu'il laisse, suit une route rompue et non fréquentée, rencontre de grands obstacles, voit malgré tous ses efforts plusieurs de ses soldats succomber au milieu des neiges à la lassitude, au froid et à la faim, surmonte les douleurs violentes d'une goutte sciatique, se fait porter dans une litière partout où sa présence est nécessaire, montre une constance et une activité extraordinaire, parvient à gagner les passages des montagnes avant de pouvoir être atteint par la cavalerie ennemie, perd son artillerie et ses bagages, mais arrive à Égra, où il reçoit la garnison qu'il avait laissée à Prague, et qui a obtenu en rendant la ville d'honorables conditions, marche vers l'Alsace sans pouvoir être inquiété, et, par cette fameuse retraite, remplit l'Europe entière d'étonnement et d'admiration (1742).

Cet événement mémorable fut suivi de la mort du cardinal de Fleury; il était parvenu à l'âge de quatre-vingt-dix ans. On avait rendu justice à ses qualités estimables; mais elles étaient plutôt des vertus épiscopales que des talents de premier ministre. On lui reprochait d'avoir ordonné ou souffert les persécutions contre les *appelants*, et d'avoir par une économie bien peu prévoyante, ou par une sorte de crainte indigne de celui qui gouvernait la monarchie française, laissé dépérir la marine de France au point qu'elle ne comptait plus que trente-cinq vaisseaux de ligne, pendant que celle des Anglais faisait briller ses nombreux pavillons sur toutes les mers du monde (1743).

Les Autrichiens firent une nouvelle invasion en Bavière, entrèrent pour la troisième fois dans Munich, et forcèrent Charles VII à convenir d'une suspension d'armes avec la reine de Hongrie. Le ministère de Louis XV, informé que les états de l'empire avaient offert leur médiation pour rendre la paix à l'Allemagne, envoya aux troupes françaises l'ordre d'évacuer la Bavière et le Haut Palatinat; le maréchal de Broglie les ramena sur le Rhin, vivement affligé de voir s'évanouir les succès qu'il avait espérés. La reine de Hongrie, comptant sur de nouvelles victoires et de nouvelles négociations, refusa la médiation des états de l'empire : le prince Charles tenta de passer le Rhin avec une nombreuse armée; le maréchal de Coigni, qui avait remplacé le maréchal de Broglie, rendit vains les efforts du beau-frère de Marie-Thérèse; mais George II, de plus en plus fidèle à cette reine, fit marcher vers le Mein les troupes qu'il avait rassemblées dans les Pays-Bas. Le maréchal de Noailles voulant, à la tête de soixante mille hommes, empêcher la jonction des troupes britanniques avec l'armée autrichienne du prince Charles, se posta sur le bord du Mein vers Aschaffenbourg. Les Anglais, commandés par le

comte de Stair, occupèrent la rive opposée; le maréchal intercepta leurs communications. Le roi d'Angleterre arriva à son armée, et ayant appris qu'un corps de douze mille Hanovriens ou Hessois était près de Hanau, il résolut d'aller les joindre non seulement pour augmenter ses forces, mais encore pour procurer des provisions à ses troupes presque affamées. Le maréchal s'empara d'Aschaffenbourg, et fit traverser le Mein à trente mille hommes qui se mirent en bataille au village d'Ettingen pour disputer le passage. George II se trouva renfermé par les belles manœuvres du maréchal dans la position la plus dangereuse; son armée était resserrée dans une plaine étroite, bordée à la droite par des hauteurs et des bois, et à la gauche par le Mein, sur la rive opposée duquel les Français avaient élevé des batteries. Il ne pouvait faire sa retraite par Aschaffenbourg; et devant lui était une partie considérable de l'armée française rangée en bataille derrière une gorge étroite et un bois à sa gauche. Les Anglais devaient combattre dans la position la plus désavantageuse ou se rendre prisonniers, lorsque les Français postés à Ettingen attaquèrent avec une précipitation qui dérangea le plan du maréchal. La cavalerie britannique fut mise en déroute; mais l'infanterie se battit avec tant d'intrépidité que les Français qui n'avaient pas attendu l'ordre du maréchal, furent obligés de repasser le Mein.

Le roi s'était montré pendant le combat de la manière la plus brillante; il continua sa marche vers Hanau. Le comte de Stair fit demander au maréchal de Noailles sa protection pour les blessés demeurés sur le champ de bataille; le maréchal veilla à ce qu'ils reçussent les soins les plus grands. Son cœur trouva dans cette attention si touchante et si noble la consolation la plus digne de lui, après avoir vu l'impétuosité française lui ravir un des plus importants succès militaires, comme elle avait sous

tant de rois de France produit les défaites les plus désastreuses (1743).

Le printemps suivant, la France voulut réparer ce malheur, et sa politique la porta à devenir, d'auxiliaire de l'empereur, adversaire indépendante de Marie-Thérèse. Elle déclara formellement la guerre à cette reine, envoya une armée en Provence sous les ordres du prince de Conti, laissa au maréchal de Coigni le commandement d'une armée sur le Rhin, et réunit en Flandre deux armées, dont l'une fut confiée au maréchal de Noailles et l'autre au comte de Saxe, fils naturel d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, et qui, après avoir montré la plus grande intrépidité et une habileté extraordinaire au siége de Lille, à celui de Tournai, à la bataille de Malplaquet et au siége de Stralsund, être entré au service de France, s'être signalé sous les ordres du maréchal de Berwick et dans la célèbre campagne de Bohême, venait d'être nommé maréchal de France.

Louis XV va en Flandre, fait ouvrir la tranchée devant Menin, s'empare de cette place, prend Ypres, le fort de la Kenoque et Furnes, va vers l'Alsace, où il veut s'opposer au prince Charles qui avait passé le Rhin, et arrive à Metz, où il tombe dangereusement malade. Les Français chérissaient sa bonté; ils avaient attribué les malheurs et les persécutions dont ils avaient gémi à sa très-grande jeunesse, et ensuite à sa déférence pour celui qui avait été son précepteur, et à la méfiance qu'il avait de ses idées lorsqu'elles étaient combattues avec force; ils apprennent avec effroi le danger qui menace sa vie; leur joie est extrême lorsqu'après quelques jours on leur dit que le monarque est sauvé; et dans tout le royaume, dans les chaumières comme dans les palais on le proclame *Louis le Bien-Aimé*.

Le maréchal de Saxe, que Louis XV avait laissé en Flandre à la tête d'une armée inférieure à celle des enne-

mis de la France, acquiert une grande gloire, et se place parmi les grands capitaines par l'art avec lequel il arrête et rend vaines toutes les forces qui lui sont opposées.

Le maréchal de Coigni avait chassé les Autrichiens de Lautern, de Lauterbourg, de Weissembourg et d'Astaldt. Les troupes arrivées de Flandre avaient renforcé son armée. Le prince Charles est d'autant plus obligé de penser à la retraite, qu'il a perdu beaucoup de monde, et que la Bohême est vivement attaquée. Il repasse le Rhin dans le même temps où Louis XV est rendu à la vie, et la France livrée à l'enthousiasme.

Le roi de Prusse, peu content de Marie-Thérèse, avait repris les armes contre cette reine, s'était emparé de Prague après six jours de tranchée ouverte, avait fait prisonnière de guerre la garnison, forte néanmoins de dix-huit mille hommes, et avait soumis ensuite plusieurs places de la Bohême. Le prince Charles a la gloire de le fatiguer et de l'embarrasser par ses marches et ses contre-marches, et de le contraindre à évacuer la ville de Prague.

L'empereur, profitant de la diversion faite par Frédéric, recouvre ses états et rentre dans sa capitale.

Le maréchal de Coigni assiège Fribourg. Louis XV, entièrement rétabli, arrive dans les lignes; vingt jours après le gouverneur capitule, remet la ville, son artillerie, ses munitions, et le roi de France repart pour sa capitale dans le mois de novembre (1744).

L'infant don Philippe s'était emparé de la Savoie, et ce prince ayant joint le prince de Conti, ils avaient pris la ville de Nice sur le roi de Sardaigne devenu l'allié de Marie-Thérèse, chassé les ennemis de leurs retranchements, fait prisonniers le comte de Suze et cinq régiments, et soumis le fort de Montalban, ainsi que la citadelle de Villefranche. Ils s'approchent de Briançon, forcent les retranchements de la vallée de Sture et de celle de Château-Dauphin, emportent ce fort, et s'ouvrent

un passage dans les plaines du Piémont. Le Bailly de Givry pénètre en plein jour, et sous les yeux du roi de Sardaigne, dans une gorge de l'accès le plus difficile, bordée de canons et défendue par deux mille hommes, taille en pièce cinq bataillons, et en précipite un sixième du haut des rochers. Don Philippe et le prince de Conti ouvrent la tranchée devant Coni; le roi de Sardaigne vient au secours de la place; les princes remportent une grande victoire sur ce monarque, et reprennent les travaux du siége; mais les rigueurs de la saison les obligent à ramener leurs troupes dans le Dauphiné.

L'armée combinée d'Espagne et de Naples était dans le mois d'août à Velletri, sous les ordres du roi des Deux-Siciles. Le prince de Lobkowitz, général de l'armée autrichienne, opposée à celle de Naples et d'Espagne, forme le projet d'enlever dans cette ville le roi des Deux-Siciles, le duc de Modène et plusieurs des principaux officiers qui sont sous leurs ordres (1744). Il fait marcher deux corps de troupes pendant la nuit et dans un grand silence. Les Autrichiens, à la pointe du jour, arrivent à un poste où ils trouvent trois régiments de cavalerie, et des fantassins qu'aucun retranchement ne protège, et qui sont plongés dans un profond sommeil; ils en font un grand carnage, mettent le feu aux tentes, suivent un régiment d'Irlandais qui, après avoir résisté avec courage et éprouvé une grande perte, se réfugie dans Velletri, entrent dans la ville par la même porte que ce régiment, brûlent plusieurs maisons pour augmenter le trouble, mais perdent du temps à piller les autres habitations et et les équipages des officiers. Le roi des Deux-Siciles, le duc de Modène et l'ambassadeur de France se mettent en sûreté. L'armée napolitaine et espagnole accourt; les gardes wallones se jettent avec fureur sur l'ennemi; on fait prisonnier un général que l'on trouve occupé à rassembler l'argenterie du duc de Modène; on massacre et

on prend un très-grand nombre d'autres Autrichiens; la ville de Velletri reste au pouvoir du roi des Deux-Siciles; le prince de Lobkowitz veut s'emparer de plusieurs postes fortifiés sur une colline voisine; les Espagnols commandés par le comte de Gages rendent vains tous ses efforts (1744).

L'empereur Charles VII meurt au commencement de l'année suivante. La face des affaires va changer dans l'empire: le grand-duc de Toscane se met sur les rangs pour la couronne impériale; le roi de France et ses alliés s'y opposent. Les Autrichiens s'emparent de presque toute la Bavière; le nouvel électeur, fils de Charles VII, menacé de perdre toutes ses possessions, cède aux sollicitations de sa mère, de son oncle l'électeur de Cologne, et de son général le comte de Seckendorf, se réconcilie avec Marie-Thérèse, renonce à toute prétention sur la succession du père de la reine, se rend garant de la pragmatique-sanction, promet sa voix au grand-duc de Toscane, et recouvre ses états.

Une nouvelle campagne s'ouvre dans les Pays-Bas autrichiens; le maréchal de Saxe, hydropique et très-malade, surmonte ses douleurs et sa faiblesse, et investit Tournai. Le roi de France arrive au camp avec le dauphin son fils, qui vient d'épouser l'infante d'Espagne Marie-Thérèse. Les Anglais commandés par le duc de Cumberland veulent secourir Tournai; l'armée française les attend auprès de Fontenoi; une colonne immense et serrée d'infanterie britannique s'avance vers le centre de l'armée française, et menace de le renverser; elle lance le feu et la mort, et résiste à toutes les attaques partielles des Français; mais ses progrès deviennent la cause de sa perte: elle présente des flancs découverts; le maréchal de Saxe peut ordonner une attaque générale. Le roi suit l'avis donné par le duc de Richelieu, et fait avancer de l'artillerie; la maison militaire du monarque

déploie une valeur héroïque. Les canons français vomissent la foudre : la redoutable colonne, jusques alors impénétrable, ne peut résister à tant d'efforts réunis ; elle hésite, cède, se retire au milieu des cadavres de ceux de ses braves qui ont succombé, et la bataille est gagnée par les Français.

La victoire multiplie les forces des héros : les fatigues de la journée rendent le santé au maréchal de Saxe. Louis XV, qui a montré la plus grande assurance dans les moments où ceux qui l'entouraient croyaient la défaite inévitable, est profondément ému en voyant un grand nombre de blessés étendus au milieu des morts, sur le champ de bataille. Il ordonne qu'on ait le plus grand soin des Français *ses enfants*, et des Anglais abandonnés par la fortune.

La ville de Tournai se rend à l'armée française ; le marquis de Chayla et le comte de Lowendal emportent la ville de Gand l'épée à la main, et, quatre jours après, font prisonnière la garnison qui s'était retirée dans le château. Bruges, Oudenarde, Ostende et Nieuport sont soumis, et Louis XV rentre en triomphe dans sa capitale.

Tout cède en Italie aux armes de la France et de ses alliés : le duc de Modène prend Tortone, oblige le château de cette ville à capituler, entre dans Pavie par un aquéduc, et s'en rend maître ; le marquis de La Vieuville emporte Plaisance par escalade, et force la citadelle à se rendre ; le maréchal de Maillebois remporte à Bassignana une victoire complète sur les Piémontais ; la ville d'Alexandrie se rend à l'infant don Philippe ; Valence, Casal et leurs châteaux sont évacués ou capitulent ; M. de Chevert s'empare de la ville d'Asti, et la ville de Milan ouvre ses portes au comte de Gages, général espagnol.

Le roi de Prusse répond par des victoires aux victoires

des Français ses alliés; il gagne en Silésie la bataille de Striegau ou de Friedberg contre les Autrichiens et les Saxons, est vainqueur dans trois autres batailles, et soumet toute la Saxe. Le grand-duc de Toscane, François de Lorraine, est élu empereur; on fait à Francfort les préparatifs de son couronnement; mais Frédéric défait de nouveau les Autrichiens en Bohême auprès de Prausnitz. La nouvelle impératrice s'empresse de détacher le vainqueur de la Silésie, de la Saxe et de la Bohême, de ceux des Pays-Bas et de l'Italie; elle cède de nouveau à Frédéric la Silésie et le comté de Glatz; et le roi de Prusse, dont les états trop peu étendus ont besoin de la paix, garantit les états allemands de Marie-Thérèse, et reconnaît François de Lorraine pour empereur (1745).

Pendant les guerres des Pays-Bas, de l'Allemagne et de l'Italie, l'Angleterre avait vu se succéder d'importantes discussions parlementaires et des événements politiques curieux à observer pour reconnaître les progrès toujours croissants des principes favorables à la liberté, malgré les efforts multipliés et même les succès des amis du pouvoir absolu, des partisans du *pouvoir arbitraire*, bien plus odieux que le pouvoir despotique, avec lequel il n'est pas toujours réuni, et des fauteurs d'un système de corruption, aussi honteux que funeste. Les Anglais haïssaient les ministres de George II, et particulièrement sir Robert Walpole, qui était à leur tête. Sandys se leva dans la chambre des communes contre ce ministre, et l'attaquant sans ménagement, dit avec une grande force : « Personne n'ignore qu'un homme dans l'administration » est le conseiller et le principal moteur des mesures qu'on » prend depuis plusieurs années, tant au dedans qu'au » dehors du royaume. De là viennent les mécontentements, les reproches et les malédictions du peuple uniquement contre un seul homme. On se plaint des mesures actuelles; on a souffert des mesures précédentes;

» on n'espère pas qu'elles soient changées; on n'attend
» aucune correction, aucun amendement tant que cet
» homme dirigera notre administration ou qu'il y don-
» nera son avis. Tels sont les sentiments du peuple rela-
» tivement à ce ministre, sentiments que notre honneur
» et notre devoir nous engagent à représenter à sa Ma-
» jesté en suivant la méthode convenable telle qu'elle est
» établie par la constitution, c'est-à-dire en présentant
» une adresse à sa Majesté pour la prier de l'éloigner de
» ses conseils. Quelle n'a pas été en effet la mauvaise con-
» duite de ce ministre dans toute la suite des négociations
» étrangères! N'a-t-il pas élevé une espèce de gouverne-
» ment despotique par *la pratique de la corruption*,
» trahi les intérêts et l'honneur de la Grande-Bretagne
» dans la dernière convention, et négligé de poursuivre
» la guerre contre l'Espagne? ...... » M. Pelham défendit avec beaucoup de chaleur les mesures attaquées par M. Sandys. Sir Jean Barnard et M. Pultney lui répondirent très-énergiquement. « L'accusation de corruption et
» de subornation que l'on m'adresse, dit Walpole avec
» beaucoup de calme, aurait quelque fondement si l'on
» avait produit un seul exemple, si l'on avait fait voir que
» j'ai offert quelque récompense à un membre de l'une
» ou de l'autre chambre, ou si je l'avais menacé de le pri-
» ver de ses emplois pour gagner sa voix dans le parle-
» ment. Mais toutes les imputations ne sont que géné-
» rales; et je ne vois d'autre chose à faire que de les nier
» aussi généralement et aussi positivement qu'on les
» a avancées. — Cette déclaration, dit l'historien Smollet
» faite en présence de tant de personnes qui savaient
» tous les mystères de corruption et qui en subsistaient,
» prouvait évidemment que le ministre était insensible à
» tout sentiment de honte, et n'avait aucun égard pour
» la vérité. » Les débats furent prolongés jusques à trois heures du matin; soixante membres de l'opposi-

tion se retirèrent, et la proposition de M. Sandys fut rejetée.

Lord Carteret fit une proposition semblable dans la chambre des pairs; elle ne fut pas admise; mais le duc d'Argyle, le lord Bathurst et d'autres lords la soutinrent avec tant d'éloquence et de patriotisme que leurs discours furent comparés à ceux qu'on prononçait dans le sénat de Rome dans le plus beau temps de la république; trente pairs protestèrent en faveur de la proposition; et la résolution de sir Robert Walpole souffrit si fort de cette violente attaque que son autorité parut très-ébranlée et près de son déclin.

Une proposition d'un genre différent, mais très-remarquable, fut rejetée par la chambre des communes. On repoussa, comme nuisible à un trafic très-avantageux au royaume, un bill par lequel on voulait défendre d'assurer les vaisseaux qui appartenaient aux ennemis de la nation; et ce fut dans la même session que le parlement accorda au monarque 300,000 livres pour le mettre plus en état de secourir efficacement la reine de Hongrie, encore si éloignée des succès qui l'attendaient (1741).

Le mécontentement de la nation anglaise augmentait cependant d'autant plus que les armes de la Grande-Bretagne avaient été malheureuses sur mer. L'amiral Vernon n'avait pas pu prendre Carthagène dans l'Amérique méridionale; et quoique sir Jean Norris eût fait voile deux fois vers les côtes d'Espagne avec une forte escadre, et que les flottes britanniques comprissent plus de cent vaisseaux de guerre, montés par cinquante-quatre mille hommes, les corsaires espagnols avaient pris au commerce d'Angleterre plus de quatre cents vaisseaux, estimés 4 millions de piastres.

De violents débats eurent lieu dans presque toutes les parties des deux royaumes pour l'élection des membres de la chambre des communes, ainsi que pour les seize

pairs d'Écosse chargés de représenter la pairie écossaise dans la chambre des lords; et dans un grand nombre de villes et de bourgs les députés élus reçurent des électeurs l'obligation de voter pour la diminution des dépenses, l'adoucissement des lois relatives à l'excise, la réformation des griefs, et notamment contre le maintien de l'armée en temps de paix, le nombre des membres des communes possédant des places dépendantes du ministère et la septennalité des parlements.

Le lord Noël Sommerset proposa dans la nouvelle chambre d'insérer, dans l'adresse qu'elle devait présenter au monarque, la prière de n'engager ses royaumes dans aucune guerre pour la conservation de ses états étrangers. » J'ai vieilli dans la chambre, dit M. Shippen en le soutenant, pour voir vérifier mes prédictions... Si ma » patrie a été assez infortunée pour avoir remis encore » une fois ses intérêts à des hommes qui ne se proposent » d'autre avantage de cette confiance que celui de pou- » voir la vendre, je puis peut-être m'exposer encore à la » censure en déclarant mes sentiments, et être encore » traité comme criminel pour avancer ce que ceux qui » me punissent ne peuvent nier, pour soutenir que les » maximes hanovriennes sont incompatibles avec le bon- » heur de la nation, et pour maintenir les précautions » si fortement inculquées par les patriotes qui ont dressé » l'acte d'établissement, et conféré à la famille actuelle » son titre à la couronne.... »

La proposition de sir Noël Sommerset ne fut pas admise; mais le ministère éprouva plusieurs échecs lorsqu'il fut question de prononcer sur des élections contestées. Le grand bailli de Westminster s'était rendu coupable de pratiques illégales relativement à l'émission des suffrages; et les trois juges de paix sous le prétexte de prévenir le tumulte, avaient envoyé des troupes pour en imposer pendant les élections. Les électeurs présentèrent une pétition.

L'élection fut déclarée nulle, le grand bailli mis en prison, et l'officier qui avait ordonné aux soldats de marcher réprimandé étant à genoux à la barre de la chambre, ainsi que les trois juges de paix.

Walpole sentit que le pouvoir allait lui échapper ; il tâcha de raffermir son crédit en réconciliant le prince de Galles avec le roi, et en déterminant le monarque à donner au prince tout ce qu'il pouvait désirer pour l'augmentation de son revenu, le paiement de ses dettes et l'avantage de ceux qui lui étaient attachés. L'évêque d'Oxford écrivit à ce sujet à l'héritier présomptif de la couronne. Le prince de Galles répondit à l'évêque : « Aucun arrangement ne pourra me convenir tant que » sir Robert Walpole sera à la tête des affaires ; je le » regarde comme une barrière entre sa Majesté et l'affec- » tion de ses sujets, comme l'auteur des griefs de la » nation, tant au dedans qu'au dehors du royaume, et » l'unique cause du *mépris* que les cours de l'Europe » ont conçu pour la Grande-Bretagne. » Walpole vit encore une des élections contestées rejetée contre son vœu : l'opposition s'était accrue ; il ne pouvait plus conserver le pouvoir : il donna la démission de tous ses emplois, et fut créé comte d'Oxford (1742).

La cour ne demanda aux wighs, qui s'étaient réunis aux torys contre Walpole, et qui allaient exercer une si grande influence dans les chambres, que de ne faire aucune poursuite contre le nouveau comte. M. Sandys fut nommé chancelier de l'échiquier et lord de la trésorerie ; la place de secrétaire d'état fut donnée à lord Carteret ; le duc d'Argyle fut choisi pour grand-maître de l'artillerie, colonel du régiment des gardes à cheval et commandant en chef de toutes les troupes de la Grande-Bretagne méridionale ; M. Pultney fut créé comte de Bath, et admis dans le conseil privé. Le prince de Galles se rendit auprès du roi, qui le reçut avec beaucoup

de bonté; la réconciliation de ce prince avec le monarque ainsi que les changements survenus dans le ministère furent célébrés dans tout le royaume par des fêtes publiques, et aucune opposition ne se montra dans la chambre des communes.

Sir Robert Godshall proposa dans cette chambre de rédiger un bill pour abolir *la septennalité* du parlement. La nation vit avec autant de surprise que de mécontentement que cette proposition fût rejetée d'après l'avis de MM. Pultney et Sandys. « Quelle belle réputation, » dirent les amis de la patrie, s'évanouit par le délire du » pouvoir! »

Les communes néanmoins décidèrent, sur la demande de lord Limerick, qu'il serait fait une information relativement à la conduite de Robert comte d'Oxford pendant les dix dernières années de son ministère; elles nommèrent à ce sujet un comité secret; et, voulant montrer combien les ministres étaient seuls responsables de l'administration, elles présentèrent une adresse au monarque pour l'assurer de leur fidélité, de leur zèle et de leur affection.

Elles arrêtèrent ensuite qu'un projet de bill contiendrait le résumé de l'information et des charges contre le comte d'Oxford; mais ce projet de bill fut rejeté par la chambre des pairs d'après un discours de lord Carteret, et malgré les instances du duc d'Argyle. Ce rejet irrita les communes; le lord Strange, fils du comte de Derby, et le lord Quarendon, fils du comte de Lichtfield, demandèrent que ce refus fût déclaré *un obstacle mis à la justice, et pouvant devenir fatal aux libertés de la nation.* M. Sandys prétendit que cette déclaration tendait à bouleverser la constitution britannique; il éprouva de fortes railleries sur le changement de ses principes, sur ce qu'on appela son étonnante apostasie; mais la proposition des deux fils de deux pairs du royaume ne fut pas

admise; le comité secret annonça néanmoins qu'il avait découvert des preuves évidentes de la part que le comte d'Oxford avait prise à la fraude et à la corruption. « Il » paraît, dirent les adversaires du comte, qu'il a favo» risé des traités frauduleux pour le paiement des trou» pes des Indes occidentales; il a employé des artifices » iniques pour influer sur les élections; il a touché pour » le service secret, pendant les dix dernières années de » son ministère, plus d'un million 400,000 livres; il a » donné sur cette somme plus de 50,000 livres aux » auteurs et imprimeurs des écrits publiés pour la » défense du ministère; la veille même de sa démission, » il a signé pour plus de 30,000 livres d'ordonnances » sur les revenus de la liste civile, et donné des déléga» tions sur un banquier pour compléter cette somme. » Le comité prépara un nouveau rapport sur les résultats de ses recherches; mais le parlement fut prorogé.

Les ministres cependant, voulant contrebalancer auprès de la nation les effets de leurs nouveaux principes, favorisèrent des bills pour ôter à certains fonctionnaires la faculté de siéger dans la chambre des communes, pour encourager les manufactures de toile, et pour régler le commerce des plantations.

Dans la session suivante, on laissa tomber la proposition de renouveler les recherches contre le comte d'Oxford; mais le comte de Stanhope ayant proposé, dans la chambre des pairs, de prier le roi de vouloir bien, *par compassion pour son peuple, déjà chargé de taxes si pesantes et si nombreuses*, délivrer la nation du fardeau des soldats étrangers et mercenaires qu'on avait fait entrer l'année dernière dans le service sans le consentement du parlement, et sa demande ayant été soutenue par le comte de Sandwich, le duc de Bedford prit la parole : — « On a soupçonné, dit-il, et ce soup» çon n'est pas sans fondement, que les mesures du

» ministère ont été réglées depuis long-temps relativement aux intérêts de l'électorat de sa Majesté; on a » regardé cet électorat comme un gouffre où se perdent » les trésors de la Grande-Bretagne. L'état de Hanovre » a totalement changé sans aucune cause visible depuis » que les princes souverains de cet état sont montés » sur le trône d'Angleterre; la population s'est sugmentée » dans les villes; l'or a brillé dans les campagnes sans » que l'on y ait découvert aucune mine, sans que le » commerce y ait augmenté, et on a acheté de nouveaux » états dont le prix n'a jamais été payé avec les revenus » de l'électorat. »

Le lord Bathurst et M. Pultney combattirent la proposition, et les véritables amis de M. Pultney gémirent en l'entendant tenir contre le comte de Stanhope le même langage que le comte d'Oxford avait tenu contre lui.

Le comte de Chesterfield parla avec toute la chaleur du patriotisme contre les assertions des ministres. — « Pendant que la Grande-Bretagne, dit-il dans la suite » de son discours, s'épuise presque jusqu'à sa ruine » totale pour exécuter des projets fondés sur des engagements avec la reine de Hongrie, l'électorat de » Hanovre, quoique soumis aux mêmes engagements et » gouverné par le même prince, ne paraît contribuer » en rien pour la secourir; il est payé à un prix exorbitant par la Grande-Bretagne pour toutes les troupes » qu'il met en campagne. On ne peut rien voir de plus » absurde ni de plus injuste que d'acheter ces mercenaires, lorsqu'une armée nombreuse reste dans l'inaction au milieu du royaume, et que la nation gémit sous des fardeaux insupportables. Il faut répéter » très-haut ce que la multitude d'autres objets peut avoir » fait oublier; la nation anglaise, après avoir élevé l'électeur de Hanovre d'un état obscur à la couronne,

» est obligée d'acheter les troupes de son électorat, afin » qu'elles combattent pour la cause de cet état étranger » à la Grande-Bretagne; elle les achète à un prix qui » n'avait jamais été demandé précédemment, et elle » les paie avec des taxes qui n'ont jamais été levées pour » cet objet. »

Les efforts de l'opposition n'empêchèrent pas néanmoins la proposition d'être rejetée; mais les nouveaux ministres devinrent d'autant plus odieux que les véritables Anglais ne pouvaient leur pardonner d'avoir abandonné, pour l'intérêt de leur ambition, les principes patriotiques qu'ils avaient défendus avec gloire (1742).

Vers ce temps, la populace de Londres était tombée dans la plus brutale dépravation, suivant les historiens anglais. Elle buvait avec excès d'une liqueur spiritueuse nommé *gin*, et qui était à un prix si bas, que la classe du peuple la plus pauvre pouvait être dans un état continuel d'ivresse; toute retenue à cet égard avait été même si fort abandonnée, que les marchands qui vendaient cette *composition empoisonnée*, disent les historiens, invitaient par des écriteaux à venir s'enivrer pour un sou, avec l'assurance qu'on serait mort-ivre pour deux, et qu'ils fourniraient gratuitement de la paille. Ils avaient en effet fait préparer des celliers jonchés de paille ou de foin, où l'on portoit ceux que l'ivresse avait privés de leurs sens, et d'où ces victimes de l'intempérance ne sortaient que pour continuer de consumer leur santé et ruiner leurs malheureuses familles dans les dégoûtantes retraites qui retentissaient sans cesse des cris de la débauche. Une loi fut rendue pour diminuer ces funestes désordres en établissant des droits qui devaient rendre la liqueur spiritueuse plus chère; mais on continua d'avoir recours, pour payer les énormes dépenses du gouvernement, à une loterie qui

rapportait 600,000 livres et qui introduisait chaque jour davantage, dans les classes les plus voisines de la misère, cet amour du jeu qui tend si fortement à détruire toute vertu et toute sorte d'industrie (1743).

Toutes ces vives discussions parlementaires cessèrent cependant tout d'un coup; l'esprit de parti se tut pour écouter une nouvelle importante qui se répandit avec rapidité, et le patriotisme fit seul entendre sa voix.

Le mécontentement de la nation anglaise contre le ministère avait fait croire au ministère français, peu instruit des ressorts secrets qui font mouvoir les gouvernements représentatifs, que George II était odieux aux peuples de la Grande-Bretagne. Il se persuade que les Anglais sont disposés à une insurrection, et il en doute d'autant moins qu'une nouvelle révolution en Angleterre conviendrait aux intérêts de la France, et priverait la reine de Hongrie de la principale source de la force qu'elle montre. Quelques jacobites et quelques papistes répandus dans la Grande-Bretagne, aveuglés par leurs passions, leurs préjugés et leur imagination ardente, adressent secrètement des mémoires aux ministres français, et ne négligent rien pour les confirmer dans leurs idées.

Parmi ces ministres était le cardinal de Tencin, qui, étant archevêque d'Embrun, n'avait pas balancé, pour faire sa cour au cardinal de Fleury, de présider le fameux concile convoqué contre l'évêque de Senez; il réunissait beaucoup d'activité et d'audace à beaucoup d'esprit et d'adresse; il ne doutait pas de l'influence du cardinal, et brûlait du désir de gouverner la France comme les cardinaux de Richelieu, Mazarin, Dubois et de Fleury l'avaient gouvernée. C'était le prétendant, le chevalier de Saint-George qui l'avait *recommandé* pour le chapeau au souverain pontife. Très-attaché à la famille des Stuarts et voulant lui témoigner sa reconnaissance, il se concerte avec le prétendant, qui était à Rome, pour

le succès d'une descente destinée à favoriser en Angleterre l'insurrection de la nation. Le vieux chevalier de Saint-George cède tous ses droits à son fils Charles-Édouard, dont on vante la prudence, la sagesse, le courage, la constance et la force d'âme nécessaire pour braver tous les dangers, toutes les privations et toutes les fatigues. Le comte de Saxe est désigné pour commander quinze mille hommes qui se réunissent en Picardie, doivent s'embarquer à Dunkerque, à Calais et à Boulogne, et traverseront le détroit sous la protection d'une forte escadre équipée à Brest, et que commandera M. de Roquefeuille.

Le prince Charles-Édouard part de Rome déguisé en courrier espagnol et avec des passe-ports du cardinal Acquaviva, arrive à Paris, voit secrètement Louis XV, et part toujours déguisé pour les côtes de Picardie. Le ministère anglais est informé néanmoins de ce voyage (1743). Le résident d'Angleterre à Paris se plaint de la violation des traités qui excluent le prétendant du territoire français; on lui répond que le roi de France ne peut s'expliquer à ce sujet que lorsque le roi d'Angleterre aura donné satisfaction sur tous les objets des plaintes qu'on lui a adressées plusieurs fois et sur toutes les infractions des traités commises par ses ordres.

M. de Roquefeuille sort de Brest avec une escadre de vingt vaisseaux : une escadre anglaise met à la voile sous les ordres de sir Jean Norris; George II fait marcher plusieurs régiments vers les côtes méridionales de l'Angleterre; les forts et les embouchures de la Tamise et du Medway sont mis en état de défense, et l'on assemble les milices du comté de Kent; le roi d'Angleterre envoie un message au parlement : les deux chambres lui témoignent l'horreur que leur inspire le projet formé en faveur d'un prétendant papiste; elles l'assurent qu'elles prendront à l'unanimité toutes les mesures les plus capa-

bles de repousser un attentat aussi dangereux et aussi arrogant; la ville de Londres, les principales villes du royaume, les deux universités, le clergé, les ministres non-conformistes, les quakers et presque toutes les corporations de la Grande-Bretagne présentent au monarque des adresses semblables; les états généraux montrent le plus grand zèle pour le départ des six mille auxiliaires qu'ils sont obligés de fournir d'après les traités; le comte de Stair oublie tous les sujets de mécontentement qu'il a eus, s'empresse d'offrir ses services, et on lui rend le principal commandement des troupes de la Grande-Bretagne; le parlement exhorte le roi à augmenter son armée de terre et de mer; l'acte d'*habeas corpus* est suspendu pour six mois; on exécute les lois rendues contre les papistes et les non-jurants; on leur ordonne de se retirer à dix mille de Londres, et la tempête, qui a si souvent garanti la Grande-Bretagne d'une invasion en détruisant ou dispersant les forces de ses ennemis, soulève de nouveau les flots de la mer d'une manière funeste à ceux qui veulent l'envahir; un ouragan violent brise contre le rivage français un grand nombre de vaisseaux de transport sortis de Dunkerque ou d'autres ports de France: les généraux de l'expédition retournent à Paris, et le prétendant est forcé d'attendre une occasion plus favorable.

Louis XV cependant fait publier une déclaration de guerre, dans laquelle il reproche à George II d'avoir détourné la cour de Vienne d'un accommodement, enfreint la convention de Hanovre, laissé exercer la piraterie contre les Français, et bloqué le port de Toulon: une déclaration de guerre contre la France est publiée à Londres au milieu de vives acclamations (1744).

Un bill déclare coupables de haute trahison ceux qui correspondraient avec le prétendant; mais on ne conçoit pas comment, au milieu du dix-huitième siècle, le zèle et le patriotisme des membres des deux chambres ont

pu s'exalter et s'égarer au point de blesser de la manière la plus barbare la justice et l'humanité en faisant proposer dans la chambre des lords et décider par la majorité des deux chambres que le crime de haute trahison s'étendrait sur la postérité des coupables durant la vie des fils du prétendant. Un grand nombre de pairs et de membres des communes s'efforcent en vain de repousser cette horrible profanation de la loi; mais n'oublions pas de faire remarquer que parmi ces nobles et touchants défenseurs de l'innocence, de l'honneur du parlement, et de la sainteté de la justice, on compta ce Guillaume Pitt qui était destiné à jouer un si grand rôle en Angleterre.

(1745) Un événement militaire bien important pour la Grande-Bretagne eut lieu l'année suivante; le chef d'escadre Warren s'empara de la ville de Louisbourg et de l'île Royale ou de Cap-Breton. Cette conquête donna aux Anglais la possession exclusive des pêcheries de l'Amérique septentrionale, ces expéditions si utiles à tant de manufactures de l'Angleterre et à tant de milliers de familles des trois royaumes; elle augmenta le nombre des gens de mer, étendit la navigation, coupa la communication de la France avec le Canada par la rivière Saint-Laurent, et parut devoir entraîner la prise de Québec, chasser les Français de l'Amérique du nord, ouvrir une correspondance très-active avec les Indiens les plus éloignés, et donner à la Grande-Bretagne le commerce si avantageux des pelleteries; elle montra d'ailleurs aux Anglais combien devaient leur être chers les intérêts de leurs planteurs américains, braves, actifs, industrieux, pleins d'ardeur pour le commerce, animés du plus noble zèle pour la liberté, et qui, consommant tant de produits de leurs manufactures européennes, allaient leur fournir d'immenses quantités de poissons, de fourrures, de bois, de fer, de drogues, de riz, d'indigo, de sucre et de rhum.

Mais une nouvelle tentative du jeune prétendant menace l'Angleterre d'une révolution, et la maison de Brunswick de la perte des trois couronnes. L'Écosse était dépourvue de troupes; une grande partie des montagnards de ce royaume brûlaient de venger la mort de trois de leurs compatriotes qu'on avait punis comme déserteurs, parce que, rappelant une promesse solennelle, ces militaires n'avaient pas voulu aller servir hors de la Grande-Bretagne; un grand nombre de clans regardaient cette punition comme un outrage national. George II était sur le continent; le fils du chevalier de Saint-George, croyant les circonstances favorables, et déterminé à tout oser, reçoit du ministère de France des armes et de l'argent, s'embarque sur une frégate avec quelques Écossais ou Irlandais dévoués à sa personne, et décidés comme lui à tenter la fortune, arrive près des rivages occidentaux de l'Écosse, débarque sur la côte de Lochaber, et y est joint par un nombre considérable de hardis montagnards. Les lords de la régence, chargés du gouvernement de la Grande-Bretagne pendant l'absence de George II, ne veulent pas croire à ce débarquement. Le prétendant rassemble quinze cents hommes, défait et désarme deux compagnies de nouvelle levée. La régence, ne doutant plus de l'arrivée du prince Charles-Édouard, et concevant rapidement de vives alarmes, promet une récompense de trente mille livres à celui qui s'emparera de sa personne, dépêche un courrier en Hollande, presse le retour du monarque, rappelle des Pays-Bas plusieurs régiments de la Grande-Bretagne, donne des ordres pour que toutes les milices se préparent à marcher, et délivre des commissions à plusieurs pairs pour lever des régiments. La ville de Londres présente une adresse des plus affectueuses; les négociants de cette capitale lèvent deux régiments à leurs frais; des corps de volontaires se forment dans

presque toutes les villes; le clergé de toutes les communions protestantes prêche avec ardeur contre la religion romaine et contre le prétendant catholique, et l'on publie plusieurs ouvrages composés avec beaucoup de soin pour confirmer dans leurs principes les amis du gouvernement.

Le prétendant cependant marche à Perth, y fait proclamer son père roi de la Grande-Bretagne, soumet Dundée et plusieurs autres places, saisit les caisses publiques, voit plusieurs pairs écossais se ranger sous ses drapeaux avec de nombreuses suites, traverse le Forth dans le voisinage de Stirling, s'empare, sans éprouver de résistance, de la ville d'Édimbourg, et publie un manifeste dans lequel son père le déclare régent de ses états, promet de dissoudre l'union des deux royaumes, et de réparer tous les griefs de l'Écosse.

Sir Jean Cope s'avance contre lui avec trois mille hommes. Le jeune prince l'attaque à la tête de trois mille montagnards qui le chargent l'épée à la main avec tant d'impétuosité que les troupes du roi sont totalement mises en déroute. Les dragons de sir Jean Cope prennent la fuite; l'infanterie est tuée ou faite prisonnière; les drapeaux, l'artillerie, les tentes, le bagage, la caisse militaire tombent entre les mains du vainqueur; et le prince Charles-Édouard rentre en triomphe dans Édimbourg.

Le prétendant fait traiter les soldats blessés avec humanité, donne la liberté aux officiers sur leur parole, et par une suite de sa victoire, arme complétement ses troupes, peut les soutenir avec un train d'artillerie de campagne, dispose de sommes considérables, et se trouve maître de presque toute l'Écosse, à l'exception des forteresses (1745).

Mais le duc d'Argyle, le comte du Sutherland, le comte de Loudon, sir Alexandre Macdonald, le *laird* de

Macléod, le savant et intègre Duncan Forbes, président du conseil de justice à Édimbourg, et d'autres grands personnages lèvent des soldats ou réunissent de braves insulaires, emploient leur fortune, et ne négligent aucun effort pour soutenir les intérêts de George II, maintenir la fidélité des uns, ramener ceux qui ont abandonné son parti, diminuer les alarmes de ses adhérents ou accroître leurs espérances.

Le général Wade se met en marche vers le nord de l'Angleterre à la tête de six mille hommes envoyés par la république de Hollande, trois bataillons de gardes et sept régiments d'infanterie rappelés des Pays-Bas. George II est à Londres, les chambres témoignent le plus grand zéle pour sa cause. L'acte d'*habeas corpus* est suspendu pour six mois; le duc de Cumberland arrive du continent avec un détachement de dragons et d'infanterie. Le monarque rétablit les milices de la capitale; on complète les régiments des comtés; les volontaires de tout le royaume s'exercent avec ardeur au maniement des armes; l'amiral Vernon commande une escadre vers les Dunes; les corsaires anglais prennent plusieurs vaisseaux chargés de soldats, d'officiers et de munitions pour le prétendant, et la nation tout entière se lève pour ainsi dire contre l'arbitraire et le papisme des Stuarts.

Le prince Charles-Édouard néanmoins, qui connaît toute la puissance de l'audace dans des circonstances telles que celles où il se trouve, ose pénétrer en Angleterre, s'empare de la ville de Carlisle, y laisse une faible garnison, marche à pied, en habit de montagnard, à la tête de ses troupes, s'avance par Lancastre et Preston, établit son quartier-général à Manchester, y est joint par deux cents Anglais, voit les habitants célébrer son arrivée par des illuminations, prend la route de Stockport, passe la rivière à gué et ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, traverse Macklesfield et Congleton, entre dans Derby, y est,

proclamé avec une grande solennité, n'est plus qu'à cent milles de la capitale, et a gagné une marche sur le duc de Cumberland qui commande une armée dans le voisinage de Lichfield.

La consternation règne dans Londres; George II ordonne qu'on forme un camp à Finchley-Common, et veut faire la campagne avec le comte de Stair, commandant en chef des troupes de la Grande-Bretagne méridionale. Les volontaires de la capitale sont enrégimentés; toutes les corporations offrent leurs services; mais la plupart des commerçants de cette grande ville, et ceux qui sont intéressés dans les affaires de finances, tombent dans une sorte de découragement. On leur dit que les Français font de grands préparatifs à Dunkerque et à Calais; ils redoutent un soulèvement des catholiques et des autres amis des Stuarts : ils savent que les montagnards d'Écosse ne sont plus qu'à quatre jours de marche; leur crainte devient extrême.

Personne cependant dans les comtés n'ose se déclarer pour le prétendant; aucun jacobite n'a la hardiesse de paraître vouloir le soutenir; les Français ne font aucun préparatif pour une invasion. La petite cour de Charles-Édouard commence à se diviser en factions. Il se trouve pendant un hiver très-rigoureux, et avec très-peu de troupes, entre l'armée du général Wade et celle du duc de Cumberland. Il ne peut aller vers la capitale sans hasarder une bataille; et, s'il est battu, sa destruction et celle de ses adhérents doivent suivre sa défaite. Il tient un conseil à Derby; et, après de violentes discussions, la majorité de ce conseil décide qu'il faut se retirer en Écosse avec la plus grande diligence (1745). Charles-Édouard, cédant malgré lui à cette décision, marche avec célérité vers le nord. La cavalerie et les dragons du duc de Cumberland et ceux du général Wade le poursuivent. Les milices des comtés de Cumberland et de

Westmoreland reçoivent l'ordre de harasser ses troupes: les ponts sont rompus, les chemins gâtés, des feux allumés pour servir de signaux. L'armée du prince se retire néanmoins en bon ordre avec son artillerie, repousse deux régiments de dragons qui atteignent son arrière-garde auprès du village de Clifton, gagne Carlisle, renforce la garnison, traverse la rivière d'Éden et celle de Solway en Écosse, et termine ainsi une retraite d'autant plus admirée que cette armée ne laisse ni malades ni traîneurs, ne commet aucune violence, et ne s'abandonne à aucune rapine dans un pays qu'elle aurait pu être si tentée de piller.

Le duc de Cumberland investit Carlisle, la prend, fait la garnison prisonnière, et retourne à Londres.

Charles-Édouard va à Glascow, exige de fortes contributions de cette ville, qui a témoigné un très-grand attachement à George II, s'avance vers Stirling, y reçoit des renforts, et attaque le château (1746). Le général Hawlay marche au secours de ce fort avec un corps considérable de troupes qu'il a réunies à Édimbourg. Charles-Édouard va au-devant de lui, le rencontre auprès de Falkirck, se place au premier rang de son armée, et rejette deux régiments de dragons sur l'infanterie royale, qui, aveuglée par une pluie abondante, et par un vent violent qui souffle contre elle, ne fait qu'une décharge irrégulière, est saisie par une terreur panique, tourne le dos, et se retire en confusion jusque dans Édimbourg.

George II s'empresse de donner le commandement de ses troupes d'Écosse au duc de Cumberland, qui a la confiance et l'amour des soldats. Ce duc arrive à Édimbourg, se met à la tête de quatorze bataillons, de deux régiments de dragons, et de quinze cents montagnards commandés par le colonel Campbell, force Charles-Édouard à repasser la rivière de Forth, s'assure des pos-

tes importants de Stirling et de Perth, établit son quartier général à Aberdeen, et y fait toutes les dispositions nécessaires pour le grand coup qu'il veut frapper contre les insurgés. Quelque temps après, il passe la rivière de Spey, et, apprenant que Charles-Édouard est venu jusques à Culloden dans l'intention de le combattre, il part de Nairn, fait plusieurs milles en avant, et aperçoit les insurgés rangés en bataille, au nombre de huit mille hommes; il range alors son armée sur trois lignes, et la canonnade commence vers une heure après midi. L'artillerie des insurgés est mal servie; celle des troupes du roi porte le ravage dans les rangs ennemis; des clans chargent avec impétuosité l'aile gauche des royalistes, mais un feu terrible les arrête; les dragons, commandés par Hawlay et la milice du comté d'Argyle tombent sur eux l'épée à la main, et achèvent de la mettre en déroute; l'armée de Charles-Édouard est bientôt totalement défaite; le champ de bataille et les chemins qui conduisent à Inverness, où les insurgés se réfugient, sont couverts de cadavres. Les vainqueurs se déshonorent en massacrant de malheureux insurgés mutilés et expirants. Charles-Édouard, qui a montré pendant le combat le plus grand courage, passe à gué la rivière Ness, se retire à Aire avec quelques cavaliers, confère un moment avec le vieux lord Lovat, renvoie ceux qui l'accompagnent, et s'aventure seul au milieu des montagnes et des îles.

La victoire de Culloden est célébrée en Angleterre avec des transports de joie. La nation proclame le duc de Cumberland *héros et libérateur*; les chambres félicitent le monarque et votent des remerciements publics au prince qui a éteint la rébellion.

Mais jusques à quel degré les passions que les guerres civiles enfantent peuvent-elles porter la barbarie! Le duc de Cumberland prend possession d'Inverness, fait

exécuter trente déserteurs, envoie plusieurs partis pour ravager de malheureuses contrées, et s'avance vers les montagnes jusques au fort Auguste, où il établit son camp. De nombreux détachements poursuivent sans relâche les infortunés fugitifs; les prisons d'Angleterre se remplissent d'insurgés; combien de châteaux écossais sont pillés et détruits! combien d'humbles habitations et de misérables huttes sont la proie des flammes! Les bestiaux sont enlevés; on tire sur les hommes dans les montagnes comme sur des bêtes sauvages; on les égorge sans pitié; et, ce qui est plus horrible encore, et ce que les historiens anglais ont rapporté en frémissant, les femmes voient immoler leurs maris et leurs pères, sont violées par une soldatesque féroce, dépouillées de leurs vêtements, et condamnées à périr de faim avec leurs enfants au milieu des bruyères incultes. De vastes contrées ne présentent plus qu'un affreux désert couvert de cendres, de sang et de ruines.

Pendant que le fer, le feu et une cruelle frénésie ravagent l'ancien royaume des Stuarts, Charles-Édouard est chassé des montagnes dans les vallées, des rochers dans les cavernes, des rivages maritimes dans d'épaisses et noires forêts. Souvent il est réduit à se cacher dans des caves, où il n'a d'autre nourriture que le pain des plus pauvres des paysans, ou à errer d'île en île, exposé à chaque instant à être découvert par les hommes armés qui le poursuivent. Combien de fois il est obligé de changer de déguisement! Honneur à un grand nombre d'habitants de ces montagnes agrestes! ils savent que 30,000 livres sont promises à celui qui livrera le fugitif; ils peuvent en un instant passer de la misère à la richesse : aucun d'eux ne veut trahir Charles-Édouard; ils s'exposent à tout, et même à perdre la vie, pour soulager l'infortuné dont les aïeux ont régné sur leurs ancêtres. Charles-Édouard soutient le malheur avec une

constance et une fermeté plus admirables encore que la valeur des guerriers les plus célèbres.

Cinq mois s'écoulent, et il voit enfin arriver dans le Lochnanach un corsaire de Saint-Malo, envoyé par ses amis. Il s'embarque avec deux Irlandais, modèle de dévouement et de fidélité (Sullivan et Shéridan), et quelques autres proscrits. Ses vêtements sont en lambeaux, ses yeux creux, ses cheveux hérissés; le malheur est empreint sur son visage livide; mais son âme a conservé toute sa force; il échappe à la poursuite de deux vaisseaux anglais, et débarque auprès de Morlaix en Bretagne, ayant perdu pour toujours sa couronne, mais ayant acquis une gloire durable.

Quels supplices cependant suivent la fin de la rébellion! Le parlement adopte un acte d'*atteinder* contre les principaux des insurgés : on ouvre des cours de justice dans différentes parties du royaume. Cinquante officiers de l'armée rebelle périssent au milieu d'horribles tortures; des lords sont jugés par la chambre des pairs, que le chancelier préside en qualité de grand-sénéchal; leurs têtes tombent sous la hache. Le lord Lovat, âgé de quatre-vingts ans, monte sur l'échafaud avec le plus grand calme, et s'écrie : *Dulce et decorum est pro patriâ mori* (1746).

Pendant que les feux des discordes civiles que nous venons de rappeler avaient été allumés en Angleterre, la guerre de la France contre Marie-Thérèse avait continué dans les Pays-Bas. Dès le 30 janvier le vainqueur de Fontenoi investit Bruxelles où étaient réunis un grand nombre d'officiers généraux, dix-huit bataillons et neuf escadrons; la place se rendit après vingt jours de résistance, et la garnison fut prisonnière de guerre. Louis XV arriva dans cette ville conquise; les alliés abandonnèrent Louvain; Anvers se soumit au roi de France et la citadelle de cette ville capitula quelques jours après. Le

prince de Conti prit Mons et Charleroi; Saint-Guilain se rendit au marquis de La Fare; le comte de Lowendal s'empara de Huy; le comte de Clermont, prince du sang de France, força les garnisons de la ville et du château de Namur à se rendre prisonnières de guerre; et les alliés que commandait le prince Charles de Lorraine, battus à Raucoux par le maréchal de Saxe, perdirent douze mille hommes tués ou blessés, trois mille prisonniers, neuf drapeaux et cinquante pièces de canon (1746).

La fortune avait traité bien différemment en Italie les Français et les Espagnols; la garnison d'Asti ayant été faite prisonnière par le roi de Sardaigne, don Philippe avait abandonné le siége du château de Milan, et s'était retiré à Pavie. Les Autrichiens s'étaient emparés de Guastalla, de Casal, de Parme, de Valence, de Seravalle, de Gavi, du défilé de la Bochetta et de la ville de Gênes; les Français et les Espagnols avaient défilé vers Nice, et le roi de Sardaigne était resté le maître de Savone et de Final. Don Philippe passa le Var, et entra dans Antibes avec le duc de Modène; les Autrichiens et les Piémontais firent le blocus de cette ville; mais le maréchal de Belle-Isle prit le commandement de l'armée française de Provence, et arrêta d'autant plus aisément les progrès des ennemis que les Génois, impatients du joug des Autrichiens, et irrités d'un traitement indigne infligé à un de leurs concitoyens, venaient de prendre les armes, de massacrer un grand nombre de ces Autrichiens qu'ils ne pouvaient souffrir, de chasser les autres de leur ville, et de faire flotter sur leurs remparts le pavillon indépendant de leur république.

Peu de temps auparavant, M. de La Bourdonnaye, gouverneur de l'île de Bourbon, avait battu et dispersé une flotte anglaise, et pris la ville de Madras sur la côte orientale de la grande presqu'île de l'Inde.

Le gouvernement français avait fait sortir de Brest une escadre commandée par M. de La Jonquière, et qui escortait plusieurs vaisseaux chargés de marchandises; le vice-amiral Anson sortit de Plymouth avec une flotte considérable, attaqua les Français : ils se battirent avec une rare vaillance; mais ils furent obligés de céder à la grande supériorité du nombre. Les vaisseaux pris par les Anglais furent amenés en triomphe à Spithead, et le vice-amiral fut nommé pair d'Angleterre.

Quarante vaisseaux français, partis de Saint-Domingue, richement chargés et séparés de leur escorte, furent enlevés à la hauteur du cap Ortégal par le chef d'escadre Fox.

Le contre-amiral Hawke, commandant quatorze vaisseaux de ligne, rencontra à la hauteur de Belle-Isle une flotte de navires marchands sortis de l'île d'Air, et escortée par neuf vaisseaux de ligne et quelques frégates commandés par M. de Létenduer; le chef d'escadre français ordonna à un de ses gros vaisseaux et à ses frégates de continuer leur route, et se mit en bataille. Le combat dura très-long-temps; les Français le soutinrent avec un admirable courage; mais le nombre l'emporta de nouveau : deux vaisseaux de ligne français purent seuls s'échapper pendant la nuit, et se retirer à Brest, criblés de coups de canon; et la victoire continuant pendant toute l'année de favoriser les expéditions maritimes de l'Angleterre, les corsaires de la Grande-Bretagne s'emparèrent de bien plus de navires de France que les corsaires français ne prirent de bâtiments des Anglais (1747).

Les armes françaises avaient été plus heureuses en Italie; le maréchal de Belle-Isle avait pris Nice, Montalban, Villefranche et Vintimille. Les Autrichiens et les Piémontais, commandés par le comte de Schuylembourg, voulurent reprendre Gênes; Louis XV y

avait envoyé des munitions, des ingénieurs et le duc de Boufflers. Ce général eut le commandement de toutes les troupes de la république. Les Génois, sommés de mettre bas les armes, répondirent : « Nous sommes » cinquante-quatre mille hommes armés; nous avons » deux cent soixante canons, trente-quatre mortiers, » une grande quantité de munitions; nous défendrons » notre liberté jusques à la dernière goutte de notre » sang; nous nous ensevelirons sous les ruines de notre » capitale plutôt que de nous soumettre à la clémence » de la cour de Vienne. » Le duc de Boufflers fit une sortie furieuse qui repoussa les Autrichiens; il fut repoussé à son tour; mais le comte de Schuylembourg fut obligé d'abandonner le siége pour aller défendre le Piémont et la Lombardie, menacés par le maréchal de Belle-Isle.

Le frère du maréchal, ayant sous ses ordres un corps d'armée composé de Français et d'Espagnols, attaqua les retranchements des Piémontais au passage d'Exiles sur les frontières du Dauphiné; ses colonnes furent repoussées dans trois attaques. Impatient de cette résistance, le chevalier de Belle-Isle prit un drapeau, s'avança avec impétuosité à la tête de ses troupes au travers d'un feu terrible, et planta son drapeau sur les retranchements des ennemis; mais au même instant il tomba percé de deux balles, et reçut la mort la plus digne d'envie. Les assaillants consternés se retirèrent précipitamment vers Sestrières, après avoir perdu près de cinq mille hommes; et le roi de Sardaigne voulut pénétrer en Dauphiné; mais des pluies excessives le forcèrent à renoncer à son projet.

Le duc de Cumberland avait établi son quartier général à Tilbourg; les Anglais, les Hanovriens et les Hessois étaient réunis autour de ce village. Le prince de Waldeck commandait les troupes hollandaises à Bréda; et le ma-

réchal de Bathiani avait rassemblé les Autrichiens et les Bavarois dans le voisinage de Venlo. Toute l'armée était de cent vingt mille hommes; mais le mois de mars n'était pas fini, et les troupes des alliés restaient dans l'inaction, exposées à tous les effets du mauvais temps, et presque totalement privées de fourrages et de provisions. Le comte de Saxe, que Louis XV venait de nommer maréchal général de France, avait laissé ses troupes dans leurs cantonnements à Bruges, à Anvers et à Bruxelles. Lorsqu'il sut que les maladies avaient affaibli l'armée des alliés, il se mit en campagne à la tête de cent quarante mille hommes, et le comte de Clermont eut le commandement d'un corps séparé, formé de dix-neuf bataillons et de trente escadrons. Le comte de Lowendal, avec vingt-sept mille hommes, entra dans le Brabant hollandais, investit la ville et la forteresse de L'Écluse, obligea la garnison à se rendre prisonnière de guerre, et pendant que le marquis de Contades prenait les forts la Perle et Lieftkenhoëck, ainsi que la ville de Philippine, s'empara de Hulst, d'Axel et de Terneuse, et prépara des barques plates pour descendre dans la Zélande. Les habitants de cette île, remplis d'alarmes, accusèrent leur gouvernement de n'avoir pas pris les mesures nécessaires pour leur sûreté. Les amis du prince d'Orange, Guillaume-Henri-Frison de Nassau-Dietz, gendre du roi d'Angleterre, saisirent avec empressement cette occasion de servir les intérêts de ce prince, encouragèrent les mécontents, exagérèrent les dangers qui menaçaient les sept provinces, ne cessèrent de répéter que, lorsque en 1672 le roi de France était aux portes d'Amsterdam, la république n'avait été sauvée que par le choix d'un stathouder, exhortèrent les Hollandais à jeter les yeux sur le descendant des héros qui avaient établi la liberté et l'indépendance des Provinces-Unies et donnèrent les plus grands éloges aux

vertus de Guillaume, à son habileté, à sa valeur, à son patriotisme. Le peuple se souleva en sa faveur dans beaucoup de villes; il offrit ses services aux états de Zélande; il fut nommé capitaine général et amiral de cette province. L'exemple de la Zélande fut suivi par Rotterdam; bientôt les états généraux le revêtirent de la dignité de stathouder, capitaine général et amiral des Provinces-Unies; et comme il est presque aussi difficile d'arrêter les élans de l'enthousiasme que les effets de la terreur, l'élection de Guillaume IV fut suivie, malgré les efforts du grand pensionnaire Gilles et d'autres ardents républicains, d'un changement des plus remarquables dans la constitution de l'état. L'hérédité du stathoudérat, pour tous les descendants mâles ou femelles de Guillaume, fut proposée par la noblesse, adoptée par des magistrats faibles, soutenue par les troupes autrichiennes et anglaises, commandée par des soulèvements provoqués avec adresse, favorisée par les intrigues et les libéralités de la cour de Londres, et consacrée par une loi solennelle qui, aux yeux des publicistes éclairés, fonda une véritable monarchie au milieu des anciennes formes républicaines (1747).

Louis XV cependant était arrivé à Bruxelles, et le maréchal de Saxe avait résolu d'assiéger Maestricht. Le duc de Cumberland se place entre cette ville et les Français, et range son armée en bataille, ayant au-devant de son aile gauche le village de Lawfeld, très-bien fortifié; les Français descendent des hauteurs de Herdeeren, forment une immense colonne, attaquent Lawfeld, s'en emparent, en sont deux fois repoussés, et y rentrent une troisième fois au milieu d'un grand carnage. Le duc de Cumberland fait avancer toute son armée; l'infanterie française paraît céder, et la victoire semble près de couronner la valeur des confédérés; mais plusieurs escadrons hollandais placés vers le centre ne

peuvent résister à la cavalerie française, prennent la fuite, se jettent sur leur corps de réserve, y portent la confusion. La cavalerie française les charge au milieu de ce désordre avec impétuosité, pénètre dans les lignes ennemies, achève de les rompre; le duc de Cumberland, emporté par son courage et brûlant du désir de rétablir le combat, est sur le point d'être pris; et la défaite des alliés va être entière lorsque sir Jean Ligonier, à la tête de trois régiments de dragons de la Grande-Bretagne et de quelques escadrons impériaux, se précipite au milieu de la cavalerie française victorieuse, parvient à suspendre son terrible mouvement, donne aux alliés, par ce dévouement admirable, le temps de se retirer à Maestricht, a son cheval tué sous lui, est fait prisonnier par un carabinier français, mais a la vive satisfaction de voir les escadrons qui l'ont suivi avec tant d'intrépidité faire leur retraite dans un ordre admirable.

Le champ de bataille est couvert de morts et de mourants; Louis XV ne peut retenir ses larmes. *Tant de carnage, sire,* lui dit le maréchal de Saxe en gémissant sur ses lauriers, *ne vous donnera pas un pouce de terre; il nous faudra décamper demain.*

Le comte de Lowendal est détaché avec trente-six mille hommes pour faire le siége de Berg-op-Zoom, la plus forte place du Brabant hollandais, ouvrage célèbre de Coëhorn, qui n'avait jamais été prise, et qu'on regardait comme imprenable. Le prince de Saxe-Hildburghausen, envoyé au secours de cette ville avec vingt bataillons et quatorze escadrons, entre dans les lignes de la place où commande le vieux baron de Cronstrom. L'attaque et la défense sont conduites avec la plus grande vivacité; l'Europe entière s'intéresse à ce siége; des renforts arrivent aux Français et aux assiégés; les alliés font les sorties les plus audacieuses. Le comte de Lowendal perd un grand nombre d'hommes; mais il fait

tonner contre la ville de nombreuses et formidables batteries de canons et de mortiers. Pendant deux mois la destruction règne dans la place; les maisons sont écrasées sous les éclats des bombes; les explosions des mines sont terribles; deux bastions présentent des brèches. Lowendal vent y donner l'assaut; Cronstrom le regarde comme impossible. Le comte en donne le signal à quatre heures du matin le 16 septembre. Les Français se précipitent dans le fossé, montent aux brèches, forcent une porte, entrent dans la place, s'étendent le long des courtines, se mettent en bataille avant que la garnison n'ait pu être assemblée, sont arrêtés par deux bataillons écossais, mais parviennent à les repousser malgré toute leur valeur, et sont maîtres de Berg-op-Zoom.

Les troupes campées dans les lignes s'empressent de se retirer; les forts voisins se rendent; les Français sont maîtres du cours de l'Escaut; Louis XV donne au comte le bâton de maréchal de France, nomme le maréchal de Saxe gouverneur des Pays-Bas conquis, repart pour Versailles. Les armées sont mises en quartier d'hiver; et le duc de Cumberland s'embarque pour l'Angleterre.

Pendant cette campagne, une loi avait aboli en Écosse *les juridictions héréditaires seigneuriales* et *les ward-holdings* ou *servitudes;* mais on ne prit pas les mesures nécessaires pour compléter cette loi, aussi politique que juste et humaine, en donnant des moyens d'échapper à la misère aux montagnards affranchis, qui, n'ayant pas de baux pour la culture de leurs fermes, étaient entièrement dépendants de la volonté de leurs seigneurs (1747).

Louis XV cependant avait témoigné, après la bataille de Lawfeld, à sir Jean Ligonier combien il désirait la paix; son ministre à La Haye avait exprimé le même désir aux états généraux. Toutes les puissances belligérantes étaient fatiguées d'une guerre pour laquelle on avait

répandu tant de sang, dépensé tant de trésors, ruiné tant de contrées, et dont les événements avaient trompé tant d'attentes. Un nouveau congrès avait été ouvert à Aix-la-Chapelle.

Les communes d'Angleterre, élues de la manière la plus favorable aux vues du duc de Newcastle et de M. Pelham, son frère, qui dirigeaient l'administration de la Grande-Bretagne, votèrent quarante mille matelots, quarante-neuf mille hommes de troupes de terre, onze mille cinq cents soldats de marine, des subsides pour l'impératrice d'Allemagne, l'impératrice de Russie, le roi de Sardaigne, l'électeur de Mayence, l'électeur de Bavière, le landgrave de Hesse et le duc de Wolfenbuttel, 235,000 livres pour dédommager les provinces de la Nouvelle-Angleterre des dépenses qu'elles avaient faites lors de la conquête de l'île Royale, 500,000 livres pour soutenir la guerre avec une nouvelle vigueur, et 152,000 livres pour dédommager les seigneurs écossais des juridictions qu'on leur avait ôtées. Le parlement défendit dans la même session l'usage d'assurer à Londres les vaisseaux marchands français et espagnols, et adopta un acte pour encourager dans les colonies britanniques de l'Amérique septentrionale la fabrication de l'indigo, et les délivrer de l'obligation de payer tous les ans pour cette substance 200,000 livres aux Français.

Philippe V, le petit-fils de Louis XIV, avait cessé de vivre, et Ferdinand VI, le quatrième des fils issus du premier mariage de Philippe, avait succédé à son père : ce nouveau roi d'Espagne partageait le désir qu'avait Louis XV de voir l'Europe pacifiée; mais de nouveaux succès paraissaient aux deux monarques et à leurs ministres nécessaires pour lever tous les obstacles qui pouvaient retarder la conclusion de la paix. Le maréchal de Saxe, revenu dans les Pays-Bas, manœuvre avec une si grande habileté, et déguise si bien son véritable projet

par ses divers mouvements que les alliés, craignant également pour Maestricht, pour Luxembourg et pour Bréda, divisent leurs troupes en plusieurs corps d'armées, et le maréchal se hâte d'investir Maestricht, dans lequel il avait dit souvent qu'*était la paix de l'Europe*.

Le maréchal duc de Boufflers était mort de la petite-vérole à Gênes au moment où les Autrichiens levaient le siége de la ville qu'il avait si glorieusement défendue; il était descendu au tombeau vainqueur, digne de son père, illustre défenseur de Lille, et au milieu des témoignages les plus touchants de la douleur des Génois. Le duc de Richelieu, qui l'avait remplacé, avait repoussé avec un grand succès le comte de Nadasti, qui avait attaqué Voltri, et sa valeur et son activité ne cessent de faire échouer toutes les nouvelles tentatives des Autrichiens contre cette riche et si importante république de Gênes au secours de laquelle Louis XV l'avait envoyé.

L'armée du maréchal de Saxe montre, cependant, autour de Maestricht toute l'ardeur qui peut animer des Français combattant pour la gloire et pour donner à leur patrie une paix qu'elle souhaite : elle emporte, après un combat très-vif, le chemin couvert sur lequel elle se loge; le lendemain elle le perd; mais elle apprend que les préliminaires de la paix viennent d'être signés à Aix-la-Chapelle. Le 6 mai, le gouverneur de Maestricht arbore le pavillon blanc; le 7, la capitulation est signée; le 10, la garnison sort avec les honneurs de la guerre; le 11, la suspension des hostilités est publiée, et enfin, le 18 octobre, un traité de paix définitif est adopté à Aix-la-Chapelle par les plénipotentiaires de la France, de l'Espagne, de l'Angleterre, de la reine de Hongrie, du roi de Sardaigne, du duc de Modène et de la république de Gênes. Tous les prisonniers sont rendus sans rançon; toutes les conquêtes faites depuis le commencement de la guerre

sont restituées; les duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla sont cédés à l'infant don Philippe, ainsi qu'à ses descendants mâles, et retourneront à la maison d'Autriche si l'infant meurt sans enfants du sexe masculin; le roi d'Angleterre enverra en France deux personnes de rang et de distinction pour y résider comme otages jusques après la restitution de l'île Royale et des autres conquêtes faites par les Anglais dans les Indes orientales et occidentales avant ou après la signature des préliminaires; Dunkerque demeurera fortifié du côté de terre, et restera, du côté de la mer, dans l'état réglé par les anciens traités; les parties contractantes garantissent à l'impératrice reine de Hongrie et de Bohême la possession de ses états héréditaires, conformément à la pragmatique-sanction, et au roi de Prusse le duché de Silésie et le comté de Glatz (1748).

La république de Gênes, rétablie dans toutes les possessions qu'elle avait avant la guerre, témoigne sa reconnaissance à la France, décerne une statue au duc de Richelieu, qui vient de recevoir le bâton de maréchal, et l'inscrit dans le livre d'or de la noblesse génoise, ainsi que le fils du duc de Boufflers, le marquis de Chauvelin, lieutenant général, et le comte de Humada, qui avait commandé les Espagnols sous les ordres du général français.

Un des grands résultats de la guerre est pour la Grande-Bretagne, suivant ses historiens, un nombre très-considérable d'impôts très-pesants et une dette de quatre-vingts millions de livres sterling ou de deux milliards ou environ (1748). Les progrès toujours croissants de son industrie et de son commerce lui donnent la force de supporter ces poids énormes, et ce n'est pas seulement en Angleterre qu'on est convaincu de l'importance du commerce et de l'industrie des nations. Le roi de Danemarck Christiern VI avait établi, dès 1732, une compagnie des

Indes à laquelle il avait donné le privilége de négocier depuis le cap de Bonne-Espérance jusques à la Chine, et l'avait soutenue malgré les remontrances des Anglais et Hollandais alarmés du succès de cette compagnie. Quatre ans plus tard, il avait organisé à Copenhague une banque qui prêtait à quatre pour cent; et l'industrie danoise fit tant de progrès par ses nobles encouragements qu'il défendit l'introduction des draps étrangers en 1741, celle des chapeaux en 1742, et celle des ouvrages des *tissutiers-rubaniers* en 1744.

Son fils et son successeur Frédéric V l'imita avec le zèle le plus patriotique, plaça dans l'île de Tassing quatre cents Allemands occupés à fabriquer des étoffes de laine, et ses soins eurent un succès si heureux que le nombre des fabricants s'éleva dans sa capitale de douze cents à quatre mille; il recueillit dans tous les genres les fruits de cette bienfaisance si royale; il put entretenir trente vaisseaux de ligne, et une armée de quarante mille hommes. Et quelle affection ne méritait pas cet excellent prince, qui avait fait tant de bien à l'exemple de son père, et qui, en mourant, put dire à son fils ces paroles si mémorables : *C'est une grande consolation pour moi, à mon dernier moment, de n'avoir jamais offensé personne.*

Le roi de Suède Frédéric Ier rendit aussi en 1748 une ordonnance favorable à l'agriculture, le premier des arts; il exempta de toutes les taxes, pendant vingt-quatre ans, les terres incultes qui seraient défrichées par le clergé, par les officiers de la couronne et par tous ceux qui avaient des seigneuries attachées à leurs charges.

La Pologne était loin de penser à profiter des heureux résultats de la civilisation européenne toujours croissante. Le règne de Frédéric-Auguste II ne fut marqué que par des orages. Jamais on n'avait vu plus évidemment combien l'absurde privilége du *liberum veto* pou-

vait, en exigeant pour les délibérations des grandes assemblées politiques une unanimité presque toujours impossible à obtenir, entraîner les plus grands malheurs, et anéantir l'indépendance nationale. Des querelles sanglantes avaient lieu non seulement dans les diètes, mais encore dans les diétines, qui les précédaient pour la nomination des nonces ou représentants. A peine les dissensions pouvaient-elles être assez suspendues pour la nomination d'un maréchal. Aucune délibération n'était prise, et comme des causes funestes peuvent produire quelques effets avantageux, cette nullité des diètes rendit vains tous les efforts de Marie-Thérèse, du roi de Prusse et de l'empereur Charles VI pour engager la Pologne dans leurs différents. La confusion qui régna dans les diètes préserva l'état d'une guerre étrangère ; mais le royaume fut déchiré par une sorte de guerre civile plus désastreuse et plus alarmante pour l'avenir; et comment la Pologne aurait-elle pu être moins tourmentée avec des institutions si déplorales que les privilégiés pouvaient seuls être électeurs, et que le peuple était serf ou dénué de droits politiques?

Les Russes, voisins de la Pologne, devaient prendre un grand intérêt aux destinées de ce royaume; ils étaient toujours gouvernés par Biren, le duc de Courlande, sous le nom d'Anne Ivanowna, la nièce de Pierre Ier. Depuis quelque temps les Dolgorouki croyaient toucher à la fin de leurs malheurs; mais leurs ennemis formèrent de nouvelles accusations contre eux, et le féroce Biren, qui les détestait, seconda ces dénonciations avec toute la cruauté d'une haine et d'une jalousie extrêmes.

Deux princes de cette maison, Ivan et Vassili, furent rompus vifs, deux autres écartelés, deux autres eurent la tête tranchée (1739). Ce barbare Biren avait, suivant l'académicien L'Évêque, historien de Russie, envoyé en Sibérie plus de vingt mille personnes, et, ne respectant

ni les droits les plus sacrés de la liberté individuelle, ni de l'humanité, ni de la morale publique, ni de la conscience religieuse, avait obtenu de l'impératrice que le prince de Gallitzin, qu'il voulait punir d'avoir embrassé la religion catholique pendant ses voyages, fût condamné à être *bouffon* de la cour, placé parmi les pages, quoique âgé de quarante ans, marié malgré lui à une jeune fille, conduit à la tête d'un cortége ridicule, et contraint, pendant un hiver rigoureux, à passer avec sa compagne la première nuit de son mariage sur une couchette d'eau congelée au milieu d'une chambre de glace (1740). Anne Ivanowna, sur laquelle il exerçait un si grand empire, tomba malade, et sa maladie devint bientôt mortelle. Biren la détermina à désigner pour son successeur le prince Ivan, fils de Anne de Mecklenbourg, nièce de l'impératrice, et qui n'avait encore que deux mois, et à le nommer lui-même régent de l'empire pendant la longue minorité du jeune prince. Anne mourut, et sa volonté fut exécutée.

Biren traita avec la plus grande hauteur le duc de Brunswick-Bevern, père du nouveau souverain, et la femme du duc, Anne de Mecklenbourg.

Le maréchal de Munich, ayant aussi à se plaindre vivement du régent, dont il envie d'ailleurs l'autorité, se concerte avec le duc et la duchesse, devenus grand-duc et grande-duchesse de Russie, et, se mettant pendant la nuit à la tête d'une escorte, se rend au palais de Biren, qui est bien éloigné de prévoir cette audace, renverse aisément une puissance que ne garantit point la sainteté des lois, enlève le régent, ordonne qu'on le renferme, et fait reconnaître pour régente de la Russie Anne de Mecklenbourg. Cette princesse veut qu'on instruise le procès de Biren. Toutes les atrocités de cet indigne favori sont rappelées. Le sénat le condamne à perdre la vie. La régente commue sa peine en un exil en Sibérie, donne

à Munich le titre de premier ministre, nomme le duc de Brunswick, son mari, généralissime des forces de terre et de mer, confie la direction des affaires du cabinet au chancelier comte Osterman, et celle des affaires de l'intérieur au vice-chancelier Golowkin.

Munich oublie avec quelle facilité il a détruit le pouvoir de Biren, se rend odieux par sa fierté, et offense le grand-duc lui-même, avec lequel il veut traiter d'égal à égal. Heureusement pour lui la France engage le roi de Suède Frédéric Ier à déclarer la guerre à la Russie; il montre de l'habileté dans la direction de cette guerre, et le maréchal Lasci, auquel il donne le commandement de l'armée russe, est vainqueur à Willemanstrand (1741).

Mais une conspiration plus étendue s'organisait en secret à Pétersbourg. M. de La Chetardie, ambassadeur de France, en était l'âme: on ne voulait pas seulement renverser un premier ministre; on tendait à disposer du trône. Le parti qui avait conçu ce projet désirait de placer le diadème sur la tête d'Élisabeth, denxième fille de Pierre-le-Grand. Le grand-duc et la grande-duchesse sont avertis du complot, mais s'abandonnent à une incroyable sécurité. Élisabeth se met elle-même à la tête de trente soldats, va pendant la nuit au palais, trouve le grand-duc et la grande-dnchesse endormis, les fait enlever ainsi que leur fils le jeune Ivan, brise leur puissance aussi facilement que Munich avait détruit celle de Biren, se fait proclamer impératrice, reçoit des serments de fidélité, fait grâce de la vie aux ministres Munich, Osterman et Golowkin, condamnés à mort par le sénat, les envoie en Sibérie, est couronnée à Moscou, déclare grand-duc de Russie son neveu le duc Charles-Pierre-Ulric de Holstein, et, comme si la Russie n'avait pas donné assez d'exemple des caprices de la fortune, rappelle Biren de son exil.

Le système politique de la Russie avait changé, et l'influence française était très-grande auprès de la Suède ainsi qu'auprès d'Élisabeth. L'armée suédoise, renfermée dans Hellingfort sans munitions et sans espérance de secours, avait été obligée de capituler et d'abandonner la Finlande aux Russes (1742). Le roi Frédéric, qui n'avait pas d'enfants, et la diète de Stockholm offrent au nouveau grand-duc de Russie la succession à la couronne de Suède : le grand-duc la refuse. La guerre continue; mais elle est terminée par le traité d'Abo (1743). La Suède recouvre la Finlande; son sénat néanmoins fait tomber les têtes de deux généraux auxquels il attribue les mauvais succès des opérations militaires.

Vers le même temps, Élisabeth est menacée d'éprouver le même sort qu'elle a fait subir à l'empereur Ivan ainsi qu'au duc et à la duchesse de Brunswick : une conjuration semblable à celle qui lui a donné l'empire est ourdie contre elle : le marquis de Rotta, envoyé de la reine de Hongrie à Berlin, et qui avait été ministre de Marie-Thérèse en Russie, conduit principalement ce complot. Élisabeth découvre la conjuration; mais au lieu de se livrer à une funeste tranquillité, comme le père et la mère de l'empereur Ivan, elle fait arrêter, punir du *knout*, et conduire en Sibérie ceux qui ont cru pouvoir comme elle, avec le secours de quelques soldats, disposer du bandeau impérial.

Un événement qui pouvait avoir une grande influence sur les progrès du commerce de la Russie dans la Mer Caspienne et dans un grand nombre de contrées asiatiques, ainsi que sur la prospérité des colonies et des comptoirs établis par les grandes nations européennes dans les pays les plus riches de l'Asie, avait eu lieu dans les grandes Indes. L'industrie européenne embrassait le monde; aucune grande contrée de la terre ne pouvait être bouleversée que les autres portions du globe

n'en ressentissent la secousse, et n'en éprouvassent les commotions avec d'autant plus de force que leurs relations commerciales étaient plus multipliées et plus étendues. Thamas-Kouli-Khan avait porté ses armes redoutables dans l'Indostan (1739). Ce belliqueux Nadir avait soumis le vaste empire du grand-mogol, s'était rendu maître de sa personne, s'était emparé des joyaux, des pierres précieuses, des trésors si riches et si renommés de ce monarque, lui avait ensuite rendu son trône, mais l'avait soumis à un tribut annuel de 70 millions, et s'était réservé les provinces de l'Indostan les plus voisines de la Perse. Cette grande conquête exalta son ambition au lieu de la satisfaire; il voulut étendre son empire vers l'Occident comme il l'avait étendu vers le Gange; il ordonna qu'une partie de son armée fît le siége de Mosu, dans le Diarbeck, et marchât dans l'Arménie vers les sources de l'Euphrate (1743). Il fut moins heureux contre les Turcs que contre les Mogols, dont une grande partie mécontente de son empereur avait trahi ce malheureux prince. La guerre traîne en longueur; Nadir apprend que les provinces mogoles réunies à la Perse se sont révoltées: il consent d'autant plus à faire la paix avec les Ottomans que le grand-sultan Mahmoud. Ier fait renfermer dans la citadelle arménienne de Kars le dernier prince de la maison des Sophis, qu'il avait fait proclamer schah ou roi de Perse au commencement de la guerre. De retour dans sa capitale, il se livre à sa vengeance et prépare sa ruine; il exerce de grandes cruautés contre ceux dont la fidélité lui est suspecte. Ceux qui craignent d'être immolés conçoivent le projet qu'enfante le désespoir dans les gouvernements despotiques; ils jurent la mort du tyran. La conspiration s'étend, se déclare, devient terrible; Nadir est obligé de quitter Ispahan; il se réfugie dans son camp, près de Mached dans le Khora-

san ; il y trouve la mort ; les chefs de son armée le massacrent et vengent les victimes.

Les Français établis à Pondichéri, sur la côte orientale de cette immense péninsule de l'Inde, dont Nadir avait conquis une si grande partie, remportent sur le prince d'Arcate une victoire qui leur procure la cession de la ville de Masulipatam et de nouvelles terres considérables (1749). Mais Louis XV prend une mesure bien plus importante que ce grand succès ; il veut remédier à des abus funestes à l'agriculture et à la prospérité de ses états ; il défend par un édit à toutes les corporations religieuses, à tous les établissements ecclésiastiques, *à tous les gens de mainmorte,* d'acquérir ou recevoir aucun fonds de terre, aucune maison, aucune rente, sans avoir obtenu des lettres patentes qui ne doivent être enregistrées par les parlements qu'après une information rigoureuse sur les avantages ou les inconvénients de la donation ou de l'achat.

Un nouvel édit, rendu peu de temps après, prouve combien le gouvernement était convaincu du besoin de se conformer à l'opinion publique née du progrès des lumières. Le roi accorde les droits et les priviléges de la noblesse héréditaire à tous ceux qui serviront dans ses armées au moins en qualité de capitaines, et dont le père et l'aïeul auront servi dans la même qualité (1749).

Trente jours après cet hommage rendu à la gloire militaire, la France perd le maréchal de Saxe ; il meurt à Chambord dans le château royal élevé par François Ier, et son corps est enterré à Strasbourg dans le temple luthérien de Saint-Thomas, où le sculpteur Pigale lui érige, d'après les ordres du monarque, un monument funèbre qui immortalise son auteur.

Deux ans après la mort du vainqueur de Fontenoi et de Lawfeld, le comte d'Argenson, ministre de la

guerre, fait adopter par Louis XV l'établissement d'une école militaire qui s'élève à côté du vaste et magnifique asile consacré par Louis XIV aux braves dont les touchantes et honorables blessures rehaussent l'éclat des lauriers (1751).

Vers le même temps meurt le chancelier Henri François d'Aguesseau, l'ami de Boileau et de Racine, si justement célèbre par ses vertus, ses lumières, ses talents, les ordonnances sur les donations, les testaments, les substitutions, la poursuite du faux, les évocations, les règlements de juges, le règlement du conseil de 1738, et par sa noble et courageuse résistance au système de Law et à une déclaration royale favorable à la bulle *Unigenitus*. Il est enterré auprès de sa femme dans le cimetière d'Auteuil, suivant le désir qu'il avait exprimé. L'Europe avait retenti de ses louanges; la postérité devait les répéter. La mort d'un homme tel que d'Aguesseau est un grand événement dans l'histoire de la civilisation.

Le pape Benoît XIV occupait encore le trône pontifical. Élevé par son génie autant que par l'éminence de son siége apostolique au-dessus de tous les partis, et ne recevant la loi d'aucune association religieuse, il avait donné une bulle contre des pratiques superstitieuses autorisées à la Chine et dans d'autres contrées de l'Asie par des missionnaires jésuites (1744). Il avait fait rendre un décret par la *sacrée congrégation* de Rome pour flétrir deux ouvrages publiés, l'un par le jésuite Colonia, et l'autre par le jésuite Patouillet contre les jansénistes (1745); et, ayant appris que la *société de Jésus* avait engagé l'inquisition d'Espagne à comprendre dans l'*index* ou la liste des ouvrages dangereux les œuvres théologiques du cardinal Norris, dont il était l'élève et l'admirateur, et que l'on regardait comme un des plus zélés défenseurs de la doctrine de saint Augustin, il avait adressé au

grand-inquisiteur d'Espagne un *bref* par lequel il lui avait ordonné de retrancher de son index l'ouvrage du cardinal comme exempt de tout reproche (1745). Il continue d'entretenir une correspondance des plus utiles à la religion dont il est le ministre suprême avec le roi de Prusse, souverain de la Silésie, qui renferme tant d'églises catholiques, et avec l'impératrice de Russie Élisabeth Petrowna. Il enchante par le charme de sa conversation les étrangers qui visitent l'ancienne capitale du monde, secourt en père plein de bonté les pauvres pèlerins que leur dévotion attire au chef-lieu de la religion romaine, encourage et récompense les savants, les hommes de lettres et les artistes, soutient l'Académie qu'il a fondée pour le perfectionnement de l'histoire ecclésiastique, fait faire des fouilles dans Rome et dans les environs, et ordonne qu'on transporte dans le musée du Capitole les antiques précieux que ces fouilles font découvrir.

Le roi d'Espagne Ferdinand VI était, comme Benoît XIV, un zélé protecteur des arts, des lettres et des sciences; il avait établi à Barcelone une Académie royale de belles-lettres, chargée particulièrement de travailler à l'histoire de la Catalogne; il créa à Madrid une Académie de peinture, de sculpture, de gravure et d'architecture (1751), et donna une nouvelle activité à l'Académie espagnole fondée par son père Philippe V à l'instar de l'Académie française (1753).

Une longue et excessive sécheresse avait fait périr les moissons en 1752, et une famine générale avait désolé l'Espagne. Ferdinand VI redoubla de soins pour protéger les agriculteurs, les encourager, favoriser leurs succès, préserver leurs travaux; il fit creuser à grands frais dans toutes les provinces de vastes réservoirs, qui se remplissaient dans le temps des pluies ou des fontes de neige d'une eau que des canaux multipliés portaient dans les

champs lorsque la sécheresse en menaçait les produits (1754).

La ville de Lima, capitale du Pérou, cette riche colonie espagnole, avait été presque entièrement détruite en 1746 par un violent tremblement de terre. Quito, autre ville considérable de cette contrée sur laquelle s'élèvent de si énormes volcans, fut bouleversée par un semblable désastre au mois d'avril 1755; et six mois après, la péninsule espagnole éprouve de terribles secousses. Un épouvantable tremblement de terre renverse, le 1er novembre 1755, plusieurs quartiers de la capitale du Portugal, et détruit le palais du monarque. La fuite la plus prompte sauve le roi Joseph et sa famille; mais plus de quinze mille personnes périssent sous les ruines des églises et des autres édifices. Les eaux du Tage sont refoulées avec tant de force qu'elles s'élèvent à plus de trois mètres à Tolède, qui est à une si grande distance de Lisbonne. La mer vivement agitée est soulevée à une hauteur de plus de sept mètres devant Cadix, et la destruction s'étend jusques aux côtes de l'Afrique.

Ferdinand VI se hâte d'envoyer au roi de Portugal, qui avait épousé sa sœur l'infante Marie-Anne-Victoire, celle dont la main avait été destinée à Louis XV, tous les secours dont il peut disposer.

Ce monarque espagnol continue de ne rien négliger pour la prospérité de ses états; il attire par ses bienfaits les artistes les plus capables de diriger les manufactures, d'animer l'industrie, de vivifier le commerce; il envoie à Paris et dans les autres villes les plus célèbres de l'Europe des Espagnols de toutes les classes, entretenus aux frais du gouvernement, et chargés de recueillir dans tous les genres le plus de lumières possible; il établit de nouvelles liaisons commerciales entre l'Espagne et le Danemarck, ainsi que les autres états du nord. Un grand canal est creusé entre Palencia et Rey-

nossa, et l'on construit des routes magnifiques au travers de la vieille Castille et des hautes montagnes de Guédarama, qui la séparent de Madrid.

Les gouvernements ne pouvaient plus se dissimuler les obligations que leur imposaient pour leur propre sûreté les progrès de la civilisation; et bientôt le roi de Sardaigne Charles-Emmanuel, troisième du nom, affranchit les serfs de la Savoie.

Comment, en effet, la civilisation n'aurait-elle pas étendu son empire pendant l'époque que nous examinons encore, lorsque les sciences, les lettres, les arts et la philosophie brillaient de tant d'éclat? L'astronomie ne cessait d'être cultivée avec gloire; dès 1691 Dominique Cassini avait découvert l'aplatissement de Jupiter. Flamsteed, le directeur de l'observatoire de Greenwich, multiplie ses observations, auxquelles il ajoutait encore de nouvelles recherches à l'âge de soixante-quinze ans. Halley, qui devait succéder à Flamsteed, entreprend plusieurs grands voyages pour l'avancement des sciences, publie sur les comètes un très-beau travail, prédit le retour de la comète de 1759, et emploie les passages de Vénus sur le soleil pour déterminer sa parallaxe. Le Danois Roëmer fait connaître sa lunette méridienne; Bradley se sert d'un grand secteur construit par le célèbre Graham, horloger de Londres, trouve l'aberration des étoiles, qu'il explique par la combinaison du mouvement de la terre avec celui de la lumière, reconnaît par l'observation la mutation de l'axe du globe et les lois de cette mutation, s'immortalise par ces deux grandes découvertes, et laisse un recueil immense d'observations faites avec tant d'habileté, et présentées avec tant de précision que ce recueil est cité comme devant servir de modèle, et regardé comme un des principaux fondements de l'astronomie moderne.

La Caille passe plus de deux ans au cap de Bonne-

Espérance, et donne un catalogue fameux de plus de neuf mille étoiles de l'hémisphère austral, inconnues avant lui des astronomes.

Bouguer invente son héliomètre en 1747; l'Allemand Tobie Mayer enrichit la science de nombreuses observations, concourt au perfectionnement des théories et des tables astronomiques, formes de tables lunaires assez exactes pour servir sur mer à la détermination des longitudes, et publie la première idée de la répétition des angles, que devait suivre son cercle de réflexion, perfectionné après plusieurs années par le célèbre et respectable Borda, auteur du cercle répétiteur astronomique.

Dollon publie la découverte des lunettes achromatiques; on doit à l'Écossais Jacques Ferguson de nombreux ouvrages très-utiles à l'étude de l'astronomie, comme à celle de la mécanique et de la physique.

Érard Weigel, astronome de Iena, avait dès 1699 dressé, d'après l'invitation des états protestants d'Allemagne, un calendrier que ces états préfèrent, comme plus conforme aux observations, non seulement au calendrier Julien, mais encore à celui de Louis Lilio, adopté par le pape Grégoire XIII, et auquel, après un grand nombre d'années, se conforment dans les calculs du temps le Danemarck, la Suède et la Grande-Bretagne. L'Académie des sciences de Paris désire de connaître avec précision l'aplatissement des pôles et la figure de la terre. Le gouvernement français, sous le ministère du cardinal de Fleury, envoie en 1735 dans le nord de la Suède Maupertuis et trois autres membres de l'Académie, le grand géomètre Clairault, l'habile mathématicien Camus et le savant astronome Le Monnier. Ils y mesurent un degré d'un méridien terrestre, et un autre degré du méridien est mesuré sous l'équateur auprès de Quito, dans l'Amérique méridionale, par trois autres Académiciens, Louis Godin, Bouguer, au-

teur de plusieurs ouvrages célèbres relatifs à l'art de la navigation, à la construction des vaisseaux, à l'optique, et par La Condamine, destiné à surmonter avec tant de courage et de constance des dangers sans cesse renaissants le long de la grande rivière des Amazones, dont il suit le cours pour revenir dans sa patrie, et à mériter que Buffon lui dise, en le recevant à l'Académie française: *Avoir parcouru l'un et l'autre hémisphère, traversé les continents et les mers, surmonté les sommets sourcilleux de ces montagnes embrasées où des glaces éternelles bravent également et les feux souterrains et les ardeurs du midi; s'être livré à la pente précipitée de ces cataractes écumantes dont les eaux suspendues semblent moins rouler sur la terre que descendre des nues; avoir pénétré dans ces vastes déserts, dans ces solitudes immenses où l'on trouve à peine quelques êtres vivants, où la nature, accoutumée au plus profond silence, dut être étonnée de s'entendre interroger pour la première fois; avoir plus fait en un mot par le seul motif de la gloire des lettres que l'on ne fit jamais par la soif de l'or, voilà ce que connaît de vous l'Europe, et ce que dira la postérité.*

Eustache Manfredi, mathématicien d'Italie, acquiert une grande réputation par ses éphémérides, son ouvrage sur la méridienne de Sainte-Pétrone de la ville de Bologne, où il était né, et ses écrits sur l'hydrostatique, et mérite une de ces places d'associé étranger décernées par l'Académie des sciences de Paris aux savants les plus illustres de ceux qui n'appartiennent pas à la France.

Maclaurin professe les mathématiques à Édimbourg, et les enrichit par ses ouvrages.

Clairault, le compagnon en Laponie de Maupertuis, de Camus et de Le Monnier, avait lu, dès l'âge de treize ans, à l'Académie des sciences de Paris un mémoire sur quatre courbes, dont il avait découvert les propriétés.

Des recherches sur les courbes à double courbure, des élements de géométrie et d'algèbre, une théorie de la figure de la terre et des tables de la lune lui donnent une des plus justes et des plus grandes réputations.

Euler, né à Bâle, appelé à Saint-Pétersbourg sous le ministère du féroce Biren, dont il ne peut supporter la tyrannie, accueilli à Berlin par le grand Frédéric, si intéressé à honorer le génie, et rappelé en Russie par l'impératrice Élisabeth, remplit de sa renommée le monde savant, et ajoute aux lumières de son siècle par ses ouvrages sur l'analyse des infinis, la mécanique, la construction des lentilles objectives, la théorie du mouvement de la lune, des planètes et des comètes, la perturbation des mouvements planétaires, la science navale, les calculs intégral et différentiel.

Les compatriotes d'Euler, les Bernouilli, brillent d'une gloire héréditaire. Cinq de ces savants, Jacques, Jean son frère, Nicolas, Daniel et Jean, fils de Jean et neveux de Jacques, illustrent particulièrement la ville de Bâle.

Le célèbre d'Alembert se place à un rang très-élevé parmi les mathématiciens, en mettant au jour son traité de l'équilibre et du mouvement des fluides, ses réflexions sur la cause des vents, ses recherches sur la précession des équinoxes, ses autres recherches sur le système du monde, et son traité de dynamique.

Le chevalier de Folard donne ses commentaires sur Polybe, et d'autres ouvrages sur ce grand art de la guerre que connaissait si bien son ami le maréchal de Saxe.

Le physicien Leuwenhoek acquiert une grande réputation par ses expériences, ses travaux, ses observations microscopiques, ses découvertes, ses lettres, et l'ouvrage intitulé *Secrets de la nature dévoilés.*

Le comte Louis-Ferdinand de Marsigli, de la ville de Bologne, va à Constantinople, donne un traité sur le

Bosphore de Thrace, et, après avoir servi avec une grande distinction dans les troupes de l'empereur Léopold contre les Turcs, avoir été blessé, fait prisonnier par les musulmans, éprouvé une captivité très-dure, recouvré sa liberté, travaillé avec autant d'habileté que de succès à déterminer les limites des états de Léopold, de la république de Venise et de l'empire ottoman, et fait d'importantes observations sur la nature des pays qu'il parcourt, leurs fossiles, le cours et la vitesse de leurs rivières, s'établit à Marseille pour y étudier les phénomènes de la Méditerranée, et donne son célèbre *Essai physique de l'histoire de la mer.*

Hartsoeker, associé étranger de l'Académie des sciences de Paris, a laissé un cours de physique, plusieurs autres ouvrages, un microscope qui dévoile des objets échappés par leur petitesse aux regards de l'observateur, et un télescope qui découvre à l'astronomie les profondeurs des espaces célestes; et Étienne Halles, de la Société royale de Londres, si connu par son ventilateur, sa statique des végétaux, celle des animaux, et l'art de rendre l'eau de la mer potable, a mérité l'honneur de voir sa belle statique des végétaux traduite par Buon.

Tschirnaus découvre les caustiques qui portent son nom, établit dans la Lucase, sa patrie, des verreries, où il fond une grande lentille de verre ou un miroir ardent qu'il présente à Paris à M. le duc d'Orléans, premier prince du sang de France, et donne une grande perfection aux porcelaines de la Saxe.

Les phénomènes de l'électricité son étudiés et présentés avec habileté par Beccaria, professeur de physique expérimentale à Turin.

Guillaume Dampierre, cet audacieux navigateur, et l'Anglais Woodes Rogers avaient fait le tour du monde. Bering avait donné son nom au fameux détroit qui sépare vers le pôle septentrional l'Europe de l'Asie. Plu-

sieurs autres marins habiles et courageux avaient parcouru dans les deux hémisphères les mers les plus éloignées, et une portion de cet immense Océan méridional où les habitants d'un si grand nombre d'îles inconnues pendant tant de siècles devaient bientôt voir, avec un si grand étonnement, flotter près de leurs rivages les pavillons de deux hommes immortalisés par leurs voyages, leurs travaux, leurs dangers et leurs découvertes, l'Anglais Cook et le Français Bougainville.

Le jardin des Plantes de Paris brille d'une nouvelle gloire, dont l'éclat se répand dans les quatre parties du globe. Tournefort, après avoir étudié la botanique et dans les écoles de Montpellier et dans les montagnes de la Savoie, du Dauphiné et de la Catalogne, après avoir interrogé la nature végétale sur les sommets des Alpes et des Pyrénées, dans leurs profondes vallées et le long de leurs torrents impétueux, et après avoir professé avec distinction dans ce jardin déjà si célèbre, entreprend de grands voyages, parcourt l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, la Hollande, la Grèce, visite la patrie de ce Théophraste qu'il veut imiter, passe en Asie, éprouve une peine des plus vives en se voyant arrêté dans ses projets par la peste qui règne avec force en Égypte, suspend la résolution qu'il a prise d'examiner les plantes de l'Afrique, revient en France, y met en ordre les matériaux si nombreux qu'il a recueillis, et devient un des législateurs de la science de la nature par ses fameuses institutions de botanique.

Son disciple Sébastien Vaillant honore, par ses lumières et par son zèle, son maître et le jardin royal des Plantes, auquel il est attaché, compose plusieurs ouvrages sur les travaux de Tournefort, sur la structure des fleurs, qui jouent un si grand rôle dans la méthode du grand botaniste dont il a adopté les principes, et sur les plantes des environs de Paris. Ses successeurs dans le

jardin royal réunissent ses herbiers à ceux de Tournefort, et conservent avec respect, dans ce grand et bel établissement, ces curieuses et importantes archives de la science.

Bernard de Jussieu, démonstrateur de botanique dans ce jardin, y perpétue la gloire de Tournefort. Le nom qu'il porte est fait pour la renommée : un de ses frères, Antoine de Jussieu, enrichit de ses mémoires les actes de l'Académie des sciences dont il est membre ainsi que Bernard; son autre frère, Joseph de Jussieu, membre de la même Académie, est envoyé dans le Pérou comme botaniste, avec La Condamine, Bouguer et Godin, affronte les plus grands dangers, s'enfonce au milieu des déserts de l'Amérique méridionale, y découvre des végétaux précieux, les observe, en recueille des feuilles, des fleurs, des fruits et des graines qu'il envoie à ses frères; et comme si la célébrité devait être héréditaire dans cette famille de naturalistes comme dans celle des géomètres Bernouilli, c'est à un autre Jussieu, neveu de Bernard, qu'on devra *les Familles des Plantes*, cet ouvrage destiné à donner à la botanique un si grand perfectionnement.

Un des plus beaux hommages que pût recevoir ce Bernard, aussi respectable par ses vertus qu'illustre par ses lumières, est la haute estime que ne cesse de lui témoigner le grand naturaliste que vénère l'Europe savante, qui réunit un si grand nombre d'élèves remplis de l'admiration la plus touchante dans la Suède, sa patrie, et qui, du haut de sa chaire d'Upsal, découvre, révèle et proclame tant de rapports des êtres bruts ou organisés, tant de lois de la nature au culte de laquelle il a consacré sa vie. Embrassant dans ses vastes conceptions les trois règnes de cette nature immense et si féconde, Charles Linnée publie les résultats de ses examens, et donne le *système* ou l'ordre dans lequel son génie s'est représenté avec tant de

hardiesse tous les êtres déjà reconnus par la science, et les montre avec des traits si précis et des images si vives. Combien d'éditions de ce *système* se succèdent avec rapidité! et combien de nouvelles lumières en jaillissent à chaque édition nouvelle! Les naturalistes doivent à Linnée un grand nombre d'autres ouvrages, et particulièrement sa Philosophie et sa Bibliothéque botanique, les classes des végétaux, les genres des plantes, les descriptions de plus de sept mille espèces de végétaux, des voyages, des flores, de savants catalogues de musées, d'habiles expositions des richesses de jardins botaniques; son nom sera à jamais inséparable d'une des époques les plus étonnantes de l'histoire de la nature.

Dans le même temps, Buffon peignait cette nature si belle dans des tableaux immortels; déjà paraissaient les premiers volumes de cette histoire naturelle où l'on admire la grandeur des conceptions, l'élévation des pensées, la richesse des détails, l'exactitude des descriptions, la vivacité des images, la noblesse, la gravité et la magnificence du style. Placé à la tête de l'administration du Jardin du Roi, il va en doubler l'étendue, en multiplier les richesses, en embellir toutes les parties, en favoriser avec constance les cours, déjà rendus si fameux par l'habileté des professeurs. Son ami Daubenton, né à Montbard comme lui, associe ses travaux si célèbres à ceux de ce génie si étendu et si élevé; et pendant que Buffon peint les animaux quadrupèdes avec tant d'éclat et de vérité, Daubenton grave avec une précision et une exactitude admirables les traits de leur organisation, et, par des dessins si dignes de compléter les tableaux de son ami, pose les fondements de la véritable *anatomie comparée*, cette source nouvelle d'un si grand nombre d'importantes découvertes.

Kunckel perfectionne l'art de la verrerie, et découvre le phosphore, qui porte son nom.

Nicolas Lémery, de l'Académie des sciences de Paris, donne des cours de chimie que des savants célèbres suivent avec assiduité. Il publie plusieurs ouvrages relatifs à la science qu'il professe, et, dans ses ouvrages comme dans ses cours, les phénomènes chimiques sont exposés avec d'autant plus de clarté qu'il renonce à l'emploi des mots barbares et inintelligibles.

Stahl, professeur dans l'université de Hall en Saxe, et ensuite médecin du roi de Prusse, consacre un grand nombre d'écrits au perfectionnement de cette chimie qui cessait d'être un système d'empirisme, de préjugés et d'erreurs, pour devenir une des sciences les plus belles, les plus importantes et les plus utiles aux arts.

Guillaume-François Rouelle, de l'Académie des sciences de Paris et démonstrateur de chimie au Jardin royal des Plantes, contribue puissamment, par ses leçons, ses expériences, ses mémoires et ses élèves, aux progrès de la science chimique.

Un autre membre de l'Académie des sciences, Pierre Joseph Macquer, répand le goût des travaux chimiques et les lumières nécessaires pour s'en occuper avec fruit par son dictionnaire, qu'on lit avec avidité, non seulement en France, mais dans toutes les contrées de l'Europe. Buffon l'avait nommé professeur de chimie au Jardin des Plantes ou Jardin du Roi. Ce savant avait professé la médecine; Stahl l'avait aussi professée; et, pendant que Frédéric Hoffmann, dirigeant les études de ses élèves vers les ouvrages d'Hippocrate, posait les premières bases de la philosophie médicale-dynamique, il avait eu la gloire d'imprimer aux esprits le besoin d'employer les lumières de la physiologie dans la recherche de la nature des maladies et de leurs remèdes.

Un grand homme s'élève à Leyde, et y saisit le sceptre de l'enseignement médical : il se nomme Boer-

haave ; il publie ses *Institutions* et ses *Aphorismes* ; il y présente dans un ordre admirable toutes les connaissances médicales des anciens et des modernes, trace le plan des études du jeune médecin, classe les maladies, expose les causes dont il croit qu'elles dépendent, indique les remèdes qu'il veut qu'on leur oppose, proclame la doctrine d'Hippocrate, entoure d'hommages les autels de ce père de la médecine, donne à l'enseignement médical un éclat qu'il n'avait jamais présenté, embrase ceux qui l'écoutent du feu de son génie, et compte le grand Haller parmi ses principaux élèves.

Haller découvre la loi de l'irritabilité, produit par cette découverte de grands changements dans les théories médicales, ainsi que dans la pratique de la médecine, et publie un grand nombre d'ouvrages importants.

On doit aussi plusieurs écrits très-remarquables à Gérard van Swieten, élève comme Haller de Boerhaave, et premier médecin de Marie-Thérèse.

Sauvages, habile professeur de Montpellier, et le savant Bordeu soutiennent et honorent l'école de Stahl.

Gabius a le grand et dangereux honneur de succéder dans la chaire de Leyde à l'illustre Boerhaave ; et Winslow, par ses travaux, ses découvertes et les leçons qu'il donne dans l'amphithéâtre du Jardin du Roi, hâte les progrès de l'anatomie humaine, et influe par ses succès sur le perfectionnement de l'art de guérir.

Pendant que les médecins combattent les maladies du corps, de respectables moralistes s'occupent des moyens de prévenir ou de calmer les maux de l'âme. Samuel Clarke compose en Angleterre un grand nombre de discours et d'autres ouvrages sur la morale et ses fondements religieux et philosophiques.

Le fameux Jean Locke, des environs de Bristol, fait paraître son célèbre *Essai sur l'entendement humain*, ses Lettres sur la Tolérance civile, ses écrits sur la mon-

naie et sur le commerce, ses Pensées sur l'éducation des enfants, son *Christianisme raisonnable*, ses paraphrases sur quelques épîtres de saint Paul, ses œuvres diverses, et son *Traité du gouvernement civil.*

L'abbé de Condillac n'avait pas encore mis au jour son Traité des sensations, son Traité des animaux, son Cours d'études, sa Logique, ses Considérations sur le commerce et le gouvernement; mais il avait enrichi la métaphysique de son *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, de son *Traité des systèmes*, de ses *Recherches sur l'origine des idées que nous avons de la beauté.*

Le frère de ce grand métaphysicien, l'abbé de Mably, publiait ou préparait un grand nombre d'ouvrages sur les rapports de la morale avec la politique, le droit public de l'Europe, les principes des lois, les Grecs, les Romains et les Français.

Guillaume Penn, recommandable par ses grands talents, ses vertus et la douceur de son caractère, adopte les idées religieuses des quakers, dirige ses nouveaux frères, les défend non seulement en Angleterre, mais sur le continent, consacre plusieurs écrits à l'exposition de leurs intérêts, reçoit en paiement des grandes sommes que son père avait prêtées à la couronne de la Grande-Bretagne, la souveraineté et la propriété d'une grande province de l'Amérique du nord située au sud du Maryland et couverte de forêts, y envoie plusieurs colonies de quakers, y fonde la ville de *Philadelphie*, donne des lois remarquables à cette contrée, qui reçoit le nom de *Pensylvanie*, et mérite d'être placé par la postérité au rang de ces législateurs de l'ancienne Grèce, de ces fondateurs de peuples, de ces instituteurs paternels si vénérés et si chéris.

Burlamaqui, conseiller d'état de Genève, avait donné ses principes de droit naturel et politique.

Les fameuses ordonnances judiciaires qui avaient fait

tant d'honneur au règne de Louis XIV vers 1667 et 1670, et dont les procès-verbaux avaient été cités comme des monuments du mérite éminent du premier président du parlement de Paris, l'illustre Guillaume de Lamoignon, étaient l'objet des méditations et des travaux de plusieurs savants et avocats, et avaient attiré l'attention des personnes les plus distinguées par leurs lumières vers la haute législation.

Un homme d'un grand génie entre dans la carrière, et son immortel ouvrage va créer une science nouvelle; Montesquieu avait publié les *Lettres persanes*, ce tableau si ingénieux et si plein de charmes des habitudes, des ridicules, des vices et des préjugés de cette époque; il avait parcouru en profond observateur les principales contrées de l'Europe, étudié leurs mœurs, leurs coutumes, leurs lois, leurs constitutions, visité leurs hommes célèbres, et conversé avec les philosophes les plus dignes d'estime; son ouvrage sur la grandeur et la décadence des Romains avait étonné l'Europe et inspiré une vive admiration pour le grand peintre qui avait représenté avec une force digne de Tacite tant de grands événements, de destinées qui en dépendent, de rapports qui les enchaînent, de causes qui les maîtrisent. Bientôt son *Esprit des lois* va paraître, et répandre des flots de lumière sur les droits imprescriptibles des peuples, les sources de leur bonheur, la nature des divers gouvernements, les constitutions qui les organisent, les lois qui leur sont propres, les ressorts secrets ou apparents qui leur impriment la vie, les développent, les maintiennent, les fortifient ou les entraînent vers la décadence, et les précipitent dans l'abîme.

Un autre homme de génie, beaucoup moins âgé que Montesquieu, commence à se montrer sur le théâtre du monde; c'est Jean-Jacques Rousseau. Il publie le discours qu'il a composé sur l'influence des sciences et des arts, et que l'Académie de Dijon vient de couronner. Personne

n'a reçu à un plus haut degré que ce grand écrivain le don de parler au cœur, de l'émouvoir, de s'en emparer, de le remplir des sentiments dont il veut le pénétrer; son éloquence n'a pas été surpassée, ses raisonnements sont pleins de vigueur; il s'élève sans effort aux conceptions sublimes; il attache l'intérêt le plus grand à tous les détails de la vie privée, qu'il agrandit par les affections qu'il sait si bien y lier : amant passionné de la nature, il fait passer dans toutes les âmes les émotions qu'il éprouve en s'abandonnant à sa contemplation. Son cœur et son imagination paraissent souvent le maîtriser; ils altèrent la paix de son âme; ils y versent le malheur; ils obscurcissent son esprit, l'accablent de préventions; mais cet esclavage semble ajouter un nouveau charme à l'expression de ce qu'il éprouve : *il commande ce que les autres conseillent*, a dit Buffon, et l'on aime à céder à son empire. L'origine des sociétés, l'éducation de l'homme, ses droits à la liberté et au bonheur, la tolérance religieuse, les saintes lois de l'humanité, les dangers des préjugés et des erreurs, sont les grands objets de ses méditations les plus constantes et d'une sorte de culte auquel il s'est consacré. On a combattu avec facilité plusieurs de ses opinions; on a de la peine à résister à ce que lui inspire un enthousiasme dont la source est dans une sensibilité aussi vive que profonde. Avant peu de temps il donnera au public son *Discours sur l'Inégalité des conditions*, son *Contrat social*, sa *nouvelle Héloïse* et son *Émile*.

Jean Hubner, savant géographe, avait donné à Leipsick et à Hambourg des leçons de géographie, et publié sur cette science un ouvrage estimé. Les Delisle, par leurs lumières, leurs travaux et leurs voyages, perfectionnent la géographie. Danville, de l'Académie des sciences de Paris, de celle des belles-lettres de la même ville, et de la Société des antiquaires de Londres, s'élève au-dessus des géographes modernes et nouveaux. Strabon

acquiert une grande célébrité par sa géographie ancienne, ses ouvrages géographiques sur l'Italie, les côtes de la Grèce et de l'Archipel, l'Inde, le Canada et tant d'autres contrées dont il détermine les principaux points avec une rare sagacité.

Le baron Samuel de Puffendorf enrichit le monde savant de ses éléments de jurisprudence universelle, remplit avec un grand succès la chaire de professeur de droit naturel fondée pour lui à Heidelberg par Charles-Louis, électeur palatin, se distingue à Lunden dans une chaire semblable que lui confère le roi de Suède Charles XI, est appelé à Berlin par l'électeur de Brandebourg, et meurt après avoir composé le *Traité du Droit naturel et des gens*, les *Devoirs de l'homme et du citoyen*, une Introduction à l'histoire des principaux états de l'Europe, l'Histoire de la Suède sous la partie la plus célèbre du règne de Gustave-Adolphe et sous le règne de Christine, celle du roi Charles-Gustave, celle de l'électeur Frédéric-Guillaume, dit le Grand, et plusieurs autres ouvrages.

On doit à Gaspard Sagittarius, professeur dans l'université de Hall, des dissertations sur divers usages des anciens, l'histoire de plusieurs villes célèbres, celle des margraves et électeurs de Brandebourg, et les *Antiquités du royaume de Thuringe*.

Guy-Louis de Seckendorf, chancelier de l'université de Hall, avait mis au jour une célèbre histoire du luthéranisme.

Ludolph, né à Erfurt, l'un des orientalistes les plus savants de son siècle, et qui, dit-on, savait vingt-cinq langues, avait donné une histoire d'Éthiopie, des grammaires et des dictionnaires éthiopiens et abyssins, et les fastes de la célèbre Église d'Alexandrie d'Égypte.

On doit à Struve le fils une histoire de l'Allemagne, et à Jean-George Eccard, un des amis du grand Leibnitz,

des ouvrages aussi importants que nombreux sur l'histoire du moyen âge, les lois des Francs et des ripuaires, l'origine des Germains et celle de l'Autriche.

On voit paraître cette histoire de Naples dont la publication fait persécuter Pierre Giannone par une cour étrangère, et donne au roi de Sardaigne l'avantage si précieux pour un souverain de montrer son amour pour la justice et pour les lettres en donnant un asile à cet auteur malheureux.

Le fameux *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle avait répandu en Europe l'art admirable de démêler le vrai d'avec le faux, de voir toutes les conséquences d'un principe, de les suivre dans tous leurs développements, et avait donné à son auteur la réputation d'un grand philosophe rempli d'érudition, *ayant lu,* dit Saurin, *tout ce qu'on peut lire, et retenu tout ce qu'on peut retenir,* et ouvrant aux hommes d'un grand talent une brillante carrière, pendant que ses adversaires, ses envieux et ses ennemis avaient voulu qu'on le regardât comme un sophiste dangereux, feignant d'ignorer les choses les plus communes, prodiguant son encens aux plus petits esprits, s'aidant de suffrages honteux ou d'opinions indignes, employant son génie à combattre les bonnes mœurs, la modestie et toutes les vertus, rappelant contre la religion les objections des anciens hérétiques, et réunissant, suivant le même Saurin, toutes les erreurs des siècles passés.

Jean-George Grævius avait employé sa rare érudition à composer deux ouvrages très-étendus, le *Recueil des antiquités romaines* et le *Trésor des antiques d'Italie.*

Louis-Antoine Muratori se place au rang des savants les plus célèbres par les nombreux ouvrages que l'on doit à ses lumières ainsi qu'à son zèle infatigable, et parmi lesquels on remarque un recueil de pièces tirées de la

bibliothéque ambroisienne de Milan, un Traité de la poésie italienne, un autre Traité sur la peste, des Anecdotes grecques, un recueil d'anciennes inscriptions, les annales d'Italie, les antiquités italiennes, et le recueil des écrivains de l'histoire d'Italie, dont on compte avec étonnement vingt-huit volumes in-folio.

Rudolphino Venuti, garde du cabinet des antiques du Vatican, fait imprimer plusieurs ouvrages sur les médailles de la collection confiée à ses soins et sur les antiquités de Rome.

Louis-Othon Menke avait publié trente volumes du célèbre journal de Leipsick, dont il était le premier auteur.

Le président Hainault répand le goût de l'étude de l'histoire de France par son Abrégé chronologique qui devait un jour servir de modèle à plusieurs autres abrégés des plus estimables et des plus utiles.

Nicolas Rowe se distingue en Angleterre par sa tragédie de *Tamerlan*, six autres tragédies, sa traduction de Lucain; et Élisabeth Singer, femme du savant Thomas Rowe, ajoute par ses poésies à la célébrité du nom de son mari.

Un des grands écrivains dont les ouvrages devaient le plus influer sur les progrès des lumières, Joseph Addison, occupe avec honneur la place de secrétaire d'état, se montre le défenseur des lois et de la liberté, allie aux occupations les plus importantes les nobles travaux de l'homme de lettres, est auteur de plusieurs comédies, de l'opéra de *Rosamonde*, de la tragédie de *Caton*, et achève d'assurer à sa mémoire les suffrages de la postérité par les articles du *Spectateur*, où son talent montre avec tant de supériorité les droits de la justice, de la raison et de l'humanité.

Le compagnon de la jeunesse d'Addison, et le digne ami de toute sa vie, Richard Steele travaille avec lui au

Spectateur ainsi qu'au *Gardien*, et publie le *Tattler* ou le *Babillard*, une *Bibliothéque des dames*, plusieurs comédies et d'autres ouvrages qui n'ont pas peu contribué à sa grande réputation.

Jonathan Swift, de Dublin, mérite le titre de *Rabelais de l'Angleterre* par ses satires, ses lettres, son roman de *Gulliver*, son *conte du Tonneau*, et d'autres ouvrages dans lesquels il charme ses compatriotes par la vivacité de son esprit, l'originalité de ses pensées, la variété de ses conceptions, la chaleur de son style, la force de ses critiques apparentes ou voilées. Devenu riche par sa vie frugale et les revenus considérables des bénéfices ecclésiastiques qu'il avait réunis, il établit une banque destinée à secourir de la manière la plus généreuse les pauvres qui cherchaient à combattre par le travail la misère sous laquelle ils gémissaient, et fonde un hôpital consacré au soulagement de la folie.

Les célèbres poésies de Matthieu Prior, du docteur Gord et de Jean Philipps avaient paru dans la Grande-Bretagne; et les Anglais jouissaient des tragédies, des opéras, des fables de Jean Gay, et des comédies si spirituelles, ainsi que des opéras de Guillaume Congrève.

L'illustre Pope termine sa carrière après s'être élevé par d'immortels ouvrages à une éclatante gloire littéraire. A peine âgé de seize ans, il avait composé une ode sur la solitude, *Poliphème et Acis*, et des pastorales que ses compatriotes comparent à celles de Théocrite et de Virgile. Il traduit plus tard en vers anglais l'Iliade et l'Odyssée, et consacre à l'épopée un monument sur lequel les amis de la poésie devaient inscrire son nom à côté du nom sacré du chantre divin d'Achille et d'Ulysse : il laisse à la postérité ses *Essais sur l'Homme et sur la Critique*, des odes, des fables, des épîtres, son poëme sur *une boucle de cheveux enlevée*, et cette *Dunciade* où brille son talent, et dans laquelle il a voulu punir des critiques diri-

gées contre lui, mais que sa grande renommée le dispensait si complétement de composer.

Ces palmes de la poésie et de la philosophie qui ombragent la tombe du traducteur d'Homère vont resplendir sur un trône, au milieu des symboles de la puissance souveraine et des trophées de la victoire. Le grand Frédéric avait publié, peu de temps après avoir hérité du sceptre de la Prusse, l'examen de l'ouvrage de Machiavel intitulé *le Prince*; on imprimera son *Code Frédéric*, un recueil de poésies françaises, une histoire du Brandebourg, où il juge de si haut les princes qui l'ont précédé, l'histoire de la guerre de sept ans, des considérations sur l'état des cours de l'Europe, les mémoires de la guerre de 1778, de nouvelles poésies, et cette nombreuse correspondance dans laquelle le génie de la raison et du bonheur des peuples proclame tant de vérités, détruit ou combat tant d'erreurs, et donne pour les progrès de la civilisation des leçons d'autant plus efficaces que c'est une voix royale qui les fait entendre.

Aux célèbres poètes dramatiques d'Espagne ou de Portugal Fernand Perez de Oliva, Fernando de Rojas, Antonio Silva, Jean de La Cueva, Meja de la Cerda, le Portugais Rodrigue, François Lobo, Lopez de Rueda, Lopez de Vega et Cervantes, avaient succédé Antoine de Solis, auteur de plusieurs comédies, de poésies diverses et d'une histoire de la conquête du Mexique, Moratin, dont les Espagnols ont vanté avec un noble orgueil les ouvrages dramatiques; et Calderon de La Barca, que l'on a regardé comme celui qui occupait le premier rang, après Lopez de Vega, parmi les poètes comiques de la péninsule.

La poésie française, ornée de grâces naïves, inspirée par des sentiments tendres, et animée par l'enthousiasme de l'amour ou par celui de la valeur, s'était avancée lentement pendant six siècles vers le temple du génie et du

goût ; conduite successivement par Guillaume VII, dit le Jeune, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine ; Huistace, auteur d'un roman en vers; Gasse, qui avait publié en vers de douze syllabes les Annales des ducs de Normandie; Alexandre de Paris, le chantre d'Alexandre-le-Grand, et dont le nom a été donné aux vers *alexandrins*; François Corbuel, connu sous le nom de Villon, et loué par l'auteur de l'Art poétique; le célèbre Clément Marot; Saint-Gelais, surnommé dans le temps *l'Ovide français*; Jodelle, auteur des tragédies de *Cléopâtre* et de *Didon*; Ronsard, dont du Perron prononça l'oraison funèbre; Régnier le satirique ; Malherbe, appelé *le père de la poésie française*, et son élève Racan, qui, suivant le sévère Boileau, chantait si bien les *bergers et les bois*; Rotrou, Corneille, Racine, Molière, Despréaux, lui avaient donné toute la beauté de l'antique et divine poésie. La prose française avait reçu de Pascal, de Bossuet et de Fénelon, le charme, la force, la noblesse, la majesté, la mélodie de la prose grecque ou romaine la plus admirée. Combien ces beaux génies avaient eu d'illustres successeurs !

Parmi ces héritiers des pères de la poésie et de la littérature française paraît le philosophe Fontenelle, neveu du grand Corneille, sa vie égale un siècle, et prouve les heureux effets d'une sagesse constante et du calme de l'âme, comme ses ouvrages montrent tout ce que peut l'esprit. Il laisse à la postérité les Dialogues des morts, l'Histoire des oracles, des Entretiens sur la Pluralité des Mondes, et l'Histoire de l'Académie des sciences, dont il était secrétaire perpétuel. On trouve dans ce dernier et admirable ouvrage, formé des extraits des mémoires lus dans les séances de l'Académie, ainsi que des éloges des académiciens qui avaient cessé de vivre, non seulement l'ordre, la précision, la clarté et l'élégance les plus propres à révéler au vulgaire le moins instruit toutes les merveilles de la science, à les lui faire comprendre, à lui en in-

spirer l'amour, mais encore des portraits tracés avec un art inimitable, une fidélité des plus rares, et où néanmoins les défauts même sont présentés de manière à faire naître l'intérêt, l'affection et le respect; et combien de vues nouvelles, de pensées profondes, de réflexions ingénieuses, présentées dans cette histoire avec des précautions qui les protègent sans les voiler, ont, pendant trente ans, combattu avec un grand avantage les erreurs et les préjugés les plus dangereux!

Il avait travaillé à deux tragédies et à des romans avec mademoiselle Bernard, née comme lui à Rouen, et dont les poésies ont eu beaucoup de succès.

Claudine-Alexandrine de Tencin, sœur du cardinal du même nom, est auteur du *Siége de Calais*, des *Mémoires de Comminges* et d'autres romans; et l'on doit à madame de Graffigny les *Lettres d'une Péruvienne*, ainsi que plusieurs autres ouvrages.

Jacques Saurin, ministre de la religion protestante, met au jour un grand nombre de sermons où l'éloquence est inspirée par le génie.

Le cardinal de Polignac compose en beaux vers latins son *Anti-Lucrèce*, dans lequel il oppose la doctrine de Descartes à celle d'Épicure.

Santeuil avait chanté le Très-Haut, les mystères de la religion et les saints qu'elle vénère, dans des hymnes latines animées par le feu des prophètes et des poètes sacrés.

Crébillon, saisissant avec force le sceptre de la terreur, la fait régner sur la scène tragique.

La tragédie d'*Inès de Castro*, de La Motte, fait répandre autant de larmes que l'*Atrée et Thyeste* de Crébillon a inspiré d'effroi. La Motte joint à un triomphe aussi beau les succès qu'il doit à ses églogues et à un grand nombre d'opéras.

On applaudit *le Philosophe marié*, *le Glorieux*,

l'Homme singulier, et d'autres comédies de Néricault-Destouches, successeur de Regnard.

Nivelle de La Chaussée peint, dans ses pièces de théâtre, les sentiments les plus capables d'attendrir, est blâmé par ceux qui veulent réserver à la tragédie le droit de faire couler les larmes, mais fait naître, pour les infortunes dont l'humanité ne gémit que trop souvent, l'intérêt le plus propre à inspirer l'envie de les soulager.

La tragédie de *Gustave* et la comédie intitulée *la Métromanie* immortalisent Alexis Piron.

Jean-Baptiste Rousseau semble avoir hérité de la lyre de Pindare, et ses chants paraissent ceux d'un inspiré dans ses odes sacrées, dans les autres odes qu'il fait entendre à l'Europe ravie, et dans ses *cantates* dont il crée les formes si imposantes et si variées.

Gresset donne au public la comédie du *Méchant*, et le charmant petit poème de *Vert-Vert*, où le naturel le plus aimable voile avec tant de grâces tout l'art que l'auteur a voulu employer.

Duclos, secrétaire perpétuel de l'Académie française, se place au rang des hommes dont les ouvrages ont été si utiles aux progrès de la raison publique, par ses *Considérations sur les mœurs*, et son *Histoire de Louis XI*.

Le sage et vertueux Rollin, digne recteur de l'université de Paris, consacre aux progrès de l'instruction publique son *Traité des études*, et ses histoires des Égyptiens, des Carthaginois, des Assyriens et des Romains.

D'Alembert, qui devait être son successeur, réunit des couronnes littéraires à celles qu'il a méritées comme un des plus grands géomètres; il publie les éloges de plusieurs académiciens, et des *Mélanges de littérature et d'histoire*.

Son ami Diderot, dont les traductions, les mémoires mathématiques, les lettres sur les sourds-muets, les pen-

sées sur l'*Interprétation de la nature*, le *Sixième Sens*, l'ouvrage sur l'éducation publique, la lettre sur les aveugles, les comédies du *Père de famille* et du *Fils naturel*, et plusieurs autres ouvrages auraient suffi pour rendre fameux son nom et sa philosophie, conçoit avec d'Alembert un vaste projet littéraire : Éphraïm Chambers avait publié en Angleterre une Encyclopédie en deux volumes in-folio. Diderot et d'Alembert prennent la résolution de publier une encyclopédie française; ils commencent d'élever cet immense monument sur le pérystile duquel d'Alembert grave une préface universellement admirée : plusieurs savants littérateurs dignes de partager leurs travaux concourent à former ce dépôt des connaissances humaines. Parmi tant d'articles importants, relatifs aux sciences et aux arts, ce Dictionnaire encyclopédique présente d'autres articles consacrés à la métaphysique, à la morale, à la politique; et le nombre des lecteurs de ce grand ouvrage devient chaque jour d'autant plus considérable que chacun peut y trouver, avec plus de facilité, les renseignements qu'il désire et la réponse à ses questions.

Le dix-huitième siècle voit paraître avec éclat un des hommes les plus étonnants de tous ceux qui, depuis Homère, ont mérité les hommages de la postérité. Voltaire, dont la fécondité du génie semble ne pas connaître de bornes, donne à l'Europe *la Henriade*, *OEdipe*, *Marianne*, des *Lettres philosophiques*, *Zaïre*, *Alzire*, *l'Enfant prodigue*, *Mérope*, *Mahomet*, dont le grand Benoît XIV accepte la dédicace, *la Mort de César*, le *Siècle de Louis XIV*, l'*Essai sur l'histoire universelle*, *Brutus*, *Tancrède*, l'*Histoire de Charles XII*, et des pièces fugitives inimitables. Il fait plus que composer d'admirables ouvrages; il défend avec courage des innocents persécutés, ou justifie leur mémoire; il attaque avec d'autant plus de force ce qu'il regarde

comme des erreurs, des préjugés ou des crimes, que ses raisonnements sont souvent environnés des plus belles images et des plus hautes conceptions que puisse inspirer le génie poétique. L'ancienne Grèce l'aurait placé non seulement à côté de Sophocle et d'Euripide, mais parmi ses philosophes les plus célèbres.

Des peintres habiles et renommés avaient succédé aux grands peintres des siècles précédents.

Les Parrocel peignent avec feu les batailles.

Michel Corneille avait orné de ses tableaux les maisons royales, l'église des Invalides et la galerie de Chantilli.

Charles de La Fosse orne des siens et la belle habitation de lord Montaigu en Angleterre, et la chapelle de Versailles, et le dôme des Invalides, et le chœur de Notre-Dame de Paris.

C'est dans ce même chœur que l'on admire le *Magnificat*, tableau peint de la main gauche par Jouvenet, dont la main droite avait été paralysée, et à qui on avait dû avant cet accident quatre tableaux célèbres de Saint-Martin-des-Champs, et la *Descente du Saint-Esprit*, représentée au-dessus de la tribune royale de la chapelle de Versailles.

Bon Boullogne et Louis Boullogne, ces deux frères si recommandables par leur amitié touchante, placent des tableaux qu'on admire dans plusieurs églises de Paris, dans l'hôtel-de-ville de cette capitale, dans les salles de l'Académie de peinture et dans celles de Meudon, de Marly, de la ménagerie de Versailles et de Fontainebleau.

Antoine, fils de Noël Coypel, ajoute à la célébrité du nom qu'il porte, par ses premiers essais, donne des leçons de son art au duc de Chartres, lui apprend à manier le pinceau de manière à montrer qu'il aurait pu devenir un grand peintre s'il n'avait pas dû tenir les

rênes de l'état, en reçoit les témoignages les plus honorables d'affection et d'estime, inspire un noble enthousiasme au poète Santeuil par son *Sacrifice de Jephté* et *la Mère de Jésus au pied de la croix;* représente dans le plafond de la chapelle de Versailles une *gloire* qui ajoute à sa grande réputation, peint la galerie du Palais-Royal, la rend rivale de celle dont Rubens a décoré le Luxembourg, ne craint pas de lutter avec Virgile en retraçant l'histoire d'Énée dans cette galerie du duc de Chartres devenu duc d'Orléans, et succède à Lebrun et à Mignard dans la place du premier peintre du roi.

François de Troy se distingue par ses portraits, et son fils par l'histoire d'Esther représentée dans quatre grands tableaux destinés à servir de modèles pour les tapisseries des Gobelins.

On s'empresse de voir dans le chœur de Notre-Dame, dans plusieurs autres églises, à Trianon et à Meudon les tableaux de Hallé.

Carle Vanloo, fils, petit-fils, arrière-petit fils, frère et oncle de peintres habiles, mérite le titre de premier peintre du roi de France, que Louis XV devait lui décerner par l'Apothéose de saint Isidore que l'on voit dans une église de Rome, onze sujets de la Jérusalem délivrée, dont il décore à Turin le cabinet du roi de Sardaigne, la variété de son talent aussi propre à faire vivre l'histoire sur la toile qu'à peindre le portrait et à imiter la nature dans un paysage, et les ouvrages qui ont rempli pendant long-temps des salons, des maisons royales et des églises de Paris.

Carle Vanloo devait être remplacé par François Boucher, qu'on a surnommé l'Albane de la France, et qui aurait paru né pour justifier ce titre si, entraîné par son imagination, séduit par la flatterie, et trompé par des succès dus à des modes ridicules, il n'avait oublié

la nature, détruit la grâce en exagérant la beauté, et établi, par de trop heureux exemples, une sorte d'école qui allait perdre pour long-temps les arts du dessin, lorsqu'un grand maître les a ramenés à la belle nature, aux inspirations du génie et à ce goût épuré qui a immortalisé les fameux artistes de la Grèce poétique.

Quelle différence entre Boucher, égaré dans une fausse route, et son maître Le Moine, qui peint sur le plafond du plus grand salon du château de Versailles l'Apothéose d'Hercule, dont on vante la variété des détails, le mouvement des figures, la vivacité du coloris, la distribution de la lumière et l'enthousiasme de la composition!

Restout, élève de Jouvenet, et Desportes peignent, l'un de grands tableaux, et l'autre des chasses.

On doit à Rigaud des portraits de grands hommes et de grands princes; Largillière, son rival et son ami, mérite par d'autres portraits de partager avec lui le titre de *van Dyck de la France*; et Nattier, dont le pinceau produit aussi un grand nombre de portraits, est appelé par le poète Gresset *l'élève des grâces et le peintre de la beauté.*

Arlaud avait perfectionné la miniature; et dans un voyage en Angleterre il avait obtenu l'amitié du grand Newton.

Godefroy Kneller peint des portraits dans la patrie de cet immortel géomètre; Dryden et Pope célèbrent son talent.

L'Anglais Jacques Thornill, peintre d'histoire, embellit par de grandes et riches compositions le palais d'Hamptoncourt, la maison royale de Kinsington et l'hôpital de la marine de Greenwich.

Un autre peintre anglais, Guillaume Hogarth, inspire de l'enthousiasme à ses compatriotes par les sujets de ses tableaux, les sentiments moraux qui les ont fait

choisir, le feu poétique qui les anime, et l'illusion qu'ils produisent.

Deyster se distingue à Bruges par le clair-obscur de ses tableaux et la vérité de ses figures, comparées souvent aux portraits de van Dyck.

Ferdinand van Kessel d'Anvers devient célèbre par ses paysages, ses plantes, ses fleurs, ses fruits, ses animaux.

On vante les grandes compositions de Gérard Lairesse, né à Liége, et mort à Amsterdam.

Vander Werff reçoit de l'électeur palatin de grands témoignages d'estime et de satisfaction pour les tableaux dont il enrichit la galerie de Dusseldorf, et dont le *fini* frappe les spectateurs.

Robert Oudenaerde, né à Gand, embellit les grands édifices et les églises de sa patrie de ses nombreux ouvrages.

Philippe Wouwermans, rival modeste de Bamboche, compose à Harlem un nombre extraordinaire de tableaux, dont on loue le dessin ainsi que la couleur, et qui représentent avec la plus grande vérité des paysages, des chasses, des concours de cavaliers, des attaques de cavalerie.

Vanden Weld, dit *le jeune*, et né à Amsterdam, va en Angleterre et y peint avec un grand succès pour les maisons royales les combats les plus glorieux des flottes britanniques; on le regardait comme un des plus grands peintres de marine. Plusieurs années devaient encore s'écouler avant que l'on vît paraître les fameuses marines de Joseph Vernet.

Le Hollandais van Huysum étonne par la vérité et la beauté de ses fleurs et de ses fruits; et le Suisse Joseph Werner charme l'Italie, la France et l'Allemagne par des miniatures, dont les unes sont des portraits, et dont les autres représentent avec un art extraordinaire des sujets de grands tableaux d'histoire.

Le Napolitain Lucas Jordane, appelé en Espagne par Charles II, avait peint le jugement dernier dans les voûtes de l'Escurial, le grand escalier de ce palais, la voûte de la Chapelle de Madrid, la chapelle de Notre-Dame de Atocha, la sacristie de la métropole de Tolède et le grand salon de Buenretiro.

Charles Cignani, élève de l'Albane et chef de l'Académie de Bologne, peint le Paradis dans la coupole d'une église de Forli, et compose des tableaux recherchés à Paris, à Rome et à Bologne.

Ceux de Carle Maratte attirent l'attention par l'expression des figures, la noblesse et le charme des têtes, la fraîcheur du coloris et la beauté des conceptions.

Subleiras, né à Usez en France, fait remarquer les siens parmi ceux de plusieurs palais de Rome : il en peint un pour l'église de Saint-Pierre; et le succès de cette production est si grand que le pape en ordonne l'exécution en mosaïque.

Solimène, qui avait reçu le jour dans les environs de Naples, commence d'acquérir la haute réputation à laquelle il devait parvenir en peignant la voûte d'une chapelle dans l'église des Jésuites; ses peintures sont vivement désirées par plusieurs papes, l'empereur d'Allemagne, le roi de Portugal, le roi de Sardaigne, l'électeur de Mayence, le prince Eugène, la république de Gênes et celle de Venise.

Des églises de Cordoue, de Grenade et de Malaga avaient été ornées de tableaux de l'Espagnol Nino de Guévara.

Et quelle admiration devaient inspirer les peintures poétiques exécutées en Espagne par le célèbre Mengs, dont la Bohême était la patrie, dont le grand talent s'était développé au milieu des chefs-d'œuvre de l'Italie, et qui, avant d'être appelé à Madrid par le roi Charles III, avait été nommé par Benoît XIV l'un des directeurs de l'Aca-

démie de peinture établie au Capitole! Il était destiné à servir le bel art qui avait fait sa gloire, non seulement par de nombreuses peintures, mais encore par un ouvrage dans lequel il devait exposer, en grand maître, les règles d'après lesquelles son génie avait conduit ses pinceaux.

De quelle utilité n'avait pas été aussi, pour tous ceux qui cultivaient les arts du dessin, le comte de Caylus, l'auteur de l'histoire de plusieurs peintres ou sculpteurs, d'un recueil de sujets de tableaux, de découvertes sur la peinture *encaustique* des anciens, celle dans laquelle la cire, remplaçant l'huile, donne une si grande durée aux couleurs, et des *antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises*, composées avec d'autant plus de succès qu'il avait voyagé avec un zèle très-éclairé en Italie, en Grèce, dans l'Asie Mineure et particulièrement dans la Troade et aux environs d'Éphèse!

Plusieurs des peintres dont nous venons de rappeler les talents ont gravé leurs ouvrages ou d'autres tableaux, portraits ou dessins; ajoutons à leurs noms ceux de graveurs célèbres de cette époque, tels que Girard Audran, ses frères Claude II et Germain, et ses quatre neveux Claude III, Benoît, Jean et Louis, Pierre van Schappers né à Anvers, son compatriote le chevalier Édelinck, Duchange de Paris, Le Clerc qui a gravé plus de trois mille planches, François de Poilly, Bernard Picart, Charles Simoneau, Nicolas Dorigny auquel on doit la gravure des cartons de Raphaël conservés à Hampton-court, les deux Drevet, Henri-Simon Thomassin, Nicolas-Gabriel Dupuis, qui donne au burin une touche nouvelle, et reproduit Énée sauvant son père Anchise du milieu des ruines de Troye embrasée; Cochin, Nicolas Baléchou, Jean Daullé dont on a surtout estimé les portraits, Laurent Cars qui a gravé tant de sujets d'après Le Moine, et qui a eu l'honneur d'être comparé à Girard Audran; le Hollandais Corneille Wischer, Schmidt de

Berlin, si protégé par le grand Frédéric, et l'Anglais Jean Smith qui, des plus habiles dans le genre auquel on a donné le nom de *manière noire*, a transmis à la postérité les traits de Newton, de Pope, de Loke, et de Pierre Ier, empereur de Russie.

Le sculpteur Tuby, né à Rome, se distingue par les figures et les bas-reliefs dont il orne les jardins de Versailles, le tombeau de la mère de Le Brun, celui de Colbert, celui du grand Turenne, et lutte pour ainsi dire avec l'un des plus grands sculpteurs de l'antiquité en copiant le fameux groupe de Laocoon.

Des statues ou des groupes dus à Regnaudin, à Théodon, à Le Gros, à Corneille van Clève, à Bousseau, à Adam, à Jean-Louis Le Moine ou à Pierre Le Pautre, avaient été placés dans les jardins de Versailles, dans celui des Tuileries ou dans les églises de la capitale.

Le ciseau de Pierre Le Lorrain avait créé un Bacchus pour ces même jardins de Versailles, un Faune pour ceux de Marly, et d'autres statues pour l'hôtel de Soubise, le palais épiscopal de Strasbourg, et le château de Saverne.

On veut devoir à Jean-Louis Le Moine la statue équestre de Louis XV, qui, placée sur le port si fréquenté de la ville de Bordeaux, doit y recevoir les saluts de tant de vaisseaux d'un commerce qui embrasse les deux mondes. Deux autres monuments que l'on voit à Paris, le tombeau de Mignard et celui du cardinal de Fleury, concourent à la réputation de Le Moine.

On admirait parmi les ouvrages de Nicolas Coustou, neveu de Coisevox, la belle copie de la statue antique de l'empereur Commode représenté en Hercule, Apollon poursuivant Daphné, dans les jardins de Marly, le groupe de la Loire et de la Marne, le Berger, deux Nymphes, et le Jules-César du jardin des Tuileries, la Descente de Croix du chœur de Notre-Dame, et parmi

les productions de son frère Guillaume, un Hercule sur le bûcher, Hippomène poursuivant Atalante, dans ces jardins de Marly où la Daphné de Nicolas fuyait devant Apollon, et les deux chevaux si renommés de ces jardins enchanteurs.

On voit dans l'église de Saint-Sulpice huit statues de Bouchardon, auquel on doit sept autres statues de la fontaine de la rue de Grenelle, un Amour adolescent, plusieurs autres ouvrages, et qui meurt en terminant la statue équestre de Louis XV.

Louise Roldan, née à Séville, avait excité à Madrid l'admiration des Espagnols et des étrangers par son Christ, et sa Vierge désolée au pied de la croix.

La statue d'Annibal, que l'on remarque dans le jardin des Tuileries, montre le talent de Sébastien Slotz, et son fils René-Michel Slotz, après avoir mérité de voir placer sa statue de saint Bruno dans l'église de Saint-Pierre de Rome qui renferme tant de chefs-d'œuvre, et d'élever le tombeau du marquis Caponi dans une autre église de Rome, dite de Saint-Jean des Florentins, revient en France, où plusieurs ouvrages de différents genres ajoutent à sa réputation.

Balthazar Permoser fait admirer à Dresde ou à Vienne les ouvrages sortis de ses mains, et particulièrement sa statue de la Charité, celle du prince Eugène et un groupe de la peinture et de la sculpture qui s'embrassent.

Vers la fin de l'époque que nous rappelons, et quelques années plus tard, Pigale fait inscrire son nom parmi ceux des sculpteurs célèbres, par son Mercure, une Vierge destinée pour l'église des Invalides, la statue du Silence, un groupe de l'Amour et de l'Amitié, une statue de Louis XV, une autre statue d'une femme célèbre par sa beauté et par sa puissance, le mausolée du comte d'Harcourt placé dans une chapelle de Notre-Dame, et le vaste et poétique tombeau qui devait attirer

tant d'étrangers dans le temple de Saint-Thomas de Strasbourg, ce tombeau où reposent les cendres du maréchal de Saxe, et où des grenadiers de l'armée française devaient rendre un si noble et si touchant hommage à leur grand général.

L'architecte Robert de Cotte avait fait construire le péristyle de Trianon, et donné les dessins du portail de plusieurs églises de la capitale, des palais épiscopaux de Strasbourg et de Verdun, du château de Frescati destiné à l'évêque de Metz, de la place Belcour de Lyon, et des palais de l'électeur de Bavière et de Cologne.

L'École militaire établie par Louis XV, et les colonnades de la place qui porte le nom de ce monarque, s'élèvent avec une noble magnificence sous la direction de Gabriel.

Boffrand obtient une grande réputation en architecture, en construisant le palais de la Malgrange et celui de Lunéville pour Léopold, duc de Lorraine, plusieurs hôtels de Paris, l'Hôpital des Enfants-Trouvés, le grand puits de Bicêtre, et ajoute à sa célébrité, comme ingénieur en chef et inspecteur des ponts-et-chaussées de France, en dirigeant la construction de ponts, de canaux et d'autres ouvrages nécessaires à la facilité et à la rapidité des circulations et des transports dans un pays où la civilisation s'accroît chaque jour avec plus de force.

Jean-Nicolas Servandoni de Florence élève le magnifique péristyle de l'église de Saint-Sulpice de Paris, et fait admirer en France, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, en Pologne ses ouvrages, ses dessins et les merveilleuses décorations dont il enrichit les grands théâtres, ou qu'il montre aux yeux étonnés du public pour l'instruction des peintres décorateurs.

Soufflot, né à Auxerre, s'illustre par le grand Hôtel-Dieu de Lyon, la salle de concert ainsi que le théâtre

de cette ville, et s'immortalise en créant cette admirable église de Sainte-Geneviève que les amis éclairés des arts citent parmi les temples fameux avec Saint-Pierre de Rome, Sainte-Sophie de Constantinople et Saint-Paul de Londres.

On devait à Jean Waesbruck, de la Grande-Bretagne, les châteaux et les parcs de Blenheim du duc de Marlborough, et de Howard du comte de Carlisle, ainsi que plusieurs autres belles résidences.

Jean-Antoine et Mathias de Rossi s'étaient noblement distingués par les édifices qu'ils avaient fait construire à Rome. Le second, nommé après Le Bernin architecte de l'église de Saint-Pierre, avait élevé un tombeau dans cette première église du monde chrétien, et bâti la douane de Ripa-Grande, le grand escalier, le portique et le dernier étage du palais du Monte-Citorio.

Dominique Martinelli donne les dessins de plusieurs ponts que l'on construit en Allemagne, du palais du prince de Lichtenstein, et de divers autres palais dans lesquels on observe de très-heureux effets de son goût et de son imagination.

Philippe Juvara présente au duc de Savoie, devenu roi de Sicile, le plan d'un magnifique palais qui doit être bâti à Messine, construit auprès de Turin l'église de la Superga et la chapelle de la Vennerie, est appelé à Lisbonne par le roi de Portugal, et donne les dessins d'un palais royal et de l'église patriarcale dont on vante la beauté.

On avait continué de perfectionner en Italie, en Allemagne et en France, cet art de la musique dont les productions, sources fécondes des sentiments les plus touchants et les plus nobles, ont été regardées par les véritables philosophes comme liées de si près avec la morale et le bonheur des nations.

Campra, né à Aix en Provence, et maître de musique

de Notre-Dame de Paris, compose plusieurs opéras, donne au public sa célèbre *Europe galante*, et ajoute à ces ouvrages un grand nombre de *cantates* et cinq livres de motets, dont le succès est d'autant plus grand que le clergé de France avait le bon esprit d'imiter ceux d'Italie, d'Espagne et d'Allemagne, de faire entendre dans ses temples la mélodie et l'harmonie les plus propres à y retenir les fidèles, et de ne pas rendre anti-musicaux les organes si tendres et si flexibles de la jeunesse en les laissant altérer par des chants barbares et contraires à ceux qu'inspire la nature.

Michel-Richard de La Lande avait composé soixante motets très-recherchés par les musiciens.

Nicolas Bernier et Esprit-Joseph-Antoine Blanchard enrichissent la chapelle du roi d'un grand nombre de productions du même genre.

Destouches fait jouer son opéra d'*Issé*, et d'autres ouvrages dramatiques.

On applaudit aussi l'opéra de *Jephté*, de Michel Montéclair, connu d'ailleurs avantageusement par ses cantates, des motets et une messe funèbre.

Bientôt un homme supérieur, Jean-Philippe Rameau, s'empare du premier rang de la musique en France son *Hippolyte et Aricie* à la main, donne à l'harmonie de nouvelles richesses, expose dans un ouvrage savant la théorie qu'il a créée, développe plus que jamais son talent dans *Castor et Pollux*, dans *Dardanus* et dans d'autres opéras, répond aux clameurs de l'envie par de nouveaux triomphes, et se place parmi les compositeurs français à une hauteur très-grande, où l'élèvent particulièrement ses symphonies ou ouvertures; plusieurs de ses chants, ses chœurs et ses airs de danse.

Jean-Jacques Rousseau, dont on aime à retrouver le génie et la sensibilité créant une production musicale pleine de charmes, donne non seulement les paroles,

mais encore la musique du *Devin du village*, cet ouvrage original, où la mélodie la plus simple, la plus naturelle, la plus agréable, se marie à l'harmonie la plus propre à la faire valoir sans voiler sa beauté.

Duni allait le suivre et faire entendre ses chants variés, pittoresques, simples et suaves ; et bientôt devait paraître l'époque fameuse où Gossec, Philidor, Grétry, Gluck, le créateur de la véritable tragédie lyrique, Piccini, Sachini, et après eux tant d'autres grands maîtres devaient, par leurs chefs-d'œuvre, faire briller de tant d'éclat la scène française.

Daquin fait mouvoir en maître toutes les puissances de l'orgue, cet admirable instrument qui seul compose un orchestre immense, et semble destiné à célébrer l'Éternel ; il concourt pour l'orgue de Saint-Paul, s'élève par son talent au-dessus de ses émules, et l'emporte même sur Rameau.

Marchand se place aussi au rang des plus grands organistes.

D'Alembert va publier ses *Éléments de musique théorique et pratique*, dans lesquels il exposera avec beaucoup d'ordre, et par conséquent de clarté, les principes établis dans le *Traité d'harmonie* de Rameau, et bientôt l'on verra paraître le Dictionnaire de musique de Jean-Jacques-Rousseau.

Antoine Lotti, organiste et maître de chapelle de Saint-Marc de Venise, se distingue par ses opéras et sa musique d'église.

Léo élève à une très-grande hauteur l'école de Naples sa patrie, et montre en homme de génie dans ses tragédies, dans ses *Oratoires*, dans son *Ave maris stella*, et dans son *Miserere*, comment on peut allier le contrepoint le plus savant, des modulations hardies, et des imitations fréquentes, avec le style le plus clair, le plus naturel, le plus noble, et imprimer à tous ses ouvrages un caractère de grandeur.

Son compatriote Durante, élève de Scarlatti, compose des messes, des psaumes, des antiennes, des hymnes, des motets, forme par ses leçons de très-grands maîtres de l'école de Naples, et a la gloire d'être considéré comme le modèle que l'on doit imiter dans le choix de l'harmonie, la conduite des modulations, et l'art d'obtenir les plus grands effets par l'emploi des motifs, les formes que leur donne le génie, la variété qui en résulte, et l'intérêt que font naître leurs retours habilement préparés.

Hasse, né en Allemagne, va à Naples, reçoit des leçons de Scarlatti comme Durante, est à la tête de plusieurs grands théâtres d'Italie, épouse la célèbre cantatrice Faustina, est nommé compositeur de l'Opéra de Dresde par le roi de Pologne, électeur de Saxe, donne au public un nombre très-grand d'opéras, d'*Oratoires*, de litanies, de *Te Deum*, de morceaux destinés pour la chambre, acquiert la plus grande réputation en Europe, et montre particulièrement son talent extraordinaire dans l'expression des paroles, la beauté de la mélodie, et la subordination de l'accompagnement au chant, qu'il regarde comme l'objet principal de ses productions.

L'habile et renommé Porpora est le maître de la fameuse chanteuse Gabrielli, et de ce Farinelli auquel la beauté de sa voix et l'art avec lequel il la dirige, valent l'admiration et les bienfaits du pape Benoît XIV, et des souverains de Naples, de Vienne, d'Angleterre, de France et d'Espagne.

Logrosino est cité comme un très-habilo compositeur d'opéras comiques, et introduit dans ses ouvrages ces morceaux d'ensemble, où plusieurs acteurs se réunissent pour présenter un grand tableau lyrique et dramatique, et que leur place la plus ordinaire à la fin des actes ou des scènes ont fait nommer des *finales* ou des *finals*.

Pergolèse cesse de vivre n'étant encore âgé que de

vingt-sept ans; mais il avait composé la *Servante-maîtresse*, le *Maître de musique*, le *Salve regina*, et le *Stabat mater*, modèle parfait de l'expression la plus pathétique; et la gloire l'avait immortalisé.

Jomelli, élève de François Féo, célèbre compositeur napolitain, et de Léo, surnommé le Grand, demande des leçons au père Mortini, qu'il étonne par son talent, se lie étroitement avec Métastase, le digne successeur du poète dramatique Apostolo Zéno, remplit d'admiration Naples, Rome, Bologne, Venise, Vienne, et Stutgard, par ses tragédies lyriques si nombreuses, les motets, les psaumes, les offertoires, les graduels, auxquels il travaille pour plusieurs églises, et principalement pour celle de Saint-Pierre dont il est maître de musique, met au jour un fameux *Miserere*, et mérite d'être placé au rang des Léo et des Durante par la richesse de ses inventions, le beau caractère de son style, la science et la facilité de sa composition, le goût, la grâce et l'originalité de ses œuvres, et le sublime de plusieurs de ses pensées.

Antoine Bononcini, son frère, et Sarti composent un grand nombre d'opéras ou d'autres ouvrages lyriques.

Les musiciens d'Italie citent avec le plus grand éloge les cantates du baron d'Astorga, né en Sicile, et auteur de la pastorale de *Daphné*, et d'un *Stabat mater*.

Viviani, Locatelli et Giardini, dont on admire le talent lorsqu'ils jouent du violon, obtiennent aussi un grand succès par leurs concertos, leurs méthodes, leurs sonates, leurs *caprices*, leurs *quatuor*, leurs *quintetti*, ou d'autres morceaux de musique instrumentale, propres à faire valoir l'habileté de leurs élèves ou de leurs imitateurs.

Joseph Tartini acquiert comme eux une grande célébrité par sa belle manière de jouer du violon, ses sonates, ses autres productions musicales, et l'accroît par

ses *principes* et ses *règles* sur la composition, où l'on trouve des expériences très-curieuses, et dont Jean-Jacques Rousseau a fait un grand éloge dans son Dictionnaire de musique.

Le fameux Hændel, né à Halle dans le duché de Magdebourg, et dont la mémoire doit être si honorée par les Anglais, fait exécuter un grand nombre de tragédiés lyriques à Hambourg, à Florence, à Venise, à Rome, à Naples, à Londres, fixe son séjour en Angleterre, y jouit de nouveaux triomphes, lutte dans ses dernières années contre une cécité qu'on ne peut guérir, ne cesse de composer de la musique qu'il dicte, et de l'exécuter sur son orgue, laisse en mourant à la postérité plus de quarante opéras, l'*oratorio* du Messie, plus de vingt autres *oratorios*, un nombre très-grand de cantates, de motets, des psaumes, des chœurs, de pièces sonates ou concertos pour l'orgue, le clavecin ou d'autres instruments, est honoré après sa mort comme pendant sa vie des hommages de la nation qui l'a adopté, est enterré dans Westminster au milieu des tombeaux des grands hommes et des rois.

Jean-Sébastien Bach, d'une famille allemande féconde en musiciens célèbres, réunit aux talents d'un très-grand organiste ceux d'un des plus savants harmonistes et des plus habiles compositeurs, et donne en Saxe ou à Berlin, et dans d'autres villes d'Allemagne, de nombreux morceaux de musique religieuse, des motets, des cantiques, des *oratorios*, des psaumes, des messes, des pièces d'orgue, des *concertos*, pour le clavecin, et quinze symphonies.

Reinhard Keiser fait exécuter à Hambourg, dans l'espace de quarante ans, plus de cent opéras, et mérite, par la facilité, le naturel de l'agrément de sa mélodie, qu'on le regarde comme un des maîtres dont les ouvrages ont été le plus étudiés par Hasse et par Hændel.

Des cantates de ce grand musicien servent à former le talent du Saxon Charles-Henri Graun, dont la voix touchante ravit, dans les *adagio* ou morceaux exécutés avec lenteur; qui compose pour le grand Frédéric, dont il est maître de chapelle, et qui a pour lui autant d'affection que d'estime, des cantates, la musique de plusieurs odes, des concertos pour le clavecin, près de trente opéras, les récitatifs, les chœurs et un duo de la pastorale de *Galatée* dont Frédéric fait l'ouverture et quelques airs, et qui se place parmi les auteurs *classiques*, par la beauté de ses pensées, l'expression de ses chants, la pureté de son harmonie, et un emploi de toutes les richesses du contre-point, aussi savant que sage.

Ces célèbres musiciens allemands sont les précurseurs de Hayden et de Mozart, destinés à porter à un si haut degré l'art qu'ils honoreront, et qui feront faire de si grands progrès, non seulement à la musique vocale mais encore à celle qui n'exerce son empire que par des instruments, et à laquelle Bocherini de Lucques doit donner un pouvoir magique sur l'âme, par sa douce et enchanteresse sensibilité.

Des spectacles, où tous les arts sont réunis à celui de la pantomime et de la déclamation pour s'emparer de tous les sens, élever les pensées, ennoblir les sentiments, toucher profondément les âmes, corriger par le ridicule et faire adorer les vertus, se multiplient chaque jour, se répandent dans les plus petites villes, et pénètrent dans les contrées les plus éloignées des grandes cités.

Le commerce et l'industrie déplacent la fortune, lui font parcourir de nouvelles routes, l'accumulent dans de nouveaux dépôts.

Quatre voix puissantes parlent à l'Europe, qui les écoute avec ravissement; elles retentissent jusque dans les solitudes. On croit entendre les oracles de la sagesse. Montesquieu révèle les droits des peuples; Rousseau les

grave dans les cœurs; Buffon montre les admirables spectacles de la terre et des cieux sortant des mains créatrices de l'Être des êtres, et les lois de la nature ou de son auteur ineffable, donnant une sanction sacrée à celles dont les hommes attendent leur bonheur; et Voltaire, dévoilant tous les attributs accordés à la raison humaine par la raison éternelle et divine, en revêt les décisions de tous les charmes du génie, de l'esprit et du talent.

Les lumières de la civilisation, bien loin d'être renfermées dans les sanctuaires, dans les palais ou dans les portiques, illuminent le monde, et leur éclat, comme celui du soleil, parvient jusques aux chaumières. L'état social est changé; les classes que séparaient de grands intervalles se touchent et se mêlent. Les barrières établies par la force commencent à disparaître; les principes politiques qui ont si souvent sauvé de l'abîme l'Angleterre, qui les chérit et les vénère avec une admirable fidélité, sont exposés dans toutes les langues, frappent tous les hommes accoutumés à réfléchir, et paraissent émanés de ce code divin donné à la terre par son sauveur.

L'homme de génie entrevoit un monde nouveau destiné à les adopter, à les faire fleurir, à les avoir pour garants de son indépendance et de sa prospérité.

La grande révolution commencée à l'époque des croisades, continuée presque sans interruption depuis la découverte de l'imprimerie, hâtée par les guerres générales qui ont mêlé les peuples, et par les fautes des gouvernements qui ont montré leur imprévoyance, déclaré leur faiblesse par leurs erreurs, et exalté les passions par leurs injustices, approche de son accomplissement. Les plus grands efforts ne peuvent pas lutter long-temps contre la nature des choses ou plutôt contre les lois éternelles de Dieu. Si les lois civiles ne sont pas

modifiées par une sagesse attentive à mesure que le corps social change en obéissant à ces lois éternelles, les intérêts du plus grand nombre blessés par ce défaut d'accord, élèvent des réclamations qui deviennent bientôt violentes; les révolutions suivent ces réclamations terribles lorsqu'on refuse de les satisfaire; et les résistances, augmentant la force des explosions, produisent les bouleversements les plus funestes.

FIN DU TOME DIX-HUITIÈME ET DERNIER.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

B.

C.

D.

E.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

b.

F.

G.

H.

I.

J.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

A.

M.

N.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME.

Ce nom se trouve écrit, par er-

H.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DU TOME CINQUIÈME.

I.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

TABLE

DU TOME SIXIÈME.

A.

B.

H.

I.

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.

TABLE

DU TOME SEPTIÈME.

B.

C.

FIN DE LA TABLE DU TOME SEPTIÈME.

TABLE

DU TOME HUITIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME HUITIÈME.

TABLE

DU TOME NEUVIÈME.

C.

I.

J.

L.

W.

Y.

FIN DE LA TABLE DU TOME NEUVIÈME.

TABLE

DU TOME DIXIÈME.

B.

C.

G.

H.

I.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

U.

V.

W.

X.

Z.

FIN DE LA TABLE DU TOME DIXIÈME.

TABLE

DU TOME ONZIÈME.

D.

E.

FIN DE LA TABLE DU TOME ONZIÈME.

TABLE

DU TOME DOUZIÈME.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

FIN DE LA TABLE DU TOME DOUZIÈME.

TABLE

DU TOME TREIZIÈME.

C.

D.

N.

O.

P.

R.

S.

FIN DE LA TABLE DU TOME TREIZIÈME.

TABLE

DU TOME QUATORZIÈME.

C.

M.

N.

O.

P.

R.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATORZIÈME.

TABLE

DU TOME QUINZIÈME.

C.

D.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUINZIÈME.

o.

TABLE

DU TOME SEIZIÈME.

C.

D.

E.

F.

G.

N.

p.

FIN DE LA TABLE DU TOME SEIZIÈME.

TABLE

DU TOME DIX-SEPTIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME DIX-SEPTIÈME.

TABLE

DU TOME DIX-HUITIÈME ET DERNIER.

A.

B.

H.

I.

J.

L.

M.

FIN DE LA TABLE DU TOME DIX-HUITIÈME ET DERNIER.

